

La Revue 15c Populaire

MAGAZINE MENSUEL
ILLUSTRE

Vol. 18, No 3

Mars 1925



LE MACARONI, LE CŒUR DU BLÉ CANADIEN



Servez Régulièrement du Macaroni

La vogue du macaroni augmente tous les jours davantage au Canada, parce que c'est là une pâte faite avec le meilleur du blé dur canadien et qui est en plus facile à préparer et à digérer. C'est aussi un aliment d'une grande valeur nutritive — agréable au goût et pouvant être apprêté chaque jour d'une manière différente.

La Semaine du Macaroni, du 6 au 14 mars,

sera un événement national, destiné à familiariser toute la population avec le macaroni, spaghetti, vermicelle, coquilles, étoiles et alphabets qu'on aime à trouver dans sa soupe, dont ils relèvent le goût.

Demandez à votre épicier un livre de recettes de la Semaine du Macaroni et prenez la résolution de servir régulièrement du macaroni à votre famille, en hiver comme en été.



THE CANADIAN MACARONI MANUFACTURERS ASSOCIATION
17 Main St. East. Hamilton, Ontario.

MEMBRES

C. H. Catelli, Ltd., Montréal, Qué.
A. Puccini & Co., Ltd., St. Catharines, Ontario.
P. Pastene Co. Ltd., Montréal, Qué.

Dominion Macaroni Co. Ltd., St. Catharines, Ontario.
Superior Macaroni Co. Ltd., Toronto, Ont.
Henri Constant, St. Boniface, Manitoba.

Le Macaroni Produit au Canada est le Meilleur au Monde



Les CHANSONS DE PARIS

Le Samedi

PUBLIE CHAQUE SEMAINE DEUX
PLEINES PAGES DE CHANSONS ET DE
MUSIQUE POPULAIRES PARISIENNES

Grâce à une entente spéciale conclue avec une maison de Paris, *Le Samedi* a obtenu le privilège exclusif de publier, pour la première fois au Canada, les dernières nouveautés de Paris, en fait de musique et chansons.

C'est à grands frais que la direction du magazine
Le Samedi procure cette aubaine extra-
ordinaire à ses lecteurs. Qu'on se le dise !

Surveillez nos prochains Numéros

**EN VENTE PARTOUT
AU PRIX ORDINAIRE: 10 SOUS**

POURQUOI

Maintenant on Réclame Partout

La Revue Populaire

- 1 — Pour son prix modique, à la portée de toutes les bourses.
- 2 — Pour l'abondance et la diversité de sa matière à lire; 130 pages.
- 3 — Pour son ROMAN complet dans chaque numéro. Roman d'amour choisi spécialement pour vous, parmi les meilleurs de la littérature française.
- 4 — Pour ses articles nombreux sur tous les sujets imaginables: Nouvelles sentimentales et sensationnelles; histoire ancienne; curiosités et inventions; chronique féminine; chronique des livres et critique littéraire; histoire naturelle et pages canadiennes; amusements et jeux de société.
- 5 — Pour ses nombreuses illustrations.

EN VENTE DANS TOUS LES DEPOTS DE
JOURNAUX LE PREMIER JOUR DU MOIS

15 SOUS

ABONNEMENT

Canada et
Etats-Unis

Un an . . . \$1.50

Six mois75c

Montréal et
banlieue exceptés

PARAIT TOUS
LES MOIS

La Revue Populaire

Vol. 18, No 3

Montréal, mars 1925

LA REVUE
POPULAIRE

est expédiée par la
poste entre le 1er
et le 5 de chaque
mois.

POIRIER,
BESSETTE & CIE
Edits.-Props.

131, rue Cadieux,
Montréal, Qué.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt, U.S., as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

LA POESIE DES LEGENDES

C'est à ce besoin de beauté, de poésie naïve, enveloppant toutes choses de son charme, que nous portons en chacun de nous, que répondent les légendes. Et les légendes sont partout. Il en est même, et de très jolies, sur la pierre de naissance de mars, l'héliotrope, pierre précieuse appelée aussi pierre sanguine, parce qu'elle est couleur de sang.

La première légende chrétienne qu'inspira la pierre sanguine est vieille des premiers temps de l'Eglise. Les Romains croyaient qu'au pied de la croix du Christ, sur le calvaire, reposait une grande pierre verte. Le sang qui s'égouttait de la tête du crucifié, couronnée de ronces et d'épines, et des plaies de ses mains et de ses pieds, fut absorbé par cette pierre. Et c'est depuis lors que cette pierre est striée de rouge, ayant été marquée du propre sang du Sauveur. C'est sans doute pour cette raison que les artistes en pierres dures de la Renaissance italienne s'en servaient pour sculpter des camées merveilleux, représentant la tête sanglante de Notre Seigneur.

Pourtant l'héliotrope fut toujours couleur de sang. Les Anciens connaissaient cette pierre et l'aimaient pour ce qu'elle évoque de trouble et de bizarre. C'était une pierre de magie (et elle retrouva un moment ce caractère au moyen âge) douée des pouvoirs d'un talisman, susceptible de mettre en fuite fantômes et apparitions.

Mais en dépit des légendes édifiantes qui l'entourent, la pierre de mars reste une pierre peut-être malchanceuse. Fort heureusement, il est facile de se soustraire à ses maléfices, cela en n'admettant jamais qu'on est né en mars. C'est pour cette raison que, dans certains pays, on donne à tout enfant, le jour de sa naissance, un nom que seul son père connaît, pour que les esprits, en l'ignorant, ne puissent lui faire aucun mal. Cependant, si vous ne croyez pas aux mauvais esprits, aux maléfices de telle pierre, vous ne regretterez pas, le jour de votre fête, d'en avoir avoué la date à vos parents et amis.

Jules JOLICOEUR.

Bonne jusqu'à la dernière bouchée

Si vous voulez savoir combien exquise et savoureuse peut être une tarte au citron, à l'orange ou à l'ananas, et combien leur préparation est facile et peu compliquée, vous n'avez qu'à commander aujourd'hui une boîte de

GARNITURE DE TARTES

"Meadow-Sweet"



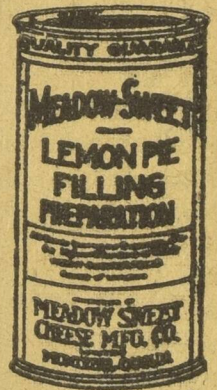
"Meadow-Sweet"

GARNITURE DE TARTES

(PIE FILLING)

Citron — Orange — Ananas

Inestimable pour garnir tartes, gâteaux, pâtisseries, etc.

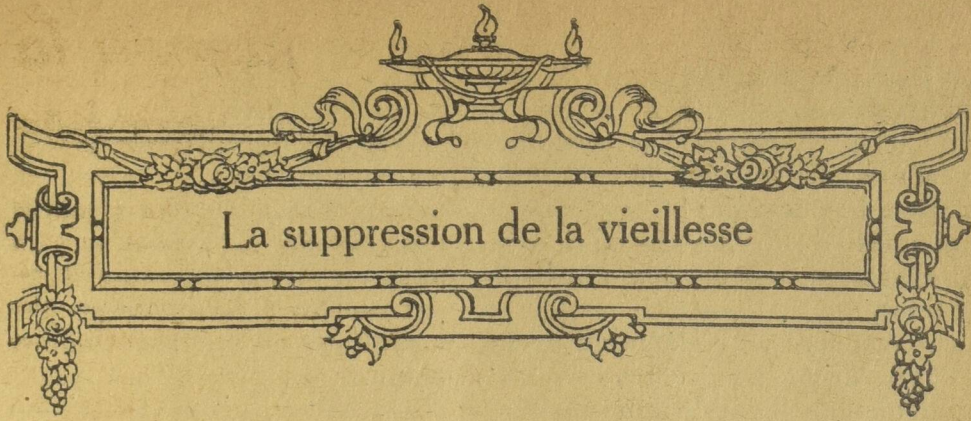


Une boîte de 15 cents donne assez de garniture pour 4 tartes.

EN VENTE CHEZ TOUS LES EPICIERES

Meadow-Sweet Cheese Mfg. Co. Limited, Montréal, Qué.

Le produit original et authentique



La suppression de la vieillesse

La greffe sanguine du docteur Jaworski et la greffe glandulaire du docteur Voronoff rajeunissent de façon extraordinaire hommes et animaux.

Voici que deux grands savants, un Polonais et un Russe, tous deux naturalisés français, les docteurs Hélan Jaworski et Serge Voronoff, ont découvert l'Élixir de Longue Vie, recherché vainement par les Anciens, par les mages ainsi que par les alchimistes du moyen âge. Le premier rajeunit par la transfusion du sang ou greffe sanguine; le second par la greffe glandulaire, qui est le greffage sur l'homme des glandes interstitielles du chimpanzé.

Il y a quelques années, deux ou trois ans, quand, pour la première fois, on entendit parler en Amérique de ces deux extraordinaires découvertes, les gens n'y voulurent pas croire. Depuis si longtemps qu'on promettait à l'humanité un remède infailible au plus grand de ses maux, la Vieillesse ! Naturellement, bien que ces deux sortes de greffage aient donné jusqu'ici des résultats inouïs, il ne faudrait pas croire que pour cela la vieillesse fût définitivement abolie chez l'homme et les animaux. "La

greffe, dit le docteur Voronoff, stimule l'activité des cellules affaiblies, mais vivantes encore, elle ne réveille pas les mortes".

Elle agit comme un stimulant cérébral et comme un stimulant physique. La transfusion du sang et le greffage des glandes que, pour les besoins de cet article, nous nommerons simplement la greffe, n'opèrent pas chez l'homme des miracles. Ils ne font pas du vieillard un beau et fier jeune homme, ainsi que Méphisto fit de Faust. Mais s'ils n'enlèvent pas les rides, ne suppriment pas les cheveux blancs, ne font pas repousser les dents, ils déterminent quand même, pour un temps plus ou moins long qu'on ne peut encore préciser, les premières opérations ne datant que de quelques années, un ressaut de vigueur physique et permettent au cerveau de reprendre ses activités intellectuelles. Le corps du greffé est revigoré et son cerveau ravivé. Le but de l'opération est de donner au greffé l'impression, qu'en dépit des années, il conserve intactes les facultés de la jeunesse, dans son corps, son esprit et son cœur.

Voyons avec plus de détails la première de ces méthodes, celle du docteur Jaworski.

Après avoir obtenu sur des animaux des résultats positifs, le savant polonais jugea le moment venu, il y a exactement deux ans, d'exercer sa méthode sur l'homme. Les premières expériences furent tout de suite concluantes. Des hommes et des femmes, de quarante à soixante ans en moyenne, présentant tous des symptômes de vieillesse, tous atteints de quelqu'un de ces malaises ou maladie du déclin de l'âge, furent débarrassés et soulagés momentanément de leurs maux et constatèrent dans l'état général de leur santé un mieux très sensible. Collette, par exemple, qui est bien certainement la meilleure femme de lettres de France, y trouva une seconde jeunesse.

Le docteur Jaworski prend simplement un peu de sang—très peu—dans les veines d'un individu jeune et vigoureux qu'on appelle un "donneur" et le transfuse dans l'organisme de la personne qu'il s'agit de rajeunir et qui est le "receveur". Il faut naturellement que les donneurs et receveurs aient des affinités sanguines ou du sang de même nature. Le sang est aussi emprunté à plus d'un donneur. Avec le docteur Voronoff, les choses changent. Il s'agit ici d'une greffe solide, d'une greffe de singe appliquée à un individu d'un âge avancé, dans le but de le rajeunir. Ce greffage est une véritable opération.

C'est de la sécrétion de certaines glandes que dépend le bon fonctionnement de l'organisme humain, que dépend la vie. Et il existe des glandes dont la propriété est de stimuler toutes les autres. Ces glandes ont été appelées les glandes interstitielles.

Ces glandes, chargées de ragaillardir un être vieillissant, comme il ne fallait pas songer à les prélever chez

l'homme, le savant docteur les a volées aux singes anthropoïdes, dont le sang a la même composition que celui de l'homme.

Des centaines d'hommes, dans tous les pays du monde, doivent maintenant à Voronoff d'être retombés, à soixante ans, non plus en enfance, mais en pleine jeunesse! Et ce n'est pas sur des hommes du peuple qu'on a pratiqué ce greffage, mais sur des hommes de lettres, des professeurs d'Université, des médecins, des avocats, etc! On compte même parmi les rajeunis du docteur Voronoff un membre de l'Institut de France.

Aujourd'hui, des chirurgiens formés par Voronoff, pratiquent la greffe glandulaire sur des hommes et des animaux, dans toutes les parties du monde.

Malheureusement, la greffe glandulaire ne peut encore se pratiquer sur les femmes. La médecine manque de galanterie, car enfin, qui, de l'homme et de la femme, rêve le plus de se rajeunir?

Dans vingt ans peut-être, ces méthodes de rajeunissement seront peu coûteuses. Nous achèterons des extraits de ces glandes rajeunissantes dans des pastilles, pilules et tablettes à bon marché. Quelle vieillesse gaie, sereine et bien portante sera la nôtre!

— o —

UN RECORD DE T. S. F.

M. Léon Doloy, amateur sans filiste, est parvenu à établir, au mois d'octobre de l'an dernier, avec une longueur d'onde de 260 pieds, une communication par T. S. F. bilatérale entre Nice et un amateur de la Nouvelle-Zélande. C'est le record de portée pour les petites longueurs d'onde.

LE BARBIER DE ROCKEFELLER

Souvenirs fort intéressants d'un vieux barbier qui eut pour client, durant huit années, le milliardaire Rockefeller.

Edward Helwig se glorifie, et avec raison, d'avoir été élu par l'homme le plus riche du monde pour lui faire la barbe et les cheveux. C'est un brave homme, très modeste malgré cela, et qui s'est toujours fait un point d'équité de raser aussi bien le pauvre que le riche. Il exerce son métier depuis cinquante ans dans la petite ville de North Tarrytown, à deux milles et demi du palais qu'habite Rockefeller, six mois par an. En plus d'avoir été le barbier en titre du roi du pétrole, jusqu'au jour où, perdant toute coquetterie avec l'âge, celui-ci n'eut plus besoin de ses services, Helwig se vante de n'avoir jamais balaféré un client, de n'avoir jamais eu, durant son travail, un mouvement de mauvaise humeur, et d'être responsable (nous dirons en quoi tout à l'heure) de la plus complète calvitie de son plus illustre client.

Durant huit années, le cocher de Rockefeller vint le chercher en voiture à sa boutique, quatre fois par semaine, et le conduisit à Pocantico Hills, demeure de Rockefeller. C'était le plus souvent au printemps et à l'automne que ce dernier se retirait dans cette propriété, voyageant dans tous les Etats-Unis, en hiver et en été.

Il touchait pour chacune de ses visites et une barbe, \$1. Pour une coupe de cheveux et une barbe, \$1.50.

La barbe comportait chaque fois une friction du cuir chevelu d'un quart-d'heure, qui faisait les délices de Rockefeller. Mais cette friction, le barbier la donnait toujours à contre-cœur :

“Il me fallait d'ordinaire une bonne demi-heure pour raser et frictionner mon client. Il avait à cette époque une forte chevelure et aimait à se faire masser le cuir chevelu jusqu'à ce qu'il fût rouge comme une betterave”.

“M. Rockefeller”, lui disais-je, “que je vous frictionne comme ça pendant cinq ans encore, et vous n'aurez plus de cheveux—cette friction-là est trop violente.”

Mais ce dernier se contentait de répondre, en souriant: “Ne pensons pas à cela; espérons que ça ne me fera pas de tort.”

Il n'y avait rien à répondre et que valait le conseil d'un simple barbier contre les désirs du plus riche homme du monde?

Mais le barbier ne se trompait pas. M. Rockefeller a autant de sous que nous avons de cheveux, mais il est encore plus pauvre en cheveux que nous sommes pauvre en sous!

Le milliardaire appelait son barbier: “M. le barbier”. Il ne lui donna jamais son nom.

Quand celui-ci se présentait le matin, à 7 heures 15 précises, Rockefeller lui disait, en le saluant de la main: “M. le barbier, bonjour”. Il prenait place alors dans un grand fauteuil, assez semblable au fauteuil ordinaire des barbiers. Helwig fournissait ses

rasoirs, les meilleurs; Rockefeller, ses serviettes sa savonnette et son savon. Il lui disait assez souvent: "M. le barbier, vous avez une délicatesse de main que je n'ai encore rencontrée chez aucun barbier du monde".

"Je ne l'ai jamais coupé, dit Helwig, et, est-ce pour cela ou parce qu'il est toujours ainsi, jamais je ne l'ai vu de mauvaise humeur. Nous nous promenions souvent tous les deux autour de sa maison, dans son immense domaine, et il semblait trou-

le payait. Tous les six mois, il envoyait sa note aux bureaux de la Standard Oil Company, 26 Broadway, et recevait un chèque, une semaine plus tard. Les comptes se chiffraient le plus souvent à \$75: ils furent une seule fois de \$110.00. On ne lui demandait jamais d'explications sur le montant par lui réclamé.

Il ne reçut qu'une seule fois de l'argent de son client. Ayant retrouvé un col de fourrure perdu par Mme Rockefeller, un dimanche qu'elle se ren-



Sur le fauteuil du vieux barbier, l'homme le plus riche du monde était remplacé par le plus pauvre

ver du plaisir à avoir mon opinion sur tout ce qui nous environnait. Le jour de sa fête, la fanfare de la ville venait jouer à sa fenêtre, dès son réveil. Je le rasais aux sons de la musique. Et il se montrait joyeux comme un enfant. D'ailleurs, il adore la musique. Il m'en parlait souvent, ainsi que des choses de l'église."

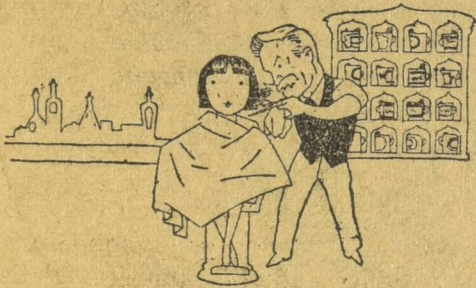
Il n'arriva qu'une seule fois au barbier Helwig de recevoir pour ses services un paiement comptant en espèces. C'est en chèque, toujours, qu'on

daît à l'église, il le lui fit porter par un de ses garçons. La semaine suivante, le milliardaire reconnaissant lui remit... \$25.

Rockefeller fut pendant huit ans son plus riche client, mais Helwig en eut d'autres, moins riches mais très assidus et comparativement plus généreux, qu'il garda fort longtemps. Il rase pendant vingt-deux ans un riche commerçant d'une ville voisine, une heure d'auto. Un autre, venu du dehors, lui donnait toujours \$1 pour ses

services, quels qu'ils fussent. Ce brave vieux barbier est un sage. Il est, comme beaucoup de barbiers et coiffeurs, profond psychologue et terrible physionomiste :

“Dans notre métier, dit-il, pour réussir, il faut connaître son monde. Tous les clients ne sont pas les mêmes. Les uns aiment qu'on fasse vite, d'autres, qu'on y mette le temps. Quelques-uns aiment à causer avec vous; il en est d'autres aussi à qui il ne faut jamais parler. Si je m'aperçois qu'un client aime à converser pendant que j'opère, je parle; sinon, je serre les dents. Les gens sont pressés de nos jours; ils sont affairés. Il faut que tout marche rondement. Je connais un client qui trois fois par semaine vient



La vogue des cheveux courts fait la fortune des barbiers à la mode

se faire raser à la boutique. Il faut lui faire la barbe en un tournemain. Je m'informai de l'importance de ses affaires. J'appris qu'il ne travaillait pas. Il me semble aussi que, depuis quelques années, les gens sont plus nerveux et plus exigeants. Ils sont rarement satisfaits et combien de fois m'a-t-il fallu me retenir de dire : “Mon cher monsieur, la porte est là!”

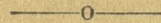
Helwig raconte ensuite que le métier de barbier s'est beaucoup compliqué depuis cinquante ans, que tout a changé: méthodes, prix, personnel.

On se fait couper les cheveux plus souvent qu'avant. Autrefois, on gardait ses cheveux plus longs. Mais Helwig ne croit pas que l'invention du rasoir de sûreté ait diminué le nombre de ses clients.

Mais ce qui est le plus propre à étonner un vieux barbier, c'est de voir dans son fauteuil des jeunes filles et jeunes femmes, venues là se faire couper les cheveux à la garçonne.

Quant aux pourboires, il est certain, au dire de Helwig, qu'on en donne davantage de nos jours. Mais il a de nombreux clients riches qui ne lui en donnent jamais et jamais ne lui en donneront. C'est contre leurs principes; ils ont le pourboire en horreur. A certaines occasions, ils offriront un cigare, c'est tout. En revanche, il reçut un jour un pourboire de \$10... d'un client sobre.

A soixante-sept ans, Helwig fait encore facilement quarante barbes par jour et vingt coupes de cheveux.



LE ROI DES PONTS



Ce roi des ponts se trouve au Canada: c'est le pont de Québec, sur le St-Laurent. Il possède un tablier d'un seul tenant, de 1,800 pieds de long. C'est un pont suspendu. Vient ensuite le pont de Forth, en Ecosse. Il est également suspendu et la travée principale mesure 1,700 pieds d'ouverture. Chose étonnante: les Etats-Unis ne viennent qu'au troisième rang, avec les ponts suspendus de Williamsburg (1488 pieds). Mais ils vont peut-être ravir la couronne. Il est question, en effet, d'édifier un pont sur l'Hudson, qui atteindrait 2,300 pieds de longueur.

Le baiser est interdit dans la libre Russie

Nous parlions, ces temps derniers, dans "La Revue", du Japon, pays où le baiser n'est jamais entré dans les mœurs. Que dire de la Russie où le baiser, pratiqué depuis toujours comme toute bonne coutume, est maintenant interdit par mesure d'hygiène. Les grandes démocraties semblent être saisies par la passion des prohibitions. Pas une monarchie n'autorise des mesures aussi vexatoires, aussi attentatoires aux libertés du citoyen que les Etats-Unis ou le gouvernement des Soviets.

On veut tout prohiber, c'est le rêve des révolutionnaires, des grands réformateurs, depuis Robespierre jusqu'à Bryant: alcool, liqueurs, tabac, jeu, baiser.

La prohibition du baiser, en Russie, est la dernière mesure prise par le libre gouvernement des Soviets. Et la première victime qu'elle fit a été un peintre russe de grand talent, Serge Alexandroff. Quand il quitta Moscou pour le sud de la Russie et qu'à la gare, il embrassa sa jeune femme, avant de monter dans le train, ce dernier était à cent lieues de soupçonner que son baiser lui vaudrait des démêlés avec la justice de son pays.

En effet, à peine avait-il étreint sa femme qu'un grand diable de gendarme russe lui mit la main au collet, en lui disant:

"Je vous arrête. Il est défendu de par la loi d'embrasser quelqu'un en public".

Alexandroff éclata en colère. Il ne comprenait pas qu'une loi pût l'em-

pêcher d'embrasser sa femme, dans une gare, au moment de la quitter pour plusieurs semaines. Il protesta de toutes les manières, mais le gendarme, qui ne connaissait que son devoir, le pria de le suivre au poste. Le peintre dut remettre son voyage et comparaître devant le commissaire de son quartier qui ne lui imposa qu'une faible amende, la loi n'ayant été mise en vigueur que le jour même.

Il faut dire qu'en Russie on a toujours un peu trop abusé du baiser. On s'y embrasse comme chez nous, on se donne la main. Il y a toute une hiérarchie du baiser qu'il faut connaître, tout un protocole des marques de tendresse et de respect qu'il faut suivre. On s'embrasse à tout propos.

Quelques exemples:

Avant l'exécution d'un condamné, le prêtre, le juge et le bourreau l'embrassent. La soeur de feu la tsarine embrassa le soldat qui venait de tuer son mari, le grand-duc Serge. Ivan le Terrible embrassait ceux qu'il envoyait à la mort.

Le baiser, nous l'avons dit, y est de plusieurs sortes, suivant les circonstances, et chacun a une signification.

Le plus courant est celui qui se donne sur la joue, alors que dans tout autre pays on se donne la main. De simples connaissances s'embrassent le plus naturellement du monde. Le gérant d'un bureau, partant pour un petit voyage de fin de semaine, embrasse sur les deux joues les plus importants de ses employés.

Pour formuler des souhaits à quelqu'un, on l'embrasse deux fois sur la même joue. Pour marquer son affection, on embrasse trois fois. Le tsar embrassait de cette manière ses ministres favoris, alors qu'il ne donnait aux autres qu'un seul baiser sur la joue.

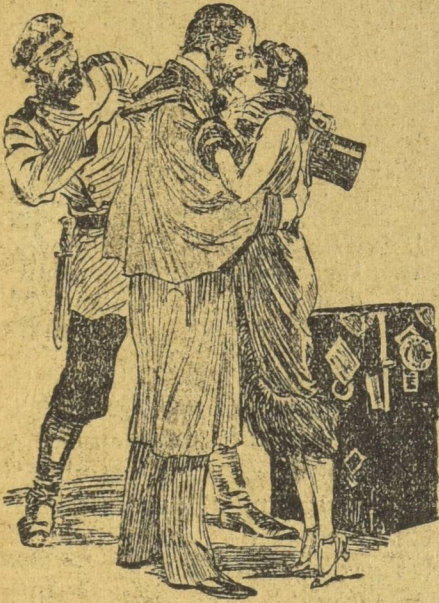
Un homme baise la main d'une femme une fois, en signe de respect et de déférence. Si, dans ce cas, une femme offre de nouveau la main à baiser, c'est qu'elle attend de lui plus

gné d'une étreinte, n'est jamais répréhensible.

Il y a un dernier baiser, qui est le baiser mystique ou religieux. Il se donne à Pâques. Ce jour-là, tout le monde s'embrasse; tout voisin embrasse sa voisine. Dans les églises tout aussi bien que dans la rue.

On raconte à ce propos une histoire assez amusante. Alors que le roi actuel d'Angleterre était prince de Galles, il rendit visite à son cousin, le feu tsar, à Petrograd, durant la semaine de Pâques. Pour jouer un bon tour à son hôte, le fils du tsar amena son cousin, le jour de Pâques, à la cathédrale de Saint-Kazan et lui fit prendre place auprès d'une vieille paysanne, infirme et dépourvue de toute beauté, tandis que lui se plaçait aux côtés d'une jolie et fraîche jeune fille.

A ce moment de l'office où tous les assistants devaient s'embrasser, la vieille femme sauta au cou du prince de Galles, essayant de lui donner le baiser mystique. Mais lui de se défendre hardiment, disant : "Comment osez-vous me toucher!" Et comme le prince anglais portait l'uniforme d'officier russe, on lui cria tout autour : "Pas tant de bruit, idiot, et embrasse cette femme!" Il dut se rendre, pendant que le tsarovitch recevait le baiser de Pâques de la belle enfant, et s'amusait fort de la bonne farce qu'il jouait au futur roi d'Angleterre.



que et mieux que, à son goût, du respect! Pour révéler à une personne l'amour qu'on lui porte, on n'a qu'à baiser trois fois sa main.

C'est là le langage des baisers.

Le baiser sur les lèvres s'échange entre maris et femmes, leurs enfants et les intimes. Dans certaines occasions, des femmes peuvent fort bien embrasser des hommes sur la bouche, sans que cela porte à conséquence, pourvu que la femme en prenne l'initiative. D'ailleurs, en Russie, le baiser sur la bouche, s'il n'est pas accompa-

— 0 —

Quand l'homme juste n'aurait d'autre récompense que le contentement de sa bonne vie, et l'injuste d'autre peine que sa mauvaise conscience, ce serait assez pour encourager l'un au bien et détourner l'autre du mal.

* * *

L'antiquité, sans méconnaître la charité, recommandait surtout la justice, si nécessaire aux démocraties. La gloire du christianisme est d'avoir proclamé et répandu la charité.

L'ANNEE JUBILAIRE 1925

Histoire des Jubilés

Le Jubilé est un temps de grâce et de pardon plénier pendant lequel l'Eglise ouvre plus largement aux chrétiens ses trésors spirituels, afin de permettre aux pécheurs de rentrer dans le sein de l'Eglise et de gagner l'indulgence plénière des peines dues à leurs péchés.

L'année jubilaire revenait tous les cinquante ans chez les Juifs; on y remettait les dettes et l'on rendait la liberté aux esclaves. C'est le pape Boniface VIII, en l'an 1300, qui appliqua le premier Jubilé à l'Eglise. Déjà, tous les cent ans, les fidèles avaient pris l'habitude d'affluer aux tombeaux des saints apôtres Pierre et Paul. Sur la demande des Romains, Clément VI le concéda tous les cinquante ans, et Urbain VI, tous les trente-trois ans. Enfin, Paul II établit qu'il serait célébré tous les vingt-cinq ans, pour que tout fidèle pût le gagner une fois dans sa vie. Les papes fixèrent à quatre le nombre des grandes basiliques à visiter: Saint-Pierre, Saint-Paul hors les murs, Saint-Jean de Latran, Sainte-Marie Majeure.

En 1500, Alexandre VI étendit le Jubilé au monde entier, après la clôture du Jubilé romain. Ce Jubilé va du 24 décembre d'une année au 24 décembre de l'autre année. Ce laps de temps intermédiaire porte le nom d'Année Sainte.

POUR COMBATTRE LE FEU A BORD DES AVIONS

On vient d'expérimenter un système pour le combattre qui a pour inventeur M. E. Béchard, un aviateur,

qui a lui-même procédé aux essais.

Son appareil, qui se trouve dans la carlingue, à proximité du pilote, est basé sur le principe de la machine à vapeur. Automatiquement, des gaz extincteurs se dégagent dans tous les coins de l'appareil qui peuvent brûler; le déclenchement automatique est déterminé par la dilatation même des gaz. En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, le contact de la magnéto est fermé; le liquide extincteur est projeté en gouttelettes très fines sur toute l'étendue du capotage par un système à moulinet, éteignant le carburant qui brûle; il y a même des contacts, aux extrémités des ailes, qui ont le même résultat de couper automatiquement l'allumage. Une des particularités de l'invention est non seulement qu'elle peut fonctionner automatiquement, mais qu'elle peut obéir également à la pression de la main du pilote.

L'échappement des gaz extincteurs, qui, dans les appareils analogues, gênait l'aviateur et ses passagers et leur occasionnait même un malaise, est, par un dispositif qui ressemble au tuyau d'échappement des autos, dirigé vers l'arrière de l'appareil et évacuée les gaz et les flammes.

Plus de quatre-vingts essais ont été faits en l'air et à terre, toujours avec réussite. Cette découverte va sauver des milliers d'existences.

La science ne saurait rien supprimer; le sentiment n'abdiquera jamais; il sera toujours le premier moteur des actes humains.

* * *

L'unique chose que l'honnête homme doit regarder dans toutes ses démarches, c'est de voir si ce qu'il fait est juste ou injuste, et si c'est l'action d'un homme de bien ou d'un méchant homme.

* * *

Les conseils durs ne font point d'effet; ce sont comme des marteaux qui sont toujours repoussés par l'enclume.

Comment certains marchands volent la ménagère

Le coût de la vie est de nos jours très élevé, et il est encore augmenté par la friponnerie de certains producteurs et intermédiaires, au détriment de la maîtresse de maison, de la maîtresse de maison pauvre surtout, car les plus tricheurs sont les petits marchands. Le gouvernement américain s'occupe depuis quelques mois à rechercher les marchands et manufacturiers malhonnêtes, à découvrir tous les moyens qu'ils emploient pour frustrer leurs clients, enfin à établir un système de surveillance qui rendrait difficile, sinon impossible, l'exploitation du consommateur.

Il est une chose certaine, la bonne ménagère se fait couramment voler, et tous les jours, mais soit qu'elle ne s'en rende pas compte ou qu'elle craigne de réclamer ses droits, le marchand reste impuni.

Souçonne-t-on les jeunes commis de nouveautés, beaux garçons d'ordinaire, qui audent du drap avec des airs tendres, de voler leurs clientes ? Beaucoup le font pourtant. La femme qui achète du coton, de la soie ou un tissu quelconque voit le vendeur le mesurer, mais il ne lui arrive jamais de vérifier la longueur donnée, à la maison, avec son galon. Si elle le faisait, elle s'apercevrait souvent qu'on ne lui a pas donné la juste dimension. Au magasin, la pièce d'étoffe fut mesurée sur un galon rigide fixé au bord du comptoir, ou simplement entre deux encoches éloignées d'une verge l'une de l'autre; mais cette verge-là, au lieu de trente-six pouces, n'en a

que trente-trois. Ce qui revient à dire que la bonne ménagère payant pour douze verges n'en a que onze.

C'est là une des fraudes courantes du petit négoce—car il est bien inutile de dire que dans un grand magasin on n'usera jamais de ces petits moyens. Tandis qu'une économie de deux ou trois pouces sur chaque verge de marchandises représente à la fin un joli profit au petit marchand malhonnête !

Le public en général semble entretenir la plus grande et la plus aveugle confiance à l'endroit des poids et mesures. Sa confiance, disons-le tout de suite, pourrait être mieux placée. Arrive-t-il fréquemment qu'une maîtresse de maison, au retour du marché, prenne la peine de peser la livre de beurre qu'elle vient d'acheter ?

Et avec ça que la maîtresse de maison est pour les producteurs et marchands une personne bien aimable et bien confiante. Proteste-t-elle quand le boucher pèse la livre de lard dans le petit plateau de bois ? Jamais. Et pourtant, pourquoi paierait-elle pour le lard, déjà assez cher, et en plus pour le bois ? Ce petit plat de bois a trempé dans l'eau toute la nuit et elle paye encore pour l'eau que le bois a absorbée.

Dans toute maison, il se fait une grande consommation de coton, sous diverses formes. Prenons les draps, par exemple. Vous achetez une paire de draps, qui sont supposés mesurer deux verges et demie de longueur. Eh bien ! mesurez-les vous-même et

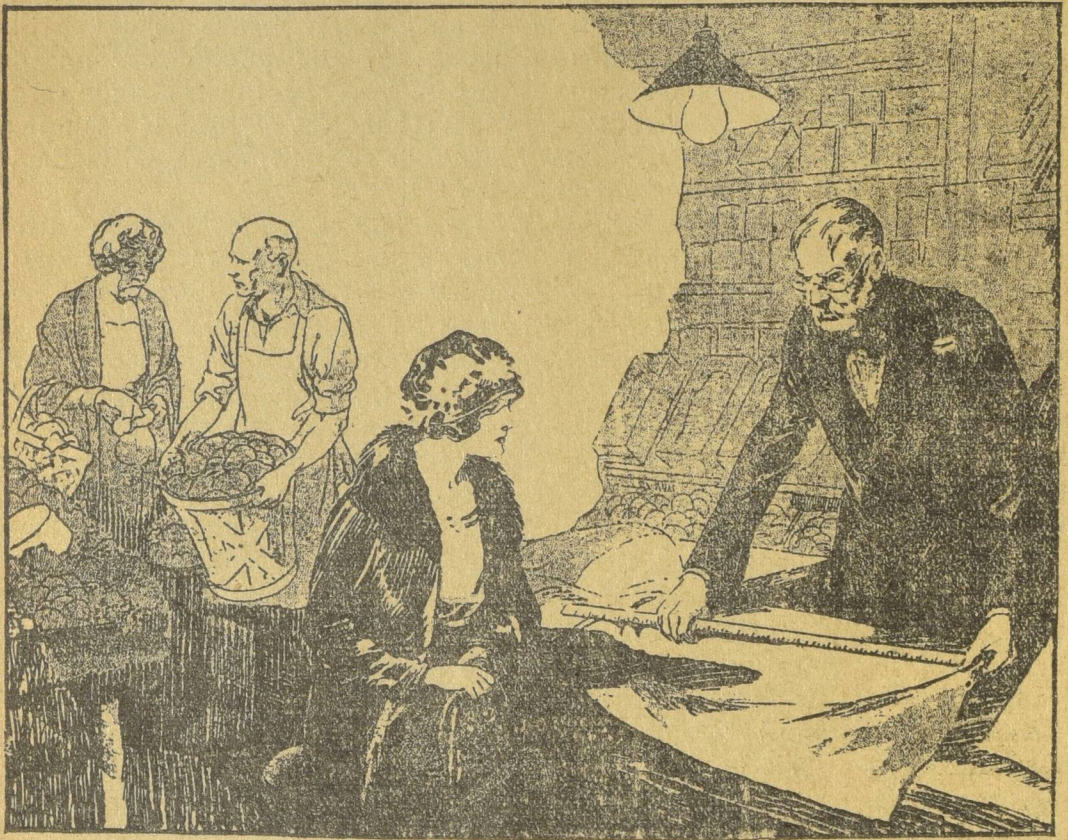
vous vous apercevrez qu'ils sont de trois ou quatre pouces trop courts. Il en va de même des taies d'oreiller. Une taie d'oreiller de trente-six pouces, dans le commerce, en compte ordinairement trente-trois.

Les producteurs, depuis surtout la guerre, cherchent à économiser sur tout, voire sur les queues de chemise! En voit-on encore de ces chemises,

cent des balances employées dans le détail sont incorrectes, et que de toutes ces balances fausses, 85 pour cent fonctionneraient au détriment du consommateur.

Dans certaines villes, les faux poids et mesures ont été saisis par les autorités locales et détruites.

Nous pourrions ajouter beaucoup de choses à la liste que nous venons



aussi longues qu'une robe de nuit, et qui s'engageaient bien dans le pantalon? Maintenant, on économise de l'étoffe en raccourcissant les queues de chemise.

Les agents du ministère de l'Agriculture des Etats-Unis soutiennent, à la suite d'une enquête qu'ils viennent de faire dans tout le pays, que 60 pour

de dresser, car les ménagères se font aussi bien voler, très souvent, sur le lait, le pain, le charbon acheté au sac, les allumettes, les cigarettes, etc. Certaines cigarettes, nous disons américaines, car tous ces renseignements nous viennent des Etats-Unis et ont été recueillis par des agents de ce pays, sont saturées d'une solution de

salpêtre qui les rend plus combustibles. C'est à peine si vous pouvez en tirer une douzaine de bouffées, alors que d'une cigarette honnête, on en peut tirer au delà de vingt.

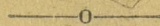
Mais il n'y a pas que chez nos voisins que toutes ces choses-là se passent...

Il se commet bien quelques fraudes chez nous, n'allons pas en douter! Il se commet aussi de terribles fraudes alimentaires en France de même, s'il faut en croire le bout d'article suivant que nous avons tiré d'une revue française:

"Chaque jour, au service parisien de l'examen des fraudes, des experts analysent certaines denrées, certains liquides prélevés un peu au hasard et destinés à la consommation courante. On ne peut s'empêcher de frémir en sachant de quoi sont composés les produits fabriqués et quelles altérations subissent même les produits naturels, offerts, contre espèces sonnantes, à nos candides estomacs.

Le lait est une des substances les plus falsifiées. Non seulement on y ajoute de l'eau,—qui provient parfois en ligne directe de la Seine,—mais on l'écume. Et alors, pour le remonter, on y incorpore de la fécule ou de l'amidon. Afin de l'empêcher de s'aigrir, quelques laitiers emploient du bicarbonate de soude et, pour que la densité du liquide paraisse normale, ils ont recours à une exquise dissolution de gélatine ou à une savoureuse colle de poisson.

"Le vin? Au pur jus de la treille s'adjoignent la fuchsine, la litharge, les couleurs d'anniline, l'acide sulfurique et l'acide tartrique. Le beurre? On a la surprise, en inventoriant les appétissantes mottes d'or, d'y découvrir de l'amidon, de la craie ou de la graisse de boeuf. Le café? En grains, il supporte admirablement la présence de pain grillé, de glands, de chicorée. S'il est moulu, comme il est tentant d'y glisser de la poudre de brique, de la terre végétale ou des cendres de houille! Si tentant qu'on n'y résiste presque jamais."



La folie de la vitesse et ses victimes

Quel est cet attrait de la vitesse qui jette les hommes par milliers dans les bras de la mort? Comment expliquer aussi que cette mort fatale, aussi fatale pour les chauffeurs d'automobiles de course que pour les aviateurs, les laisse souriants, qu'ils la voient sous les traits d'une belle déesse dont le culte comporte des victimes humaines et qu'il faut honorer de gaieté de coeur, au prix de son sang? **Jimmy Murphy, Dario Resta, Joe Boyer**, hier champions des conducteurs d'autos

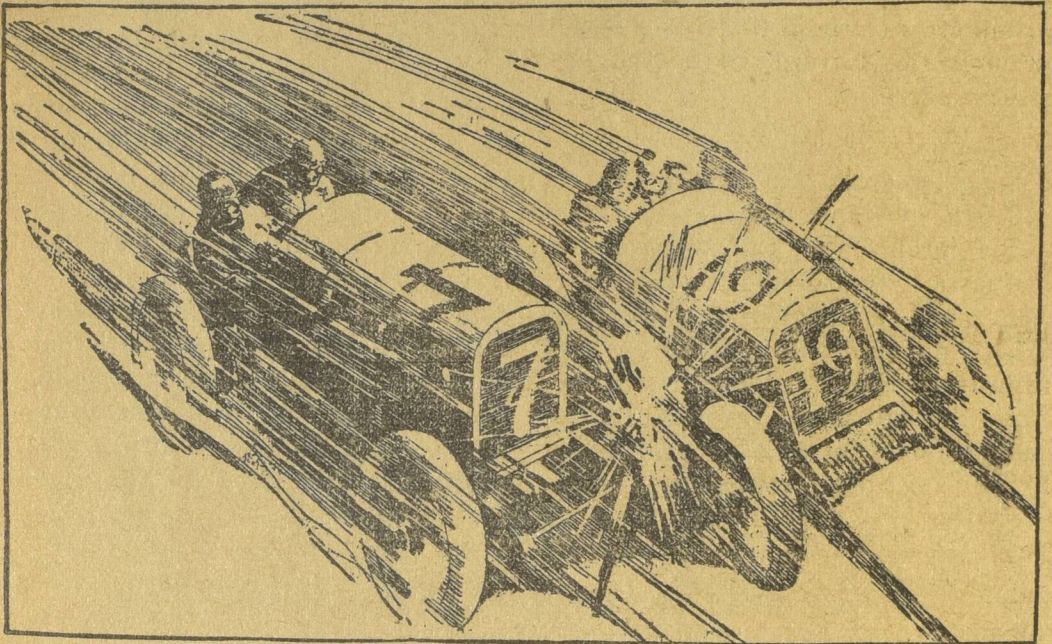
de course et qui payèrent de leur vie leur passion pour la vitesse, eussent pu là-dessus nous fournir des éclaircissements. Mais ils n'ont pas emporté leur secret dans la tombe; ce secret, ceux qui les remplacent dans les courses de championnat le connaissent et l'un de ces coureurs fameux, **Ralph DePalma** nous le révélera tout à l'heure.

Joe Boyer, millionnaire et fils de millionnaire, aussi bien d'ailleurs que ses camarades **Murphy et Resta**, tous

deux très riches, eussent pu se dispenser de "batter des records", de faire du 120 milles à l'heure, certains qu'un jour ils trouveraient la mort à ce jeu. Mais ils étaient ravagés par la passion de la vitesse et rien au monde n'eût pu leur fournir de jouissances plus grandes que celles qu'ils trouvaient à filer comme des bolides devant les tribunes en délire. Voler sur des nuages de poussière, quelle ivresse !

L'intrépide Boyer filait à 127 milles à l'heure, quand deux pneus se détachèrent des roues et que la légère voiture alla, après avoir bondi à soixante pieds en l'air, s'abattre en dehors de la piste, écrasant sous elle son conducteur.

Murphy mourut le 15 septembre, à Syracuse. Il avait été le champion mondial de la vitesse, en 1922, avait terminé second, l'année suivante, aux compétitions nationales américaines



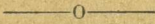
L'année 1924 a été mauvaise pour les automobilistes. Trois des plus grands furent tués au mois de septembre dernier, Jos Boyer à Altoona, le jour de la Fête du Travail; Rasta, le 3 septembre, sur la piste de Brooklands, en Angleterre et Murphy, une dizaine de jours plus tard, à Syracuse. Le jour de sa mort, le malheureux Boyer venait de remporter de belles victoires. La piste d'Altoona, dans la Pennsylvanie, est, à ce qu'on dit, la plus rapide du monde.

et s'était classé premier au même tournoi, en 1924. Il avait gagné le premier prix de toutes les courses célèbres d'auto, sauf celui de la course de 500 milles d'Indianapolis. Il fut le premier des automobilistes américains qui réussirent à battre les terribles champions français sur leur propre piste—le Grand Prix de Paris. Il fut aussi le premier américain à gagner une course d'auto à Londres.

Ces trois chauffeurs défièrent la mort pendant une dizaine d'années.

Tous trois étaient maîtres des mystères de la vitesse. Ils étaient aussi immensément riches. Et cependant, bien que leur réputation et leur fortune fussent solidement établies, ils prenaient part à toutes les courses. Pourquoi? Sans doute, poussés par la passion de la vitesse et l'amour de la gloire, car rien n'est beau, paraît-il, comme les clamours de la foule des tribunes, entendues de la piste.

Eux, les chauffeurs, aiment leur art parce qu'il comporte des obstacles à vaincre, des dangers à encourir et qu'on en tire de la gloire; la foule les honore parce que la foule a toujours aimé les spectacles qui se terminent ou peuvent se terminer par la mort d'un homme.



LES RAVAGES DE L'ALCOOLISME

Un professeur Suisse, voulant démontrer les méfaits de l'alcoolisme, s'est attaché à rechercher ce que sont devenus les descendants d'un alcoolique. Une femme, née en 1740, mourut après s'être adonnée à l'ivrognerie la plus éhontée. 142 descendants de cette femme sont devenus vagabonds et ont vécu de rapine et de mendicité; 62 ont été à la charge de la bienfaisance publique; 184 (des femmes) se sont livrées à la prostitution; 76 ont été condamnés pour différents délits; enfin, sept d'entre eux, des hommes, ont été jugés pour assassinat. Cette femme se trouve avoir coûté au gouvernement suisse la somme de 6 millions, ayant été le plus souvent soutenue par la charité publique ou les hôpitaux entretenus par l'Etat.

LE PETROLE

Les usages du pétrole ont été, jusqu'au début du XXe siècle, extrêmement limités. Simple produit d'éclairage, à l'origine, l'invention du moteur à explosion, puis celle du moteur Diesel à combustion interne, sont venues accroître son utilité dans d'immenses proportions.

Peu de temps enfin avant la guerre de 14, on a réussi à employer directement les huiles lourdes minérales (mazout) dans les chaudières des navires.

Aujourd'hui, le pétrole est considéré comme le "sang" indispensable à la vie industrielle d'une nation. Aussi la possession des gisements pétroliers suscite d'après rivalités entre les pays gros consommateurs. Les démêlés anglo-turcs à propos de Mossoul n'ont pas d'autre origine. Voici des chiffres.

Alors que le monde ne consommait, en 1890, que 11 millions de tonnes de pétrole par an, ses besoins en exigeaient près de 60 millions à la veille du conflit mondial et plus de 98 millions en 1920.

Les Etats-Unis fournissent à eux seuls 70 pour cent environ de la consommation mondiale. On y compte plus de 280,000 puits à pétrole. Vient ensuite comme producteurs le Mexique, la Russie, l'Australie et la Mésopotamie. A titre d'indication, la France a produit, en 1920, 392,000 barils de 159 pintes, l'Allemagne 200,000. Nous avons signalé les intéressantes recherches de "pétrole synthétique". Les puits de pétrole ne sont pas inépuisables.

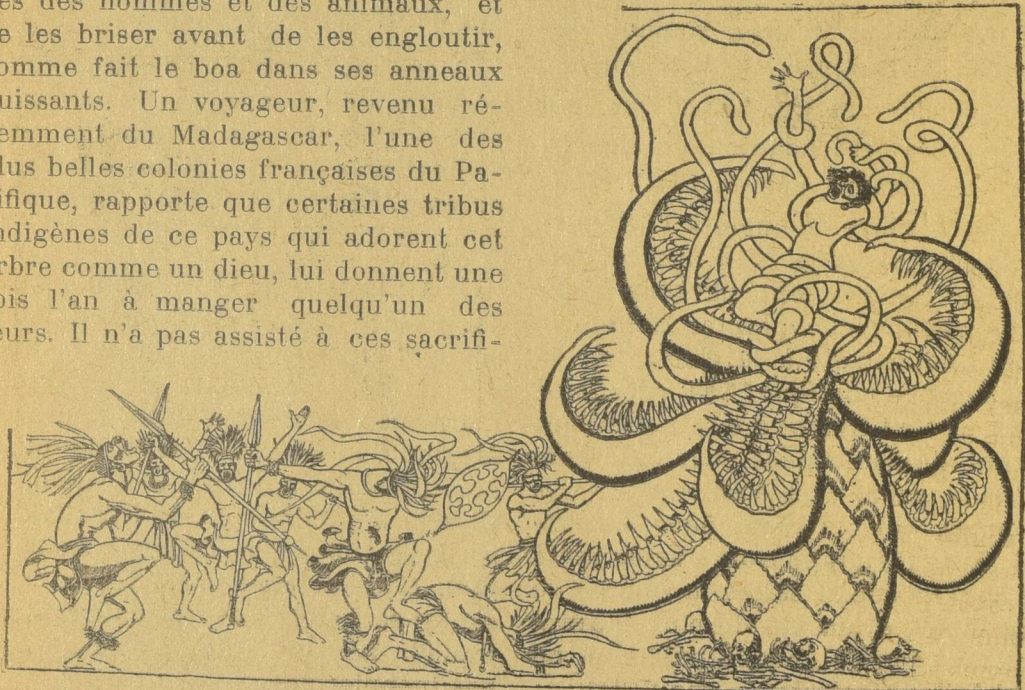
L'arbre mangeur d'hommes

Une espèce géante de dionée, genre de plantes sensibles et carnivores, appelées attrape-mouches, existerait au Madagascar, capable d'emprisonner dans ses feuilles un animal ou un homme.

Ce sont surtout des romanciers imaginatifs comme Wells et Jules Verne qui attribuèrent à l'arbre dont il sera ici parlé, la force d'emprisonner dans ses feuilles garnies d'épines des hommes et des animaux, et de les briser avant de les engloutir, comme fait le boa dans ses anneaux puissants. Un voyageur, revenu récemment du Madagascar, l'une des plus belles colonies françaises du Pacifique, rapporte que certaines tribus indigènes de ce pays qui adorent cet arbre comme un dieu, lui donnent une fois l'an à manger quelqu'un des leurs. Il n'a pas assisté à ces sacrifi-

ces sanglants, toutefois, de sorte que l'existence de " l'arbre mangeur d'hommes " n'est pas encore pleinement démontrée.

Il existe cependant, en plus petit, une plante de ce genre et c'est la dionée ou attrape-mouches. Cette plante se trouve dans les tourbières de la Caroline du Nord où elle fut découverte par Ellis en 1765, en Californie et au Madagascar. Nous en donnons



UNE VICTIME HUMAINE EST OFFERTE A L'ARBRE SACRÉ.

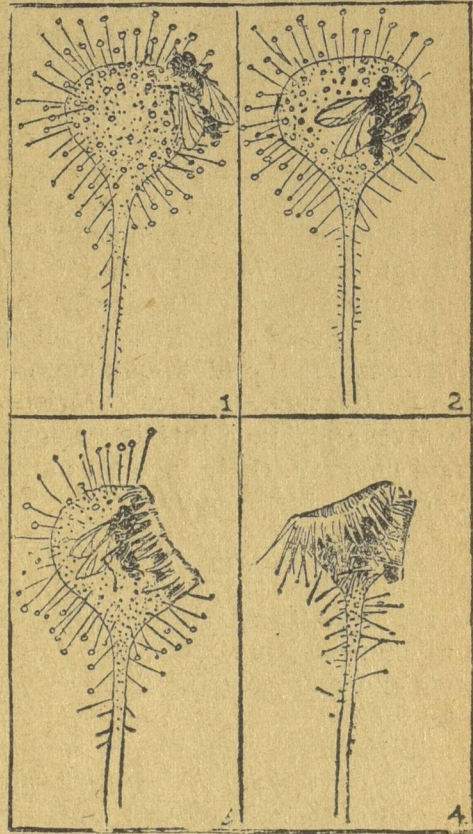
ici diverses reproductions. Chaque lobe des feuilles est bordé de cils et porte, vers le milieu de sa face supérieure, trois épines, sensibles au moindre contact; qu'un insecte vienne les frôler, les deux lobes tournent autour de

nuît, des cris furent entendus, venant du ravin et l'un des hommes était disparu, le lendemain matin. L'autre fut naturellement accusé de l'avoir tué et jugé sommairement. On le conduisit sur le lieu de son crime pour le pendre. Une corde ayant été jetée à l'une des branches d'un de ces arbres mangeurs d'hommes, on allait la passer au cou du condamné quand tout à coup s'ouvrirent les feuilles d'un arbre voisin, comme une large gue-



LA PLANTE DANS SES DETAILS.

leur charnière et emprisonnent l'animal; de petites sécrètent un suc qui tue l'insecte et la plante se rouvre toute seule après quelques jours. Cette assimilation ressemble donc d'une façon assez curieuse à l'absorption de sa proie par le boa. La digestion pénible de l'animal et de la plante peut continuer la comparaison. Et il y aurait eu jadis, dans la Californie, tout un ravin peuplé de ces arbres. Sir Arthur Conan Doyle raconte que deux hommes se querellèrent, un soir, dans une taverne, non loin du ravin. Ils se menacèrent de mort. Dans la même



Comment la diodée ou attrape-mouches emprisonne sa victime

le, et que dans ses épines pareilles à des dents colossales, on aperçut le corps ensanglanté de l'homme dont on pensait venger la mort. Sans doute s'était-il dissimulé dans cet arbre pour éviter son ennemi. Les feuilles

s'étaient refermées sur lui et il avait été dévoré.

En vérité, jamais on ne vit d'arbres aussi voraces dans la Californie, mais il s'en trouverait au Madagascar.

C'est un grand voyageur, Carle Liche, qui en parle, comme d'une chose que des indigènes et des explorateurs lui aurait rapportée.

Les Mkodos du Madagascar, suivant lui, adorent un arbre auquel ils sacrifient des victimes humaines. Une fois l'an, hommes, femmes et enfants se groupent autour de l'un d'eux dans une vallée empestée par les marais. L'arbre ressemble à un ananas qui aurait 8 pieds de hauteur et qui serait d'un diamètre proportionné. Sa couleur est d'un brun sombre. Du sommet du tronc s'échappent huit feuilles gigantesques qui se courbent jusqu'au sol, se renversant comme une trappe sur ses charnières. Ses feuilles sont longues de 12 pieds, épaisses de 2 et larges de 3, effilées comme une corne de taureau. La face extérieure est convexe; la face intérieure légèrement concave. Cette face est garnie de longues et fortes épines.

Au jour du sacrifice, on pousse la victime, ordinairement une femme, vers l'arbre à la pointe des javelots. Pour échapper aux coups de ses bourreaux, elle grimpe dans l'arbre dont les feuilles se referment aussitôt sur elle. Elles s'enroulent autour de ses bras et de ses jambes, pendant que leurs épines la transpercent de toutes parts. Toutes les vrilles se referment ainsi et bientôt la plante a raison de sa proie. Elle ne bouge plus, puis disparaît dans les replis des feuilles, pendant que son sang coule le long du tronc. Et plus les feuilles se referment, plus elles s'élèvent dans le ciel,

pareilles à une grue soulevant lentement son lourd fardeau.

On se réjouit autour de l'arbre sacré dans des orgies comme les indigènes africains savent seuls en faire! Dix jours plus tard, les feuilles se rouvriront.

— 0 —

LE CENTENAIRE DU CACAO

On célébrait cette année le quatrième centenaire du cacao.

Des trois grands breuvages: chocolat, café et thé, c'est le chocolat qui a pénétré le premier en Europe. On ne trouve pas avant 1588 d'allusion au thé dans la littérature européenne, et le succès du café date seulement du XVII^e siècle. Il est difficile de dire de quand date l'emploi du cacao en Amérique, avant la découverte de ce continent par l'Europe. Quand les soldats de Cortez débarquèrent au Mexique en 1519, ils y trouvèrent le cacao, et c'est vers 1524 qu'il fit son entrée en Espagne.

Les Abyssins consommaient du café au XV^e siècle, et cela depuis les temps les plus reculés. Suivant une légende chinoise, c'est 3000 ans avant Jésus-Christ qu'on commença à boire du thé en Chine.

Les trois breuvages pénétrèrent à peu près simultanément en Angleterre vers le milieu du XVI^e siècle. Les cafés de Londres datent de 1652. En 1657, un journal de Londres, le "Public Advertiser", annonce qu'un Français y vend dans Bishopsgate Street "une excellente liqueur des Indes occidentales qui s'appelle le chocolat."



LE DESSIN POUR TOUS EN DIX LECONS

LA FIGURE

Nous continuons, ce mois-ci, le cours sur la figure humaine, commencé le mois dernier. Nous en sommes à l'ensemble d'yeux et de nez de trois quarts.



Ensemble d'yeux et de nez

Fig. 1. Ensemble d'**yeux** et de **nez** de **trois quarts**.—Sur la perpendiculaire tracée, nous avons indiqué deux



Ensemble de nez et de bouche

parallèles horizontales: une sous le nez, l'autre traversant les yeux. Comparer ces lignes entre elle pour que l'ensemble soit parfait. Si les yeux étaient sur la même ligne et que le nez inclinât d'un côté ou d'autre, l'harmonie serait détruite. Dans une belle statue, les proportions de la figure sont égales et les lignes s'harmonisent.

(Les lecteurs qui s'appliquent à ce petit cours de dessin trouveront dans "La Revue Populaire" de février, à la fin de l'article, les deux dessins expliqués ci-haut. Nous reproduisons les mêmes, cette fois, avec les ombres qui donnent du modelé à la figure. Nous parlerons davantage des ombres plus tard).



Fig. 2. OREILLE VUE DE FACE.—Observer, d'après les parallèles tracées, la forme recourbée de l'ourlet de l'oreille.—La partie qui entoure le conduit auditif devra fixer l'attention, à cause de sa forme de coquille appelées **conque**.

Fig. 3. OREILLE VUE DE COTE.—
Même observation que pour la figure
précédente.

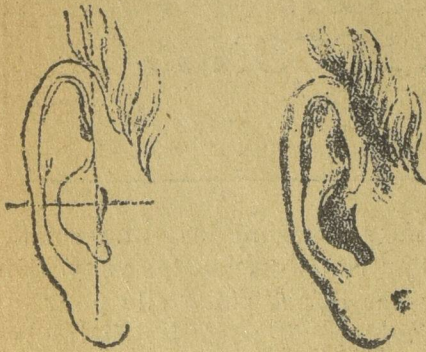


Fig. 4. Ensemble: TETE DE FACE
dans ses proportions exactes, que la
statuaire antique admet comme type
de la **beauté humaine**.—La tête pré-
sente la forme d'un ovale ayant **qua-**
tre parties en hauteur et **trois** en lar-
geur.

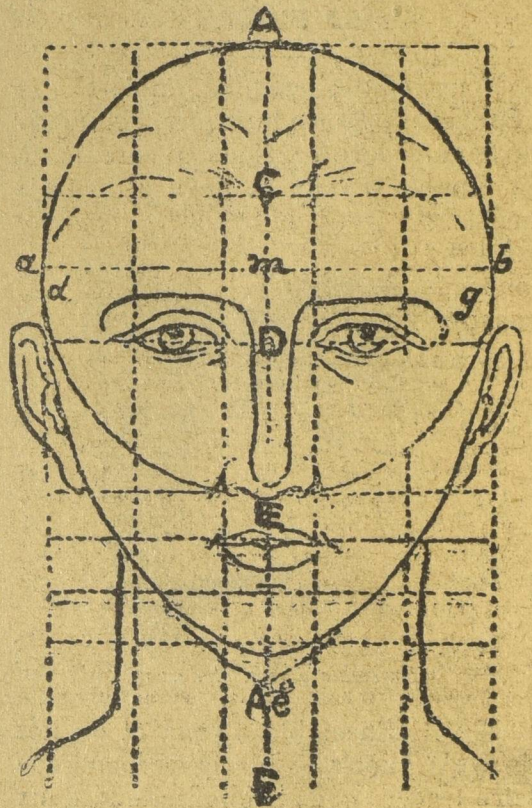
Pour l'exécuter, tracer la verticale
A en déterminant en Ae la hauteur de
la tête;—diviser cette hauteur en qua-
tre parties égales, C, D, E;—puis, par-
tager en deux la seconde section su-
périeure de la verticale,—et, du point
m comme centre, décrire un cercle
dont le rayon sera en A et E.

Prenant pour diamètre la largeur
de a à b, tracer, en prenant pour cen-
tres les points d et g, deux quarts
d'ellipse jusqu'à l'extrémité inférieure
de la tête Ae.—Ces deux courbes for-
meront, avec la circonférence supé-
rieure, un ovale ayant la forme de la
face humaine.

Diviser alors la largeur ab en cinq
parties égales par des lignes vertica-
les;—puis ajouter une cinquième sec-
tion F aux quatre premières pour dé-
terminer la longueur du col.—L'es-
pace entre les deux lignes AC sera
occupé par les cheveux,—et de C à m
par le front.

Juste au-dessous seront placés les
sourcils.—Les yeux traversés par la
ligne D.—La base du nez viendra se
poser sur la ligne E;—puis, divisant
la quatrième partie en trois, sur la
première tracer la bouche, — et le
menton sur la deuxième.

Chaque oeil occupera une des par-
ties verticales en largeur; les ailes du
nez occuperont celle du milieu; la



Exercice pour tous: Tête de face

bouche dépassera d'un quart de partie
les verticales limitant la largeur du
nez et les oreilles auront en hauteur
l'espace des yeux à la base du nez;—
le cou, environ trois parties et demie.

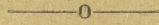
Ces proportions sont assez généra-
lement admises.

NOTE.— Pour mettre à l'aise le
lecteur qui débute, nous tenons à lui
dire qu'il n'a pas besoin de se préc-

cuper outre mesure des nombreux détails donnés ci-haut. Il lui sera d'ailleurs assez difficile de déchiffrer toutes les indications en lettres que nous signalons. Qu'il se contente de bien étudier le modèle, de partager sa figure suivant les grandes lignes et de s'essayer à rendre une figure de face.

L'exercice est excellent. Il habitue à voir.

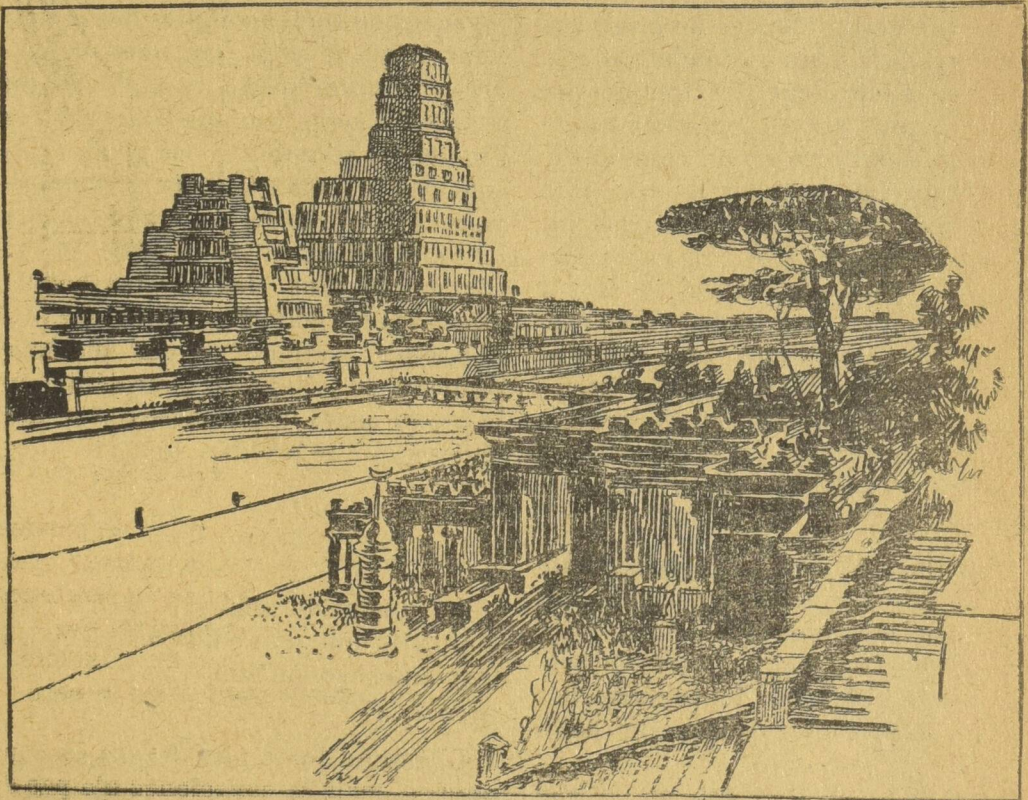
Cet exercice-là bien fait, vous ne saurez plus vous contenter de tracer en quelques traits des **bonshommes** dessinés n'importe comment, comme n'importe qui peut en faire.



BABYLONE, CAPITALE DU MONDE

Babylone qui, suivant certaines inscriptions chaldéennes, aurait été fondée plus de 4,000 ans avant Jésus-Christ, fut, après la chute de Ninive, capitale de l'Assyrie, la métropole du monde ancien. Le plus grand roi des dynasties chaldéennes, Nabuchodon-

osor, qui vivait environ 600 ans avant l'ère chrétienne, et qui passe pour être le fondateur de Babylone, mais qui en réalité n'en fut que le restaurateur, fit de cette cité la plus belle et la plus opulente de l'antiquité, faisant pâlir la gloire de sa rivale Jérusalem,



La Babylone antique

dont les plus beaux monuments, même les palais les plus beaux élevés par Salomon, étaient inspirés des siens, tant il est vrai que nous connaissons une architecture chaldéo-assyrienne et que les Hébreux n'ont laissé trace d'aucune.

Babylone était la cité de l'or et Néron reconstruisant son palais en or solide ne faisait que répéter une extravagance de ces rois opulents. Les temples et dans les temples, les statues étaient en or.

Babylone était entourée de remparts; les Grecs les ont décrits, et malgré tous les détails qu'ils en donnent, il est assez difficile de se faire une juste idée de leur étendue. Fort heureusement, les récits des historiens grecs sont complétés par des inscriptions. On sait de cette manière que la ville était entourée de plusieurs enceintes, dont l'une défendait la cité royale où s'élevaient les temples et palais. La plus grande enceinte enveloppait un territoire grand comme l'île de Montréal, tout au moins. Elle était percée de cent portes et formait un carré régulier, traversé en diagonale par l'Euphrate. C'est ce fleuve que vous voyez, sur notre gravure, couler entre des quais en briques, souvent très élevés, des palais construits en étages rétrécissants, comme des tours construites avec des blocs d'enfants, des jardins merveilleux et des portiques.

Les ruines de cette ville magnifique font, depuis plusieurs années, l'objet de recherches acharnées. On a déjà trouvé dans la plaine couverte de briques et de débris de toute sorte des vestiges assez intéressants de cette époque.

C'est Babylone qui fut, en même temps que l'Égypte, la plus grande

ennemie de Jérusalem. C'est là que le peuple juif passa les soixante-dix ans de sa captivité. Les Écritures en parlent, et le prophète Daniel tout particulièrement, comme d'un foyer de corruption et d'idolâtrie.

—o—

LA MORT DES GONDOLES

Peut-on concevoir Venise, la prle de l'Adriatique, la Cité des eaux, dont les rues sont des canaux, privée de ses poétiques gondoles que tous les poètes et tous les artistes ont aimées! Et pourtant, dans quelques mois, sur le grand canal, au Lido, à la Zuecca, partout, des canots électriques, vulgaires "taxis" aquatiques, remplaceront, par le son d'une sirène quelconque, les "hou hou" et les barcarolles joyeuses ou mélancoliques des gondoliers. Ainsi le veut, au nom du progrès, la municipalité au pays des doges. Mais, nous voulons l'espérer, les gracieuses silhouettes des gondoles ne sont pas à jamais disparues. Elles revivront dans ces fêtes organisées chaque année à la mi-septembre, et qui réunissent dans des régates historiques tous les gondoliers de la cité. Aux "bissones" actionnées par plusieurs rameurs, se joindront, pour défilier sur le grand canal, les embarcations plus légères que le progrès vient de sacrifier!

—o—

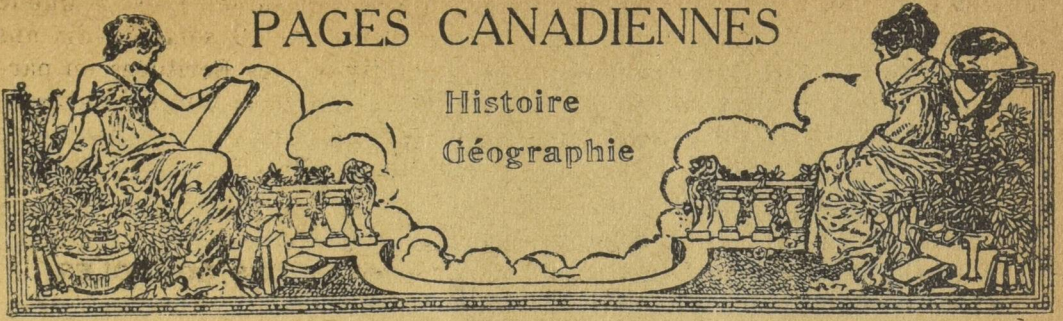
Le moyen de réussir à se faire aimer, pour une jeune fille, est de ne pas trop aimer soi-même.

* * *

L'homme juste plie devant sa conscience, mais sa conscience n'a pas de maître sur la terre.

PAGES CANADIENNES

Histoire
Géographie



LES OUVRAGES DE REMY DE GOURMONT SUR LE CANADA

On ignore assez communément que l'écrivain Remy de Gourmont composa deux ouvrages sur le Canada: **Les Français au Canada et en Acadie** et son complément, **Canadiens de France**.

Ceux qui se cantonnent dans l'étude de l'histoire du Canada connaissent peut-être ces deux livres tout en ignorant l'importance de leur auteur dans les lettres françaises; ceux qui s'occupent plus particulièrement de littérature ignorent ces deux manuels d'histoire, dont un seul figure dans la Bibliographie de Paul Escoube (**Remy de Gourmont et son oeuvre**). Ces derniers ont lu cependant, dans **l'Esthétique de la langue française**, le chapitre consacré au parler canadien.

Nous savons maintenant que ces deux livres de R. de Gourmont sur notre pays furent écrits (peut-être sous des pseudonymes), lors de son passage à la Bibliothèque nationale; que ces livres furent, durant quelque temps, donnés en prix aux enfants de la ville de Paris.

Les **Canadiens de Paris** furent publiés en 1890. Cet ouvrage est très rare aujourd'hui. En 1888 avaient paru, chez Firmin Didot, **Les Français au Canada et en Acadie**, bel ou-

vrage illustré de 49 gravures, dont nous reproduisons l'introduction qui est pleine d'idées intéressantes:

"Au mois de décembre 1886, M. MacLane, ministre des Etats-Unis à Paris, prononçait dans un banquet les paroles suivantes:

"Avant même que la civilisation anglaise s'implantât sur les côtes américaines de l'Atlantique, des huguenots français avaient fondé une colonie dans la Caroline du Sud, qui s'appelait alors **la Floride française**, et d'autres Français s'établissaient dans la région du Canada et jusque dans l'Etat actuel du Maine.

"Par le Saint-Laurent, par l'Ohio, par le Mississipi vos compatriotes pénétrèrent, les premiers, dans le centre du continent, laissant partout sur leur passage des noms qui rappellent leur souvenir. De Québec à la Nouvelle-Orléans, on peut suivre la marche de ces hardis pionniers par les dénominations géographiques inscrites sur les cartes: Détroit, Saut de Sainte-Marie, Fond-du-Lac, Saint-Louis, Vincennes et cent autres lieux témoignent de l'étendue et de la persistance de l'influence française dans une grande partie des Etats-Unis."

Cette appréciation du rôle de la France dans le nouveau continent n'est pas une banalité, dictée par la courtoisie internationale; c'est éga-

lement l'opinion de M. Parkman, que les français furent les vrais pionniers de l'Amérique, et les historiens anglais n'y sauraient contredire.

Et malgré les faits, malgré l'opinion des étrangers eux-mêmes, le préjugé demeure toujours vivace, que la France n'est pas une nation colonisatrice. Quelle est l'origine de cette opinion? on ne le sait, mais comme elle repose sur l'ignorance de notre rôle historique d'outre-mer, il est assez facile de la combattre. Il suffit de prendre quelques épisodes de notre histoire coloniale et de les conter de son mieux; pour ceux-là du moins qui ont lu, la preuve est faite et l'opinion réfutée.

Certains paradoxes historiques peuvent avoir une influence analogue à l'influence de la calomnie sur un individu. Un homme dont on a terni la réputation, pour innocent qu'il soit, se sent paralysé; l'action lui est devenue impossible; il laisse dire et ne sait plus rien faire.

Cette opinion que nous ne savions pas coloniser a sûrement été l'une des causes du recul de notre influence sur des pays qui nous doivent le premier coup de pioche civilisateur. Non seulement, nous avons cédé ou vendu, comme des inutilités ou des embarras, nos immenses possessions américaines, mais nous nous en sommes si profondément désintéressés dans la suite, qu'une population française de plus de deux millions d'âmes a pu grandir par-delà l'Océan, presque à l'insu de la mère-patrie. Nous avons délaissé jusqu'à son histoire, et aujourd'hui il nous faut la rapprendre. La besogne est amère. Lorsqu'on jette les yeux sur la carte de l'Amérique septentrionale dressée en 1743 par Bellin, ingénieur du roi et hydrogra-

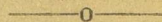
phe de la marine, un mouvement d'orgueil fait battre le cœur.

Depuis la baie d'Hudson jusqu'à l'embouchure du Mississipi, depuis les solitudes neigeuses de l'extrême nord-ouest jusqu'à l'embouchure du Saint-Laurent, la terre est française. Au sud, c'est la Louisiane, au nord, le Canada. Les Anglais n'occupent encore qu'une étroite bande du sol américain, entre les monts Alleghanys et la Floride, qui est espagnole.

Laissez passer quelques années, et le Nord sera devenu anglais; quelques années encore, et le Sud aura été vendu à la nouvelle République.

Le drapeau français avait disparu, mais du moins la langue restait, au moins en de certaines régions: c'est qu'elle était parlée dans l'Amérique du Nord depuis deux siècles; c'est qu'elle avait été la première langue civilisatrice qui se fût fait entendre sur le continent sauvage. La langue, à défaut de la nationalité, s'est conservée jusqu'à nos jours dans des conditions de vitalité qui lui assurent la durée.

C'est donc à une population française que l'auteur dédie cet essai où sont résumées les annales du vaste pays qui a si justement porté le nom de **Nouvelle-France.**"



ORIGINE INDIENNE DU NOM DE QUEBEC

En recherchant l'origine des noms géographiques canadiens, la Commission de Géographie du Canada a pu établir les faits suivants au sujet du nom de Québec. Autant que l'on sache, ce nom parut pour la première fois sur une carte dressée par Guillaume Levasseur, de Dieppe, et dont la publica-

tion, selon Henri Harrisse, remonte à 1601. Le nom y est épilé "Quebecq". La première mention qui en ait été faite dans un livre est celle que l'on trouve dans l'Histoire de la Nouvelle France, de Lescarbot, publiée à Paris en 1609 et dont la Bibliothèque du Parlement canadien possède un exemplaire. Lescarbot épèle ce nom "Kebec", sans accent, et l'emploie dans la description du voyage fait par Champlain en 1608 et dont celui-ci lui avait communiqué verbalement les détails. Champlain lui-même, dans la relation de ses voyages qu'il publia en 1613, épèle ce nom "Quebec".

Le premier Européen qui visita le site de la ville actuelle de Québec fut Jacques Cartier qui, en 1535, y trouva la bourgade indienne de Stadaconé. Cartier note que le fleuve se rétrécit à cet endroit. Soixante-treize ans plus tard, c'est-à-dire en 1608, Champlain y vint à son tour mais n'y trouva aucun groupement d'Indiens. Stadaconé, avec sa population huronne-iroquoise, avait donc disparu. Champlain fait mention de "Quebecq, qui est un étranglement de la rivière" et dans ses relations de voyages publiées en 1613, il dit qu'il chercha un emplacement pour une habitation et qu'il n'en trouva aucun de plus convenable que "la plointe de Quebecq, comme l'appellent les Indiens". Dans l'édition de 1632 de ses relations de voyages, il affirme de nouveau que Quebecq est ainsi appelé par les Indiens.

La particularité géographique de Québec que notent Cartier et Champlain, est que le fleuve Saint-Laurent, y est "rétréci", ou "obstrué". En effet, c'est à l'endroit où le pont du chemin de fer National le traverse, cinq milles en amont de la citadelle de Québec, que se trouve la partie la plus

étroite du fleuve entre Montréal et le Golfe. Sa largeur, mesurée entre les laisses de haute marée, est de 2,440 pieds. De l'appellation indienne de ce rétrécissement du fleuve provient donc le nom que portent aujourd'hui la province et la ville de Québec. Les Pères Albert Lacombe et Georges LeMoine, qui tous deux connaissaient à fond les dialectes algonquins et dont les dictionnaires cris et montagnais font autorité, s'accordent à reconnaître que telle est la signification du nom. Le Révérend Silas T. Rand, pendant quarante ans missionnaire chez les Micmacs des provinces Maritimes, mentionne deux endroits de la Nouvelle-Ecosse appelés Québec par les Indiens: les "Narrows", près de Halifax, et un rétrécissement de la rivière Liverpool, en aval de Milton.

Quelques-uns ont supposé que Québec était un nom français, parce qu'en certaines parties de la France, des langues de terre formées par le confluent de deux rivières ont des noms se terminant en "bec", tels que Bolbec, Caudebec, Carbec.

A ce sujet, l'abbé Gosselin fait remarquer que si le mot était purement et simplement français il aurait eu dès l'origine une épellation définie. Ce ne fut apparemment jamais le cas, car des écrivains du 17^{ème} siècle adoptent l'épellation de Lescarbot, tandis que d'autres emploient celle de Champlain, avec ou sans la lettre finale "q".

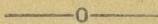
— 0 —

L'ACTE DE BAPTEME DE L'AMÉRIQUE

Dans une vente de livres qui a eu lieu récemment à l'hôtel Drouot, se trouvait un ouvrage que la ville de Saint-Dié a acquis. C'est le **Cosmo-**

graphie Introduction, réimprimé à Saint-Dié le 25 avril 1507, par les soins du Gymnase vosgien. Les membres de ce cénacle y donnaient, pour la première fois, aux terres découvertes du nouveau monde, le nom d'Amérique. On y lit textuellement, en latin: "Il y a une quatrième partie du monde qu'Améric Vespuce a découverte, et que, pour cette raison, nous pourrions dénommer "America", c'est-à-dire terre d'Améric."

Ce nom ayant prévalu, on peut donc dire que ce livre est l'acte de baptême de l'Amérique. Il en existe fort peu d'exemplaires; on n'en connaissait que trois en Europe, un à Paris, un à Nancy, un à Londres.

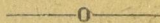


LA LEGENDE D'HOHELAGA

Comment l'île de Montréal sombrera sous les eaux

Les Agniers, tribu sauvage primitive, racontent encore une vieille légende et une prédiction qui remontent aux origines lointaines du Canada. Il y a bien longtemps, à l'endroit précis qu'occupe aujourd'hui l'île de Montréal, se trouvait un grand lac sur les bords fertiles duquel vivaient heureux les paisibles Agniers, lorsque survint une méchante tribu qui précipita et noya dans le lac un grand nombre de ces malheureux Indiens. Alors, au milieu des eaux, le Grand Esprit créa une île spacieuse, mais sans montagne, la pourvut de gibier, de fruits, de maïs, et la donna aux Agniers. La cruelle tribu vint de nouveau attaquer les infortunés Indiens et les obligea à se réfugier dans l'île Jésus, qui devint leur territoire de chasse. Un soir que les Agniers se tenaient sur le bord du

rivage, ils virent tout à coup surgir de l'île habitée par leurs ennemis d'immenses flammes, les cieux furent sillonnés d'éclairs éblouissants et de formidables coups de tonnerre se firent entendre. Quand le calme fut revenu et la fumée dissipée, les Agniers virent qu'une haute montagne avait surgi. Ils revinrent dans l'île: tous leurs ennemis avaient été anéantis; ils reprirent possession du territoire et vécurent en paix jusqu'au moment où ils furent attaqués par les Algonquins et les Hurons. C'est alors que l'homme blanc arriva et chassa tous les Indiens du pays d'Hochelaga. Plus tard, les Agniers verront de nouveau la montagne vengeresse s'enflammer, l'île entière s'enfoncer sous les eaux, et le grand lac bleu d'autrefois reprendre son aspect primitif.



UNE NOUVELLE GUERRE AERIEENNE

Voici qu'après avoir appris à manœuvrer successivement des fusils, des mitrailleuses, des canons, des appareils photographiques, des postes de T. S. F., les aviateurs vont avoir à acquérir le maniement de gigantesques soufflets à poudre... insecticide.

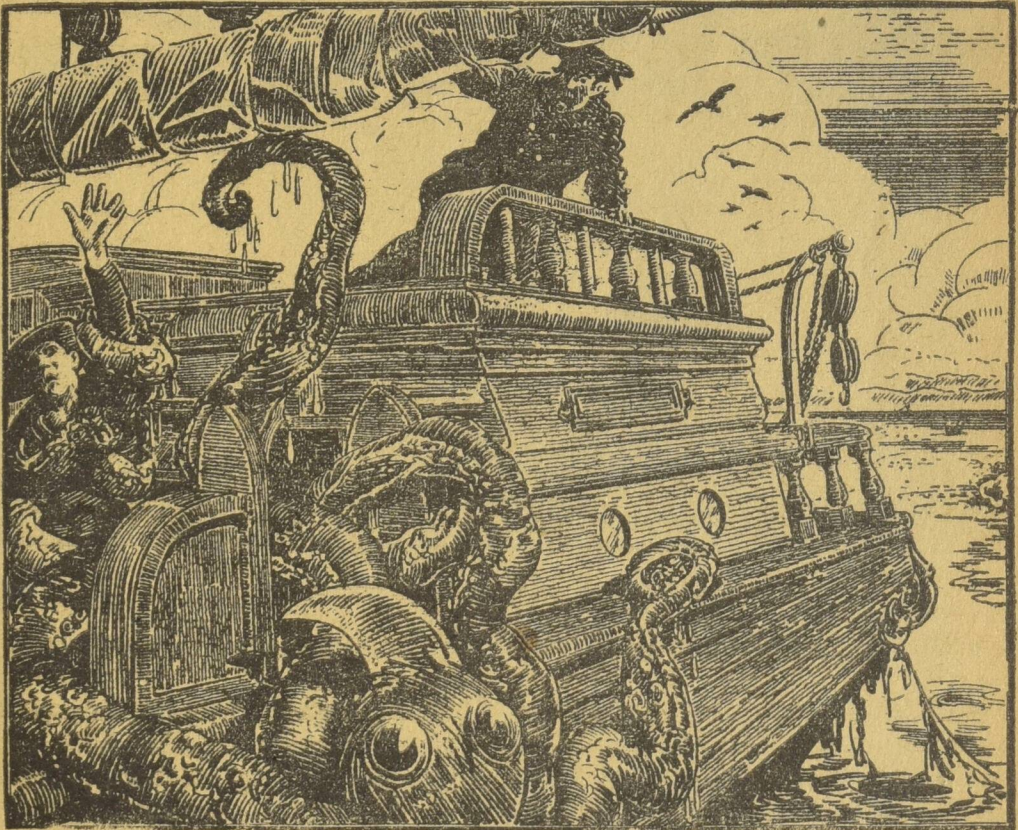
Il ne s'agit pas de détruire les "totos" d'une future armée en campagne mais de désinfecter des cultures ou des forêts infestées par des insectes parasites. Des expériences très concluantes ont été faites en Amérique, où des plantations de cotonniers ont été sauvées de la destruction par des pulvérisations d'arséniate de soude faites par des avions. On pense que ce procédé pourrait arrêter les invasions de sauterelles en Afrique.

LA VERITE SUR LES PIEUVRES

Les pieuvres sont des mollusques géants dont on a toujours exagéré la taille et la force.—Peuvent-elles réellement s'attaquer à des embarcations et étouffer des êtres humains ?

Pieuvres, poulpes, calmars, seiches, sont tous des mollusques géants d'une même famille réunis sous le terme scientifique d'octopus. Ce sont des mollusques mal connus, sur le compte desquels on a raconté les pires atro-

cités, alors que la plupart ne sont ni plus voraces ni plus redoutables que le homard. Il s'en trouve d'assez forts pour s'attaquer à l'homme, mais ils sont rares et le plus souvent l'homme en vient à bout. Mais Jules Verne, dans plusieurs de ses livres, Victor Hugo, dans les "Travailleurs de la mer", en ayant parlé comme d'un animal fantastique, capable de s'attaquer à un navire, comme le serpent de mer, et à mettre à mort tout son équipage, on en est venu à regarder la pieuvre



DANS LE BON VIEUX TEMPS DE LA NAVIGATION, TOUS LES MARINS AVAIENT UNE HISTOIRE DE PIEUVRE A RACONTER.

comme un monstre marin. D'ailleurs, les récits des navigateurs n'ont jamais été pour changer cette idée que nous nous en faisons communément.

Une aventure survenue tout dernièrement à des indigènes de Fidji vous instruira sur le compte des pieuvres.

ses tentacules une des plongeuses, mais les camarades de celle-ci vinrent à son secours et réussirent à tirer le monstre sur la rive. Jamais on n'avait vu plus grande pieuvre! et des femmes sans armes s'en étaient emparées. Ses tentacules, au nombre de



LA PIEUVRE, VUE PAR JULES VERNE ET VICTOR HUGO.

Ce récit est rigoureusement authentique :

Des femmes indigènes de Fidji, archipel de la Polynésie, plongeant près des côtes de Nasantabu, virent, tapie derrière un rocher, à fleur d'eau, une énorme pieuvre. Le monstre enlaça de

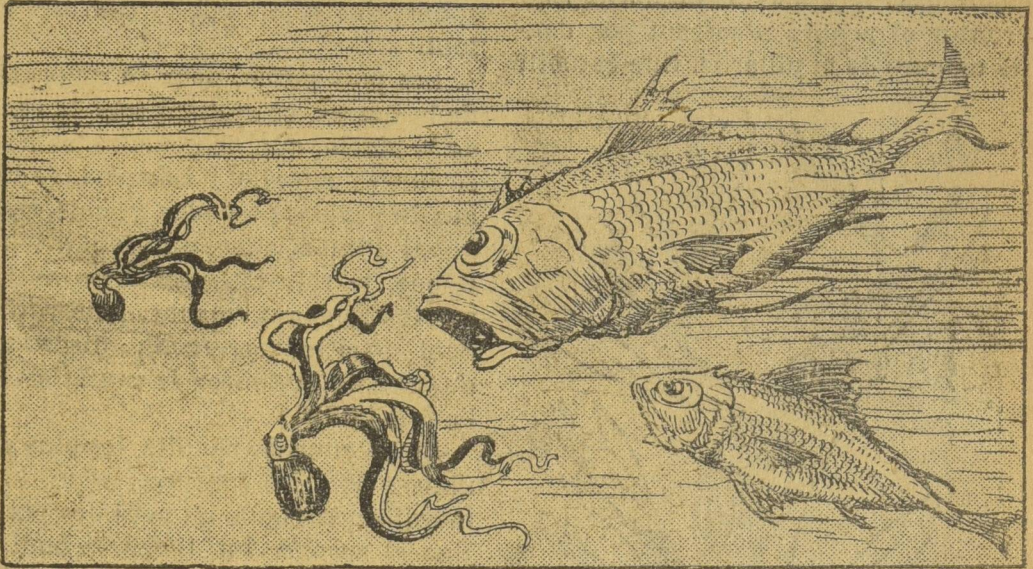
huit, mesuraient bien neuf pieds de longueur.

Ces quelques lignes, très significatives, contiennent toute la vérité sur les pieuvres, poulpes, seiches et calmars.

Les poulpes comprennent de très nombreuses espèces, depuis les gigan-

tesques jusqu'aux minuscules répandues dans toutes les mers. Le poulpe commun des côtes de France, de petite taille, n'est pas dangereux pour l'homme, mais est un grand destructeur de crabes et de homards qu'il saisit avec ses longs bras armés de ventouses, immobilise et déchire avec son bec crochu; il pousse l'instinct jusqu'à se couvrir avec les débris de

Il s'en trouve cependant, parmi ces pieuvres qui, par leur taille, peuvent encore laisser croire qu'elles pourraient étouffer un homme. On en a tué une, il y a quelques années, dans une sombre caverne, sur les bords de la Méditerranée, et qui se trouve aujourd'hui au Musée Océanographique du Prince de Monaco, qui ne devait pas être commode. Mais ce sont là des



LA PIEUVRE, TELLE QU'ELLE EST LE PLUS SOUVENT DANS LA REALITE.

ses victimes qu'il tient devant lui au moyen de ses ventouses et s'avance ainsi pour surprendre de nouvelles proies. On en a même vu introduire une pierre entre les valves de grands coquillages entr'ouverts, pour les empêcher de se refermer tandis qu'ils dévoraient le mollusque.

Fidji, dont nous venons de parler, abonde, comme toutes les mers très chaudes, en pieuvres gigantesques. Mais personne n'a encore vu, dans ces pays où ils sont connus de tous les habitants, de poulpes aux prises avec des navires, ou de légères embarcations, et les entraînant au fond des eaux.

exceptions et qui n'excusent ni Jules Verne, ni Victor Hugo de leur avoir donné tant d'importance.

— 0 —

LA CIGALE ET LA FOURMI

Comme quoi, LaFontaine s'est trompé

Vous connaissez la fable de LaFontaine, intitulée: "La cigale et la fourmi", où le bonhomme ne se montre pas tendre pour la cigale qu'il accuse d'être insouciant et légère, tandis qu'il vante la prévoyance de la fourmi. Eh bien! LaFontaine s'est trompé.

Un savant qui connaissait mieux les moeurs des insectes que lui, nous parlons de l'entomologiste Fabre, s'est chargé de rétablir la vérité :

“En aucun temps, écrit Fabre, la cigale ne va crier famine aux portes des fourmillières, promettant de rendre loyalement intérêt et principal ; tout au contraire, c'est la fourmi qui, pressée par la disette, implore la chanteuse, que dis-je, implore ! Emprunter et rendre n'entrent pas dans les moeurs de la pillarde. Elle exploite



La cigale nourrissant des fourmis

la cigale, effrontément la dévalise. Expliquons ce rapt, curieux point d'histoire non encore connu.

En juillet, aux heures étouffantes de l'après-midi, lorsque les autres insectes, exténués de soif, errent cherchant en vain à se désaltérer sur les fleurs fanées, la cigale se rit de la disette générale. Etablie, toujours chantant sur un rameau d'arbuste, elle force l'écorce ferme et lisse que gonfle une sève mûrie par le soleil. Le su-

coir ayant plongé par le trou de bonde, délicieusement elle s'abreuve, immobile, recueillie, tout entière aux charmes du sirop et de la chanson.

De nombreux assoiffés rôdent, tout à l'entour ; ils découvrent le puits que trahit un suintement sur la margelle. Ils accourent d'abord avec quelque réserve, se bornant à lécher la liqueur extravasée. Je vois s'empreser autour de la piqûre, des mouches, des sphex, des cétoines, des fourmis sur-tout.

Les plus petits, pour se rapprocher de la source, se glissent sous le ventre de la cigale, qui, débonnaire, se hausse sur les pattes et laisse passage libre aux importuns ; les plus grands, trépiignant d'impatience, cueillent vite une lippée, se retirent, vont faire un tour sur les rameaux voisins, puis reviennent, plus entreprenants, disposés à chasser de la source le puisatier qui l'a fait jaillir.

En ce coup de bandits, les plus opiniâtres sont les fourmis. J'en ai vu mordiller la cigale au bout des pattes ; j'en ai surpris lui tirant le bout de l'aile, lui grimpant sur le dos, lui chatouillant l'antenne. Une audacieuse s'est permis, sous mes yeux, de lui saisir le suçoir, s'efforçant de l'extraire.

Ainsi tracassé par ces nains et à bout de patience, le géant finit par abandonner le puits. Il fuit en lançant aux détresseurs un jet de son urine. Qu'importe à la fourmi cette expression de souverain mépris ! Son but est atteint. La voilà maîtresse de la source. On le voit : la réalité intervertit à fond les rôles imaginés par la fable.

— o —

L'impunité vaut-elle mieux que le châtement ? C'est demander s'il y a un intérêt supérieur à la justice. Celui qui soustrait le coupable à la peine se fait indirectement son complice.



UN ROMAN COMPLET

Le Triomphe de l'Amour ou le Médecin de Lochrist

PAR

SALVA DU BEAL

PREMIERE PARTIE

I

La tempête mugit autour du manoir de Ménez-ar-roch; ses girouettes grincent, sifflent comme des appels stridents de démons. Mais la vieille demeure reste impassible. Elle en a vu bien d'autres depuis les trois siècles qu'elle abrite de génération en génération la famille des de Kermorvan!

Du faite de sa tourelle, qui s'élève très haut au-dessus des combles nigus, elle contemple des tempêtes plus terribles que celle qui tord en ce moment les chênes séculaires de ses longues avenues, car elle voit, au nord, l'Océan battre les côtes du pays de Léon, ronger ses dunes et creuser ses falaises. Elle entend sa voix puissante et mystérieuse, qui berce ou menace.

Sur la plate-forme de cette tourelle, une silhouette de femme se montre un instant malgré le vent furieux, malgré la pluie torrentielle; mais impuissante sans doute à lutter contre les éléments elle disparaît bientôt, et l'on entend un pas léger et rapide descendre l'escalier de pierre en spirale.

Moins de deux minutes après, l'intrépide jeune fille qui venait d'être chassée des hauteurs du donjon entr'ait, le visage animé, la tête et les épaules mouillées, dans le grand salon XVIIe siècle, où près d'une table de chêne écrivait Mme de Kermorvan.

Au bruit de la porte, la jeune femme releva la tête, posa sa plume, et ses yeux gris très doux attachés sur son amie:

—Edith, seriez-vous sortie par ce temps?

—Je descends de la plate-forme, la mer est déchaînée, superbe... et vous me condamnez au supplice de rester là, enfermée! Quand vous savez si bien que je ferais le voyage de Paris uniquement

pour contempler un spectacle comme celui que le ciel veut bien nous offrir aujourd'hui.

—Mais songez donc, interrompit Mme de Kermorvan, que Ménez-ar-roch n'est pas à moins de quatre kilomètres de la côte... Mon mari ayant été obligé de prendre la calèche et les chevaux, nous en sommes réduites à une voiture découverte... Peut-on par un temps pareil, je vous le demande...

—J'irai à pied...

—Jamais! Vous m'êtes confiée, Edith; que dirait Mme de Pennilis si...

—Mme de Pennilis dirait, ma chère amie, que sa fille n'a pas l'habitude d'être contrariée pour semblables bagatelles; de plus, j'ajoute que j'ai vingt-quatre ans, l'âge de prendre la responsabilité d'un rhume de cerveau, tout ce que je puis rapporter de cette expédition... à part le plaisir.

—Vingt-quatre ans! fit Mme de Kermorvan souriant, qui s'en douterait?

Et elle enveloppait d'un regard où se lisait une grande tendresse, la personne de son amie tout entière.

Très grande, très mince et très blonde, avec des sourcils finement tracés, des yeux d'une couleur indéfinissable, admirablement fendus, ombragés par de longs cils d'or brun, Mlle de Pennilis accusait à peine vingt ans.

—C'est votre dernier mot, Margaret? demanda-t-elle sans répondre à l'exclamation de la jeune femme.

—Hélas!

Edith sembla prendre son parti et vint s'asseoir devant le piano à queue, laissant courir ses doigts à l'aventure. Bientôt le grand salon aux boiserie de chêne, aux vieilles tentures passées, semplit d'une puissante harmonie que les dames de cour aux épaules nues, au visage moucheté, les gentilshommes aux livrées du roi, semblaient écouter du haut de leurs cadres dédorés.

Mme de Kermorvan, renversée sur sa chaise, se laissait bercer par ce jeu tantôt rapide et brillant, perlé, tantôt lent, profond, suivant le thème qu'amenait la fantaisie de l'artiste.

La tempête semblait oubliée, mais une rafale plus violente vint ébranler les hautes fenêtres, et le vent avec sa voix lugubre et mystérieuse gronda longuement dans les grands corridors.

Edith, abandonnant le piano, s'approcha de la fenêtre. Les arbres pliaient en gémissant; les eaux calmes de l'étang semblaient vouloir, elles aussi, se soulever contre les roseaux battus et les pâles fleurs de nénuphar.

—Ce doit être splendide! murmura avec rage et regret Mlle de Pennilis.

—Ce que vous venez de jouer l'est bien davantage, répondit Mme de Kermorvan.

—Vous blasphémez, Margaret!... Quelles harmonies vaudront jamais celles de la nature? Ne criions-nous pas au chef-d'œuvre lorsque l'art nous en donne la sensation?

—Votre preuve ne prouve rien, ma chère amie, car je pourrais vous demander pourquoi tel passe indifférent devant un grand spectacle et se pâme en face d'une toile qui ne le rend que de très loin?

La porte du salon, s'ouvrant avec impétuosité, coupa court à ce commencement de discussion.

—Voyez, maman! s'écria un petit garçon en s'élançant vers Mme de Kermorvan, Paulette a déchiré mon drapeau, il faut la punir!

Et indigné, il montrait les lambeaux d'un pavillon appartenant à une nation chimérique.

La coupable, plus jeune que son frère, apparaissait un doigt dans sa bouche, tête baissée, mais levant les yeux pour regarder à travers le voile de ses cheveux ébouriffés l'effet produit par l'accusation de son frère.

Mme de Kermorvan enveloppa d'un regard miséricordieux l'adorable criminelle et se tournant vers son fils:

—Elle est si petite! fit-elle d'un accent qui demandait pitié pour tant de faiblesse; elle ne comprend pas encore ce que c'est qu'un drapeau.

Le jeune René ne semblait pas disposé à admettre pareille excuse.

—Mère, elle a trois ans, dit-il gravement.

—Mais c'est une petite fille, reprit Mme de Kermorvan, et toi tu es l'aîné presque de deux ans; il faut pardonner... Allons, Paulette, venez promettre que vous ne recommencerez plus jamais, jamais...

Mlle Paulette, rassurée, s'élança légère comme un oiseau sur les genoux de sa mère et jura docilement de respecter à l'avenir tous les drapeaux et pavillons, à quelque nation qu'ils appartinssent.

La paix signée par des baisers, les enfants sortirent se tenant par la main.

—Croyez-moi, Edith, dit Mme de Kermorvan, voilà bien la meilleure de toutes les distractions; vous n'éprouverez plus le besoin d'en chercher au dehors le jour où elles vous seront données; le foyer domestique, les enfants, voyez-vous...

La jeune fille poussa un fauteuil en face de son amie, puis s'asseyant en croisant les bras, dans une pose résignée:

—Je vous écoute, Margaret, et vous écouterai cette fois jusqu'au bout, n'ayant rien de mieux à faire... Vous disiez donc: "Ces chers petits qu'on a nourris de son lait, pour la vie desquels on tremble chaque jour; qui vous tyrannissent si aimablement du matin au soir, et du soir au matin."

—Je n'ai rien dit de tout cela, fit Marguerite légèrement contrariée, avec un mouvement d'épaule expressif.

—Mais je devine... Ce n'est pas la première fois que j'entends sur ce sujet vos touchants discours.

—Vous êtes insupportable, Edith, reprit la jeune femme moitié sérieuse, moitié fâchée.

Puis s'animant:

—Eh bien! oui, je le dis et le redirai encore: le bonheur, les vraies joies, on ne les trouve qu'au foyer domestique, dans des affections faites de dévouement, d'abnégation, que rien ne lasse; les soucis mêmes que je puis avoir, je ne les donnerais pas pour toutes vos jouissances d'artiste, vos plaisirs de femme du monde. Que vous reste-t-il de votre vie surmenée: promenades au bois, courses dans les musées, présence à tous les concerts, à toutes les premières?... Si vos arts, vos talents vous suffisent, eh bien! je ne crains pas de vous le dire, il vous manque quelque chose.

La jeune femme s'arrêta presque hors d'haleine.

—Vous êtes superbe, dit Edith sans s'émouvoir ni abandonner sa pose résignée... mais n'hésitez pas à me déclarer incomplète, car tout ce que vous venez de m'énumérer si brillamment me suffit en effet. Je vis parfaitement heureuse et ne demande rien de plus à la vie. En voulant y ajouter quelque chose, je craindrais de lui enlever son plus grand charme: sa parfaite insouciance et indépendance.

—Mais c'est de l'égoïsme! vous ne vivez que pour vous! interrompit Margaret.

—Et ma mère? fit Edith se redressant.

—Elle vit pour vous, en vous, par vous... Auriez-vous par hasard l'illusion de croire le contraire? ajouta Mme de Kermorvan en voyant que la jeune fille restait silencieuse.

—J'adore ma mère, fit Edith d'une voix lente, profonde... je l'aime assez pour ne désirer aucune.

affection en dehors de la sienne, et ne me suis jamais demandé si elle vivait pour moi ou moi pour elle. Nos deux vies sont liées, fondues... à ce point, Margaret, n'en soyez pas fâchée, que ces huit jours passés loin d'elle me semblent avoir duré des mois. C'est notre première séparation... et il y a vingt-quatre ans que nous vivons ensemble.

Dans les yeux gris de la jeune fille passa un nuage, une larme refoulée.

Par un mouvement spontané, Mme de Kermorvan fut près d'elle et l'embrassant avec tendresse:

—Je ne voulais pas vous faire de peine.

—Ne nous attendrissons pas, fit Edith gaiement, vous êtes un amour de petite femme, Margaret, méritant tout le bonheur que le Ciel vous donne, mais prenons-le chacun où nous le trouvons, et tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes. Elle se leva.

—Je vous laisse à votre correspondance, peut-être vais-je suivre votre conseil et prendre mes pinceaux si l'inspiration vient, vous ne me reverrez qu'à l'heure du dîner; ne vous occupez pas plus de moi, que si j'étais au Cambodge.

—Autrement dit, observa Mme de Kermorvan, laissez-moi tranquille.

—Traduction libre, chère amie... au revoir.

Lorsque la porte se fut refermée, Mme de Kermorvan, tranquille près de sa table, ouvrit son buvard et, prenant une lettre à l'écriture facile, abandonnée, la parcourut afin de se mettre en devoir d'y répondre.

"Mon absence durera plus longtemps que je ne le pensais. L'état de ma vieille tante pouvant se prolonger plusieurs semaines encore, je ne saurais songer à la quitter avant que tout soit fini; elle n'a plus que moi au monde et bien que la pauvre femme n'ait su faire de ma jeunesse qu'un long ennui, je n'oublie pas qu'elle m'a tenu lieu de mère et veux rester près d'elle comme une vraie fille. Je me félicite de vous avoir confié la mienne, la vie dans cette maison est mortelle... et ne devrais-je pas du reste habituer mon Edith à se passer de moi? Vous savez, chère Marguerite, combien votre amie se montre réfractaire à toute idée de mariage: les plus beaux partis, les hommes les plus séduisants l'ont laissée froide. On m'accuse de lui faire la vie trop douce et de contribuer à la rendre dédaigneuse de ce qui fait le bonheur de tant d'autres. Suis-je vraiment si coupable et devrais-je écarter de ma fille toutes les félicités qu'apporte la fortune? contrarier des goûts qui n'ont rien que de grand et de noble, hérissier en un mot le nid maternel de quelques épines afin de lui faire désirer de le quitter plus tôt? Si cette conduite était sagesse, je l'avoue, je

n'ai rien fait pour l'acquiescer. J'ai laissé la vie gâter mon enfant en me faisant volontiers complice des circonstances. Elle est née artiste, je lui ai donné les meilleurs maîtres; elle aime les voyages, nous voyageons; elle est généreuse, une grande fortune lui permet de ne pas compter... Et dites, Margaret, ma fille n'est-elle pas charmante? charmante malgré l'indépendance de son caractère, malgré ses caprices, même... elle n'en a jamais de niais, de sots... Son cœur n'est-il pas de l'or le plus pur? Cherchez une nature plus droite que la sienne? Je suis mal placée pour voir les défauts de ma fille, aussi vais-je peut-être vous paraître naïve, Margaret, en vous déclarant que je ne lui en trouve point, à moins que ce ne soit celui d'aimer trop sa mère, ce qui ne laisse pas de place à un autre amour. Mais qu'elle voie le charme de votre foyer, votre bonheur si vrai..."

Mme de Kermorvan posa la lettre et ferma un instant les yeux, s'arrêtant avec complaisance au tableau que Mme de Pennilis traçait de son bonheur. Son mari l'aimait comme aux premiers jours de son mariage, un mariage d'inclination; ses enfants charmants, pleins de santé, grandissaient à la vie libre de la campagne. Sa fortune était assez belle pour qu'aucune inquiétude d'avenir vint jamais l'effleurer, et chez elle, la part des pauvres était toujours large, généreuse.

Les deux amies s'attiraient par la loi des contrastes bien plus que par la similitude des goûts.

Mlle de Pennilis, brillante, douée surtout du côté de l'imagination et de l'esprit, effleurant toute chose, sans prendre jamais le temps d'approfondir, trouvait à la simplicité de Marguerite un charme qui la reposait en quelque sorte d'elle-même, et l'admiration sans détour qu'elle inspirait à la jeune femme la touchait plus que les éloges banaux, les adulations qui dissimulaient si souvent, elle le sentait, de secrètes jalousies ou des vues intéressées.

Edith, souvent mal jugée dans le monde, peut-être à cause du mépris qu'elle faisait de son opinion, lorsque celle-ci gênait tant soit peu son indépendance et ses fantaisies, n'était pas fâchée de savoir que Marguerite ne doutait jamais de son cœur, même quand les apparences parlaient contre, ce qui arrivait parfois, la jeune fille se plaisant à cacher, sous des dehors indifférents ou légers, les plus généreux, les plus délicats de ses sentiments, les plus féminins, comme s'ils lui causaient quelque honte.

Complètement elle-même seulement dans la plus étroite intimité, elle était méconnue au dehors pour ce qu'il y avait de meilleur dans sa nature, Marguerite, à cause de cela peut-être, l'aimait

d'autant plus comme pour la venger de l'injustice des indifférents.

II

Edith, seule dans sa chambre bien fermée, vient se placer devant l'armoire à glace, et éclate franchement de rire à l'image qui lui est renvoyée.

— Réussiel fait-elle, s'examinant de la tête aux pieds.

Une jupe très courte laisse voir des bottes aux formes élégantes assez fortes pour affronter sans péril les chemins transformés en ruisseaux et en fondrières; un manteau de toile cirée, qui certainement n'a pas été fait sur mesure, est serré à la taille par une ceinture de cuir. Mais ce qui l'emporte en pittoresque, c'est la coiffure dans laquelle se perd sa tête fine; ce bonnet-casquette de toile jaune des hommes de la côte, le *surouâ*, qui encadre le visage, s'attache sous le menton, s'avance en visière et par derrière retombe sur les épaules.

Ainsi équipée, il s'agit de sortir sans attirer l'attention, car Mlle Pennilis serait désolée de causer à son amie la moindre contrariété; au retour de sa promenade, elle lui en narrera les détails, lorsque saine et sauve toute inquiétude sera devenue impossible.

Maîtres et domestiques se tiennent enfermés, s'applaudissant qu'aucun devoir ne les appelle au dehors par une semblable tourmente. Edith, sans être vue, se glisse doucement par les corridors, sort du manoir, s'en éloigne rapidement et respire plus à l'aise, se sentant *hors de danger*. Le ciel qui suspend un instant la chute de ses cascades semble bénir son expédition et elle marche pressée, un peu à l'aventure, car pour abrégier la distance elle a laissé la grand'route et coupe à travers champs, s'élançant sur les talus, franchit les fossés, regardant là-bas au loin la grande mer furieuse, démontée, qui semble vouloir sortir de ses limites pour envahir les terres.

Edith marche toujours, se rapproche de la côte. Voici les dunes vertes, tantôt inégales, creusées de longs sillons où fleurit le gazon marin, tantôt plates, unies sous l'herbe fine et rase semée de serpolet; un parfum mouillé, pénétrant, s'en dégage, se mêle aux odeurs salines que le vent porte au loin.

La jeune fille arrive, s'arrête muette d'admiration devant les rochers jetés pêle-mêle sur les bords de la côte comme des grains de sable géants. Au large, les récifs dressent leurs sinistres silhouettes au milieu des blancheurs neigeuses de l'écume des vagues.

Blottie entre les rochers, Mlle de Pennilis contemple enfin le grand spectacle : les couleurs changeantes de cet océan, soulevé jusque dans ses profondeurs par une invincible puissance ; ses lames qui se creusent dans un bronze vert, courent en tous les sens comme des coursiers affolés, se précipitent vers les bords, se brisent avant d'arriver, se reforment plus loin, s'élèvent menaçantes, recourbées, sombres à leurs bases, transparentes, vert émeraude à leurs crêtes et se laissent retomber avec un bruit prolongé de tonnerre sur les rochers où elles blanchissent et bouillonnent.

Au milieu de cette tourmente, les goélands ivres, éperdus, poussent leurs cris sauvages, luttent ou abandonnent leurs ailes au vent comme les voiles d'un navire désemparé.

Mlle de Pennilis écoute les grondements formidables de l'océan, ses clameurs inquiétantes ; regarde fuir les nuages échevelés, dans un ciel où commencent de loin en loin à se faire quelques éclaircies.

Elle jouit en artiste, que la préoccupation de la couleur, des effets à saisir pour essayer de les rendre, arrachent à de plus larges et plus profondes impressions.

Le spectacle de cette furie des éléments frappe son imagination sans que rien ne s'émeuve au fond d'elle-même et lui révèle les affinités secrètes de ces flots bouleversés avec ceux qui se soulèvent à certains jours dans l'âme humaine.

Le temps passe, l'heure fuit; Edith s'arrache enfin à sa contemplation et se remet en marche, étourdie, grisée par toutes les voix hurlantes de la tempête, ne songeant même pas à se demander si elle suit bien la route qui doit la ramener le plus directement à Ménez-ar-roch. Il est assez difficile de s'orienter dans ce pays dont les chemins et les champs ont tous la même uniformité.

Après avoir marché près d'une heure, la jeune fille s'arrête, prise soudain d'inquiétude en voyant le clocher se dresser très loin dans le ciel gris endeuillé de nuages noirs.

Se serait-elle égarée? Elle reste un instant perplexe, pensant aux angoisses de son amie si l'heure du dîner se passe sans amener son retour.

Le roulement d'une voiture se fait entendre et elle se rassure aussitôt à la pensée de demander une place dans l'équipage à deux roues qui arrive fond de train derrière elle.

Elle s'avance vers le milieu de la route, fait aux deux paysans qui conduisent la carriole signe d'arrêter tout en retirant très visiblement son porte-monnaie de sa poche; argument décisif. La voiture s'arrête, la jeune fille s'élançant légèrement et s'assied entre deux compagnons que le vent et la

tempête n'ont pas seuls grisés. Il est facile pour Edith de le constater à une gaieté expansive qui n'est pas dans le tempérament breton, et surtout à l'allure vertigineuse donnée au petit cheval nerveux qui dévore la distance.

—Pas si vite! dit la jeune fille prise de peur, vous allez nous casser le cou.

Mais le conseil est donné en pure perte; il semble même exciter les deux hommes. Edith avait pris le parti de se taire, quand, à un coude brusque de la route une exclamation lui échappa avec un dernier avertissement.

—Gare au tournant!

Elle n'eut pas achevé, qu'un violent cahot la souleva et la lance dans le vide.

Elle tombe avec un cri de douleur, et voit comme à travers un voile rouler pêle-mêle voiture, hommes et cheval. Puis tout s'obscurcit; elle perd le sentiment de la réalité, tandis que les deux Bretons, à peine contusionnés, se relèvent à peu près dégrisés. Ils vont d'abord au plus pressé, remettent debout l'équipage légèrement endommagé et, rassurés, s'approchent de la jeune fille qui ne donne aucun signe de vie.

—*Vadouè! vadouè!* fait l'un se grattant l'oreille comme pour appeler l'inspiration.

L'autre se baisse et prenant gauchement Edith par le bras.

—Allons! il faut sortir de là!

Edith ouvre les yeux lentement, regarde autour d'elle cherchant à se souvenir, et son visage contracté devient encore plus pâle. Malgré la douleur qui lui arrache des cris elle se relève, mais la jambe ne pouvant supporter le poids du corps, elle est obligée pour ne pas tomber de s'accrocher au bras du paysan.

—Aidez-moi, dit-elle, et conduisez-moi chez le médecin... il y en a bien un à Lochrist?

Tant bien que mal on la remonte dans la carriole qui s'en va pas à pas maintenant, conduite par l'un des Bretons marchant tête basse à la tête du cheval qui boîte d'une jambe.

C'est ainsi que quelques minutes après Mlle de Pennilis fait son entrée dans le gros bourg de Lochrist. Deux rangées de maisons grises, irrégulières, mènent à une place assez grande, en un coin de laquelle s'élève l'église au porche bas, sculpté. Du milieu des clochetons ajourés s'élance la flèche mince, élégante, comme tant d'autres de ses sœurs bretonnes. Quelques maisons d'aspect relativement coquet indiquent les notabilités du pays.

Les paysans traversèrent la place déserte, entrent dans une rue très courte, la dépassent, longent un vieux mur au-dessus duquel le vent sou-

lève et secoue pêle-mêle rosiers, clématites et plantes grimpantes, qui habitent les pierres grises rongées par le temps, masquent à demi une grande porte cintrée devant laquelle s'arrêta enfin l'équipage.

Au coup de marteau retentissant frappé par le paysan, la porte s'ouvre pendant qu'Edith descend à grand-peine, soutenue par son compagnon; elle entre dans une cour sablée en face d'une maison à pignon avec fenêtres à pilastres et frontons triangulaires, mais ce qu'elle voit seulement c'est le large perron dont il va falloir gravir les cinq à six marches, si personne ne vient à son secours, car elle a congédié, en les payant comme s'ils le méritaient, ses conducteurs de rencontre.

Heureusement la porte de la maison s'est entrouverte et une robuste fille, le visage encadré dans la petite coiffe ronde de Saint-Pol-de-Léon, avance la tête au dehors, et, stupéfaite, regarde sans un mot Mlle de Pennilis.

—Me prend-elle pour une bête curieuse? pense la jeune fille qui oublie son accoutrement et ne peut se rendre compte de son effrayante pâleur.

—Le médecin est-il là? demande-t-elle d'une voix brève, épuisée.

La Bretonne, sans changer d'attitude, fait un signe affirmatif.

—Vous voyez bien que je ne puis monter seule, fait Edith impatientée, comme si la brave fille devait deviner son impuissance... venez à mon aide; je ne mords pas...

Sur cette invitation et cette assurance, la paysanne se décide, descend les marches et sans plus de façon enlevant la jeune fille, la porte comme un vulgaire fardeau dans une salle d'attente destinée à de très modestes clients.

—Asseyez-vous là, dit-elle, lui désignant un siège.

A bout de force et d'énergie, Edith s'y laisse tomber.

Quelques minutes s'écoulent, mortellement longues; puis un homme jeune, grand, robuste, à la barbe et aux sourcils noirs, aux traits d'une sévère régularité, s'avance vers Edith, l'enveloppe d'un regard rapide et s'inclinant devant elle:

—Madame, dit-il, veuillez passer.

Il s'efface en ouvrant la porte d'un cabinet de consultation bien différent de la pièce où ils se trouvent.

Mais Edith, de plus en plus épuisée, fait un signe négatif et d'une voix saccadée:

—Monsieur, je viens de faire une chute de voiture; je souffre horriblement... une jambe cassée sans doute, mais avant de constater quoi que ce soit, je vous en prie, envoyez un exprès au manoir

de Ménez-ar-roch... faites savoir que Mlle de Pennilis est chez vous en sûreté... qu'un petit accident... qu'on me fasse chercher... je suis vraiment désespérée...

La parole mourut sur ses lèvres. Elle eut un regard d'angoisse; sa tête alourdie retomba en arrière entraînant le buste frêle.

Robert Kerfort n'eut que le temps de s'élaner pour la soutenir.

Avec l'aisance que donnent l'habitude et la force, il la transporta dans son cabinet et l'étendit sur le tapis. Puis, s'approchant de la table chargée de papiers et de livres, il frappa sur un timbre. Un domestique parut.

—Dites à Mlle Anne-Marie que je la prie de descendre.

III

—Serai-je infirmé, monsieur? Cela me contrairait beaucoup; pour ma mère d'abord, au point de vue esthétique ensuite.

—Ce malheur n'est pas à craindre, mademoiselle, répond le docteur Kerfort, qui ne peut s'empêcher de sourire de la manière philosophique avec laquelle Mlle de Pennilis reçoit l'annonce de la fracture assez sérieuse qu'il vient de constater.

—Il ne vous sera demandé qu'un peu de patience, ajoute une voix très agréable, celle de Mlle Anne-Marie, empressée en ce moment près de la jeune fille.

Mlle Kerfort est une femme dont la jeunesse a passé fleur, mais qui en conserve le charme avec quelque chose de plus pénétrant. Elle ressemble à son frère, mais n'en est pas moins très féminine et lui très viril.

C'est entre ces deux inconnus qu'Edith vient de se réveiller d'un long évanouissement.

Couchée dans un grand lit aux colonnes de chêne fouillées et sculptées, elle regarde la chambre spacieuse dont les fenêtres un peu basses, profondes, ne laissent entrer qu'un jour discret. Tous les meubles sont d'une vieillesse authentique, les serrures, des merveilles qui ont déjà attiré l'attention d'Edith.

—S'ils voulaient me vendre quelque chose de ces richesses! pense-t-elle.

Puis revenant à la situation:

—Ne croyez-vous pas, mademoiselle, qu'ils devraient être déjà ici? Pauvres amis! Qu'auront-ils pensé ne me voyant pas paraître, l'heure du dîner venue?

On attend, on appelle, on cherche; le quart d'heure de grâce s'écoule, et puis un autre, un autre encore... Personne... aucun indice de Mlle de Pennilis... Quelles horribles suppositions ne

fait pas cette pauvre chère Margaret?... Après une heure d'inquiétudes et d'angoisse, ils se sont enfin rassurés. Rassurés, en apprenant que je me suis cassé la jambe... tout est relatif... s'ils m'ont crue morte, disparue à tout jamais, emportée par une vague, quelle joie, en apprenant que je n'étais qu'*endommagée!*...

Elle s'arrêta, écoutant un bruit à l'extérieur.

—N'est-ce pas un roulement de voiture?... Ce sont eux!

Robert Kerfort s'approcha du lit.

—Vous vous excitez trop, mademoiselle, je veux le plus grand calme ou je ne laisse pas entrer.

Et sur cette recommandation il sortit de la chambre.

—Ne suis-je pas bien pâle? bien défaite? demanda Edith à Mlle Anne-Marie... Il ne faut pas que la première impression soit trop mauvaise... baissez un peu s'il vous plaît les rideaux de la fenêtre, ce sera presque nuit... merci... regardez-moi... suis-je mieux?

—Charmante! répond avec conviction la soeur du médecin.

Et elle regarda les beaux yeux cernés et brillants qui se lèvent vers les siens, le front jeune à l'auréole dorée encadrant le plus fin des visages.

—Je les entends, reprit Edith très agitée; ils essaient avant d'entrer de se composer un visage afin de ne pas m'impressionner... Marguerite pleure; elle va entrer le sourire aux lèvres... Moi j'enrage et je souffre; je vais rire, affirmer...

La porte qui s'ouvrit l'empêcha d'achever, et Mme de Kermorvan s'avança les bras tendus vers le lit.

—Que ne puis-je me jeter à vos pieds, implorer votre pardon, s'écria Edith, joignant les mains, mais hélas! ce mouvement de contrition m'est défendu.

—Oh! vilaine! vilaine! fait la jeune femme avec l'accent dont elle dirait: chérie! bien chérie!

Elle embrassa la jeune fille avec émotion et, malgré ses efforts pour paraître calme, laissa tomber une larme sur son front.

—Bon! voilà qui vaut la peine de pleurer, dit Edith bien prête à en faire autant.

Ce seul mot fait fondre Marguerite.

—Penser que vous m'étiez confiée! que pareil accident en l'absence de votre mère...

Edith l'interrompit vivement.

—Voilà mon seul chagrin, celui que vous vous faites, Margaret; vous pensez à des questions de responsabilité, comme si, à mon âge!... Je vous affirme que ma mère n'en saura rien... plus tard seulement quand tout sera fini.

—Voulez-vous permettre à mon mari d'entrer? demande Mme de Kermorvan. Vous êtes si courageuse! cela lui fera du bien, il craignait un désespoir.

—Qu'il entre, dit Edith, mais à une condition; je ne veux aucun reproche, aucune observation, si ce n'est au sujet de son pardessus de toile cirée et de son élégante coiffure, objets sur lesquels je n'avais aucun droit, j'en conviens.

Mme de Kermorvan était déjà sortie et quelques minutes après rentrait avec son mari. C'était un homme de trente-cinq ans environ, au visage bon, sympathique; ses manières franches, cordiales, faisaient penser à un militaire; il en avait bien eu un peu la vocation, mais contrarié par les circonstances il s'en était dès longtemps consolé en faisant de l'agriculture et se laissant nommer maire de sa commune.

—Ah! mademoiselle Edith! quelle catastrophe! quel malheur! fit-il en entrant... Souffrez-vous beaucoup?

—Un peu plus qu'avant ma chute... ils sont gentils! civilisés vos administrés! habiles à conduire les chars... moelleux dans leurs mouvements...

Puis changeant de ton:

—Nous n'avons pas le temps de nous attendrir; allez, je vous en prie, chercher M. Kerfort, que j'apprenne par sa bouche de quelle manière il songe à me faire transporter à Ménez-ar-roch...

M. et Mme de Kermorvan échangèrent un regard à la dérobée.

—Je vais le chercher, dit-il, très empressé, et il sortit pour rentrer presque aussitôt avec le médecin.

—Monsieur, dit Edith, me voilà parfaitement remise de ma surprise et de mes émotions, il est temps d'aviser à ma translation... par quel moyen?

—Mademoiselle, interrompit doucement Robert Kerfort, si vous le voulez bien, nous remettrons ce sujet à demain... Ménez-ar-roch est bien loin, et il commence à se faire tard.

—Mais alors, s'écria Edith, qu'on me fasse porter à l'hôpital... chez des religieuses quelconques, je ne puis à ce point abuser d'une hospitalité, que le hasard... ma maladresse...

—Permettez, mademoiselle, dit Robert, à la fois très respectueux et très ferme, que je sois seul juge sur une question qui me regarde comme médecin. Et s'adressant à M. et Mme de Kermorvan:

—Mlle de Pennilis a besoin d'un repos absolu.

Marguerite alla vers son mari et, l'entraînant dans l'embrasement d'une fenêtre, lui parla à demi-voix en phrases précipitées.

—Je reste... je ne puis l'abandonner... mais pre-

nez bien soin de René... tenez-le très chaudement... cet accès de fièvre subit...

Robert intervint.

—Vous serez inquiète loin de votre enfant, madame; je connais vos sollicitudes, vos exagérations maternelles... vous savez quelle garde-malade parfaite est ma sœur...

Un court débat s'engagea. Edith, bien qu'il lui en coûtât, supplia son amie de la laisser... Après tout ce n'était que l'affaire d'une nuit: dès le lendemain matin Marguerite serait à Coatanéa.

On s'embrassa comme si c'était pour longtemps, et, la séparation accomplie, Mlle Kerfort reparut dans la chambre d'Edith pour faire quelques préparatifs de nuit. Elle allait et venait, rangeant chaque chose sans bruit, avec des mouvements mesurés et souples. Son pas léger s'entendait à peine sur le parquet ciré couvert de quelques nattes.

—Moins le costume, c'est une religieuse, pensait Edith, mais où a-t-elle prise ce comme il faut, qui ne tient certes pas à la coupe de sa robe... la robe, pas trop mal cependant pour une demoiselle de campagne.

—Voyez, dit Mlle Kerfort, qui ne se doutait point être ainsi épluchée, cette porte que je vais laisser entr'ouverte est celle de ma chambre... Au moindre mot je serai debout, ne craignez pas de me déranger.

—Croyez au contraire que je ne craindrai rien tant; je vous en prie, mademoiselle, faites chercher une religieuse.

Anne-Marie sourit.

—Nous n'en avons point... mais si cela doit vous mettre plus à l'aise, supposez que j'en suis une; je remplis souvent les mêmes fonctions et je vous assure que près de vous elles me paraîtront faciles.

Ce fut dit avec une simplicité vraie qui aida Edith à se résigner, et, sur l'assurance qu'elle allait essayer de dormir, Mlle Kerfort se retira dans sa chambre.

IV

La famille Kerfort, au milieu de laquelle Edith tombait si inopinément par ce soir de tempête, était connue depuis de longues années dans le pays de Lochrist et ses environs.

Coatanéa, cette vieille maison de pierres grises qui portait incrustée, sur son écusson fantaisiste, la date de 1682, n'avait abrité que des habitants du nom de Kerfort; nom modeste sans particule, mais légué de père en fils avec un héritage d'honneur et de vertus.

Dans les meubles de chêne sculpté, nuls parchemins, aucun arbre généalogique attestant les hau-

tes lignées, rappelant les noms glorieux d'ancêtres; mais beaucoup de vieux papiers jaunis, rongés par les ans et les rats, papiers où se trouvaient des actes d'achat et de vente qui disaient les vicissitudes de la famille; des extraits de naissance et de mariage; des lettres de ce vieux temps où ce n'était point un déshonneur d'ignorer l'orthographe, où l'on ne s'écrivait que pour annoncer les grands événements.

D'autres moins anciennes et d'autres plus récentes permettaient de suivre l'histoire à grands traits, depuis le premier Empire jusqu'à la troisième République. Dans toutes ces lettres signées du nom de Kerfort, un même sentiment se lisait sous des formes et des expressions différentes: l'amour pur et saint de la famille; celui plus généreux encore de la patrie, et par-dessus tout l'attachement à la foi catholique, à cette foi bretonne enracinée dans le cœur comme les vieux chênes séculaires dans le sol granitique.

De père en fils, l'aîné chez les Kerfort était médecin, tradition à laquelle nul d'entre eux n'avait encore songé à se soustraire jusqu'à Robert, le dernier du nom. Ses goûts naturels l'eussent porté vers une autre carrière laissant plus d'essor à l'imagination. Les lettres l'attiraient; les arts le tentaient; la musique avait sur lui une puissance irrésistible, et lorsqu'on avait donné à sa soeur un professeur de piano, sa mère disait en riant: "Anne-Marie prend les leçons et Robert en profite." Ce n'était pas que la petite fille fût dépourvue de dispositions, mais celles de son frère étaient si remarquables, que les siennes passaient inaperçues. Pour le dessin il en était de même!

Tout petit il coloriait avec passion les images qui lui tombaient sous la main.

Robert, parlant un jour d'avenir devant son père, s'exprima comme s'il dût être autre chose que médecin. M. Kerfort demeura absolument stupéfait; dès le soir il vint trouver son fils, lui demanda si réellement il pensait à une autre carrière qu'à celle de ses pères?

Dans sa question, qu'il voulait faire d'un ton naturel, il y avait tant d'émotion; dans son regard, tant d'angoisses, que Robert balbutia quelques phrases vagues, incertaines, où son père devina que la vocation héréditaire était menacée de naufrage.

—Je n'exercerai sur toi aucune pression, avait-il repris lentement, comme frappé dans son plus cher espoir, mais je n'avais jamais pensé que l'aîné des Kerfort, mon fils à moi, pourrait n'être pas médecin.

Il avait dit cela, comme s'il s'était agi d'un mal-

heur, d'une déchéance. Robert adorait son père. Il fut médecin et ne le regretta pas.

Il fit ses études à Paris, y arriva avec toute sa foi de Breton. Il fallait qu'elle fût enracinée au plus profond de lui-même pour qu'elle ne sombrât pas dans la fange d'un matérialisme enseigné comme un dogme. Mais il eut des heures sombres, des heures cruelles, au doute torturant où son âme, dans une agonie désespérée, criait: où la lumière? où l'immuable? où la Vérité? A ces moments d'orage, il croyait bien l'apercevoir, comme à la lueur des éclairs le voyageur perdu voit un instant la route, mais le ciel déchiré se refermait laissant encore la nuit plus profonde.

Dans cet instant où tout devenait ténèbres, ce qui sauva Robert des abîmes où sombrent tant de jeunes gens, ce fut le travail. "le travail ardent qui est une prière de l'intelligence", et sa passion pour les arts. Il sut allier les deux: homme de principes, son premier devoir était sa carrière, il ne se permit le reste que comme distraction. A vingt ans il obtenait une place d'interne à l'hôpital des Incurables, se faisait recevoir docteur et commençait à se faire remarquer lorsque son père tomba malade.

M. Kerfort, depuis quelques années, n'exerçait plus la médecine qu'à Lochrist et ses environs, s'occupant surtout des pauvres.

Robert accourut auprès de son père. Il avait déjà vu mourir b'en souvent, avait assisté le riche et le pauvre, l'entouré et le délaissé, celui dont les héritiers guettent le dernier regard et celui qui attend la sépulture commune, le croyant qui demande à l'Église de se pencher encore sur lui et de bénir ses cendres, l'impie qui repousse la Croix. Et jamais le jeune médecin n'était resté indifférent devant le grand spectacle de la mort!

Mais quels enseignements, que ceux recueillis au pied du lit d'un père qui va mourir, laissant derrière soi une vie pleine devant Dieu et devant les hommes! Quelles méditations, entre sa mère brisée de douleur, mais résignée, sa soeur oublieuse d'elle-même; ce chrétien surtout, auquel l'Éternité communique déjà quelque chose de son calme, et qui meurt répétant dans sa foi profonde ces paroles du divin Crucifié: "Mon Dieu, je mets mon âme entre vos mains."

La mort du père fit action de vie sur le moral du fils. Robert vit s'évanouir comme de vains fantômes les doutes qui avaient obscurci ses croyances; il les retrouva plus vives que jamais.

Tous ses devoirs remplis, Robert comptait repartir pour Paris, y poursuivre sa carrière qui s'annonçait brillante; mais un malheur vient ra-

rement seul et le second est presque toujours la conséquence du premier.

Mme Kerfort, d'une santé délicate, avait donné au delà de ses forces pendant la maladie de son mari; le chagrin se joignant à la fatigue physique, elle tomba à son tour et se réveilla, un matin, avec un commencement de paralysie. C'est en vain que son fils, resté pour la soigner, lutta contre le mal. Après quelques mois il était consummé sans espoir, les deux jambes n'étaient plus que des membres morts. A ce moment, affaibli par tant d'épreuves successives, elle n'eut pas l'héroïsme du sacrifice.

Robert, fils passionnément aimé, offrit de ne la quitter jamais; elle accepta, pensant que ce jamais serait peut-être très court. Anne-Marie comprit seule l'immolation et moins que son frère encore crut pouvoir s'y soustraire. Un projet de mariage, resté en suspens depuis la maladie, de son père et lui souriant comme un bonheur tardif, fut rejeté définitivement. Elle accompagna de quelques larmes le rêve qui s'abîmait dans l'ombre, puis s'essuyant les yeux, regarda en face la vie qui l'attendait et l'accepta généreusement. Il n'était plus question d'elle, elle était morte au bonheur ou à ce que l'on rêve comme tel. Sur les morts, un peu de cendre, puis l'oubli. Aux autres maintenant! d'abord à ceux qui souffrent près d'elle, à la chère paralytique qu'elle va soigner comme une enfant.

Mme Kerfort se laissa faire et tout doucement, sans s'en apercevoir, absorba à elle seule la vie de sa fille. Mais Robert était là, qui songea à conserver à sa soeur une liberté relative. Il se disait qu'un jour, la chaîne aux anneaux sans cesse plus resserrés, de quelque tendresse qu'elle fût forgée, deviendrait pesante, aussi obligea-t-il Anne-Marie à former une servante capable de la remplacer près de sa mère. Puis il emmena sa soeur avec lui, dans ses visites chez les pauvres, l'associant à sa vie. Il savait que dans le coeur des femmes où n'entrent pas les affections les plus naturelles, celles d'épouses et de mères, il reste un grand vide qu'on ne peut combler qu'en y jetant le dévouement. De son côté, Anne-Marie, pour obliger son frère à quelques distractions, se remit à la musique et reprit ses pinceaux.

Ainsi se forma entre eux une étroite et charmante intimité, dans laquelle chacun pensait d'abord à l'autre.

Robert avait la délicatesse du coeur, la force du caractère, la nature indépendante, généreuse, ce qui fait la virilité et appelle la sympathie. Très réservé avec les étrangers, les inconnus, il lui fallait le cercle étroit de la famille pour livrer le

fond de son âme. Sa vie ainsi fondue dans celle de son frère et de sa mère, Anne-Marie ne souhaita plus rien, traversant le bonheur, là où elle n'avait cherché que le dévouement. Mais elle sentait bien que, pour Robert, il ne pouvait en être de même et que tôt ou tard il devrait songer à fonder un foyer.

Quelque douloureuse que fût pour elle la pensée de n'être plus la première dans le coeur de celui qu'elle aimait avec une si forte tendresse, elle n'en désirait pas moins voir venir le moment où Robert ferait un choix. Mais quelle femme serait assez accomplie pour faire son bonheur? L'imagination toujours en éveil de ce côté, elle ne laissait passer aucune occasion d'étudier les jeunes filles, espérant toujours trouver parmi elles l'heureuse élue, bâtissant sur les plus fragiles indices, mille châteaux en Espagne, qu'un mot suffisait à renverser.

Les événements de ce soir, qui amenaient dans leur maison Mlle de Pennilis, lui parurent si étranges, qu'elle ne put s'empêcher d'y voir quelque chose de providentiel.

Surexcitée par cette pensée, cherchant déjà dans le visage d'Edith, dans ses paroles, des pronostics favorables, elle eut beaucoup de peine à trouver le sommeil, il vint cependant, mais léger, intermittent, préoccupé.

V

Vers le milieu de la nuit, Mlle Kerfort fut éveillée par des gémissements et des paroles incohérentes prononcées par Edith. Aussitôt, elle fut près d'elle et la trouva brûlante, en proie à une surexcitation extraordinaire. Inquiète, elle alla chercher son frère qui constata un violent accès de fièvre accompagné de délire.

La jeune fille, les yeux démesurément ouverts, presque fixes, considérait le médecin avec attention, comme si un travail se faisait dans son cerveau.

—Très bien, dit-elle, comme satisfaite de son examen, profil caractéristique, lèvres un peu épaisses... signe de bonté et de passion, dit-on... les yeux sont fort beaux... Je tirerai un bon parti de ce modèle.

—P'ein délire, fit le docteur.

—Très malade alors? demanda Anne-Marie inquiète.

—En dehors de la souffrance causée par la fracture, dit-il, cet état s'explique: la fatigue excessive d'une marche forcée par un temps comme celui d'hier; des émotions violentes, l'inquiétude, des visages étrangers suffisent à provoquer la fièvre et le délire, chez une organisation nerveuse.

Je vais lui préparer une potion calmante, si cela ne suffit pas, nous...

—Avez-vous aimé? interrompit tout à coup Edith d'une voix brusque, en s'adressant au jeune homme et étudiant toujours son visage avec une attention croissante.

—Voilà qui s'appelle une question indiscreète, dit-il sérieusement.

—Comme vous voudrez, fit-elle; je n'y tiens pas autrement... Quand on possède le fond de son modèle, on le rend mieux, voilà tout... Je ne ferai que votre masque si je ne puis étudier autre chose... Moi, je n'ai jamais aimé, continua-t-elle, et ne veux point aimer... J'ai épousé mon pinceau... C'est mari qui ne convient guère à Mme de Pennilis, mais j'ai toujours pensé qu'un autre lui conviendrait moins encore... Et à moi il suffit... d'abord quand un pinceau ne plaît plus, on peut le jeter par la fenêtre... incontestable avantage... con venez-en, monsieur?

—J'en conviens, dit Robert qui préparait tranquillement sa potion.

—Quelle lenteur! fit-elle en le regardant.

Il lui présenta le verre.

—Quel est ce breuvage? demanda Edith défiante. Je ne vous connais pas... N'étiez vous pas dans la voiture pour me casser la jambe?

—Regardez-moi bien, dit-il, de sa voix calme en lui prenant la main; ai-je donc l'air d'un malfacteur?

Et ses yeux très doux, très bons, s'attachaient sur ceux de la jeune fille pour la dominer et la calmer.

—Non! oh non! pas du tout, dit-elle, soudain confiante.

Elle prit le verre et avala la potion.

—Maintenant, fit-elle, enlevez-moi ce bandeau de feu que vous m'avez mis là je ne sais pourquoi...

—Décidément, dit Anne-Marie, elle veut que tu sois son bourreau.

Robert écarta les cheveux blonds qui ombrageaient le front brûlant de la malade et y posa la main.

—Ah! quelle fraîcheur! soupira-t-elle avec soulagement... je vous aimerai bien si vous voulez rester comme cela longtemps; et elle lui sourit d'un sourire de petite fille contente.

—Quelle est attrayante! ne put s'empêcher de remarquer Anne-Marie.

Edith releva le mot.

—Ils le disent tous! l'attrait de ma dot! et cette pauvre mère qui ne veut pas le croire! On court après l'héritière... Et vous, demanda-t-elle à Robert, me trouvez-vous attrayante?

—Je pense, dit-il, que vous devez avoir beaucoup de défauts.

Elle eut alors un regard si profondément étonné que le frère et la soeur ne purent s'empêcher de rire.

—Voilà un langage auquel elle n'est certes pas habituée, observa Anne-Marie.

Edith répétait en effet comme quelqu'un qui cherche à pénétrer le sens d'une phrase: "Beaucoup de défauts?... beaucoup de défauts?"

Puis comme si elle trouvait tout à coup:

—Trop de co'oris?

—Peut-être, répondit en souriant le jeune homme.

—C'est plus vivant, dit Edith.

—Certainement.

La jeune fille regarda vers le fond du lit, comme si un tableau attirait son attention, et se parlant à elle-même:

—...De l'énergie, mais pas de moelleux... de l'imagination sans beaucoup de poésie... du feu dans le regard, mais pas de tendresse; la lèvre fière, railleuse... Est-ce cela que vous entendez par beaucoup de défauts? demanda-t-elle en se tournant vers Robert.

—Oui... oui... cela, tout à fait cela, dit le jeune homme, regardant le visage de la jeune fille, comme il ne l'avait pas encore fait.

Puis il murmura presque bas:

—Comment n'y ai je pas pensé plus tôt?

—Cela peut se corriger, reprit Edith, en quelques coups de pinceau: ombragez le regard, retouchez la prunelle, relevez la lèvre au coin, c'est déjà plus doux, et c'est toujours la même femme... La préférez-vous ainsi?...

—Oh! beaucoup! affirma-t-il.

Elle parut satisfaite. La potion commençait à agir; le calme revenait peu à peu. Robert donna à sa soeur quelques instructions et se retira.

Mais en rentrant dans sa chambre, au lieu de se coucher, il alla vers son bureau, l'ouvrit, et, cherchant au milieu d'un paquet de lettres datées de l'année précédente, il en relut quelques unes, s'arrêtant à ces différents passages:

"Je ne te dirai point son nom jusqu'à ce que ce soit chose tout à fait décidée, ce qui ne tardera pas, car je suis encouragé de toutes les façons. Elle sait que je l'adore, et je suis reçu journellement dans la maison; d'habiles tête à tête nous sont ménagés; elle n'y manifeste aucun embarras, me fait bien un peu poser sans en avoir l'air, et sans en avoir l'air aussi, je m'y prête. Je puis bien te dire sans indiscretion qu'elle s'appelle Edith, un nom charmant qui lui va à ravir; quelle est, comme dans la romance, "blonde comme les

blée". J'ajoute (ce dont on ne parle jamais en poésie) qu'elle est fille unique, et possède cinq cent mille francs de dot. Je serais, pour elle, un très modeste parti, si elle tenait à l'égalité des sacs, mais elle ne regarde qu'aux parchemins, et les miens sont assez authentiques pour valoir à ses yeux la plus belle corbeille. Enfin j'espère t'annoncer, dans quelques jours, que je suis le plus favorisé des mortels, car j'oubliais de te dire que la fiancée de mes rêves s'est montrée, jusqu'ici, fort rebelle à l'amour; elle a vingt-trois ans, tu peux penser si, avec sa fortune, sa beauté, ses talents, elle a eu le droit de choisir."

—C'est elle, ce ne peut être qu'elle! singulière coïncidence! murmura Robert: pauvre de Roquefeuille! mais n'a-t-il pas pleuré la dot plus que la femme?

Dans une lettre plus récente, il lut:

"Ce n'était qu'une coquette, Robert, une dangereuse coquette; et si le malheur des autres pouvait aider à me consoler, mes regrets seraient finis dès aujourd'hui. Je l'ai su depuis: je ne suis pas le premier que cette Edith, dont je t'ai parlé avec admiration, ait amené à ses pieds, en lui donnant tout espoir. Il y a plus de deux mois que j'étais reçu dans la maison; on connaissait mes intentions; l'intermédiaire, qui est plus indigné que moi, me disait de ne pas me presser, de ne pas effaroucher la jeune fille! Effarouchée! elle n'est pas susceptible de l'être... Un jour, il fallait bien en finir, je lui dis quel espoir sa manière de m'accueillir avait fait naître... Mon cher, je suis humble de te l'avouer, c'est sa manière, paraît-il, en pareille circonstance: elle éclata de rire, disant qu'elle ne comprenait pas..."

Robert replia les lettres et les remit dans le tiroir d'où elles étaient sorties, jugeant plus sévèrement peut-être qu'elle ne le méritait Mlle Edith de Pennilis. Sa conduite, à lui, était toute tracée vis-à-vis son hôte de quelques jours. Bien que le jeune médecin sût qu'en aucune manière il ne pouvait être regardé comme prétendant, il savait aussi que, dans toutes les latitudes, il existe des sots et des fats, et que s'il ne se tenait sur une extrême réserve, Mlle de Pennilis pourrait le prendre pour un de ceux-là. Il jura donc de s'en tenir à ses stricts devoirs de profession et à ceux que l'hospitalité lui imposerait.

VI

JOURNAL D'EDITH

On dit que la terrible tempête a jeté sur la côte nombre d'épaves... Je n'en crois pas de plus

lamentables que la mienne. A 400 kilomètres de la civilisation, car en existe-t-il en dehors de Paris?...

La coque démolie d'une barque, lancée par un coup de vent à cent lieues au milieu des terres, éprouverait, j'imagine, s'il lui était donné de sentir, des impressions analogues aux miennes en me voyant ici couchée dans ce lit, dans une chambre inconnue, dans une maison plus inconnue encore, au milieu de maisons qui ont bien, comme la plupart de leurs semblables, portes et fenêtres, mais ne doivent certes pas abriter des humains tels que ceux avec lesquels j'ai vécu jusqu'à ce jour. J'ai eu douze heures de désespoir en apprenant la rigueur de mon sort. Le destin, quand il s'y met, ne fait rien à demi, il se plaît aux complications.

Je pouvais me casser une jambe, même deux, accident vulgaire, mais je devais premièrement, selon le cours naturel des choses, subir mon épreuve près de ma douce Margaret, cet ange fait femme. Pas du tout... La rougeole se déclare chez ses enfants. Comme je n'ai jamais été affligée de cette intéressante maladie, le docteur prétend que, dans l'état où je me trouve, enfiévrée, affaiblie, j'ai toutes les chances de la gagner; à mon âge, avec toutes ces complications, cela pourrait être grave. Deuxièmement, ma mère, mon adorée mère, devait accourir près de son adorée fille! mais il plaît à sa dernière parente de faire sa dernière maladie juste à ce moment! J'aurai l'héroïsme de lui cacher mon malheur, afin qu'entre deux devoirs elle reste au plus difficile...

En apprenant hier matin de la bouche du docteur l'étendue de mon infortune, je suis restée accablée. Il m'a fallu une nuit et un jour pour ne pas sombrer devant cet abîme, en sondant toute sa profondeur. Il m'est imposé vingt jours de vingt-quatre heures d'immobilité, vingt jours de vingt-quatre heures sans prendre un pinceau, sans ouvrir un piano! Je dis vingt jours!... Qui sait si ce ne sera plus? J'ai arraché ce nombre anx lèvres de M. Kerfort, qui en restait aux phrases vagues; or le vague est mon ennemi, j'aime les choses nettes, tranchées, quelles qu'elles soient.

Il a donc dit vingt jours! J'ai pensé un instant à prendre de l'arsenic, à me précipiter par la fenêtre, à m'étrangler avec mes cheveux, à me percer le cœur avec ma fourchette, seul instrument à ma disposition. Quelques réflexions m'ont fait renoncer à ces moyens radicaux, Mme de Pennilis y entraînait pour beaucoup. Je la voyais, cette pauvre dame, suivre le cercueil de sa fille en versant beaucoup plus de pleurs assurément qu'elle n'en versera en suivant celui de sa dernière parente. Je me suis donc résignée à vivre.

Mais que pourrai-je faire pour tromper mon ennui; dieux secourables! que pourrai-je faire?

L'idée m'est venue d'écrire mon journal, mes mémoires. Il ne me fallait rien moins que la situation cruellement fantastique dans laquelle je me trouve pour prendre une semblable résolution, ayant toujours estimé que ce genre d'exercice n'était bon que pour les femmes sentimentales, ou les hauts personnages ayant beaucoup à dire d'eux, ou des autres; or, je n'appartiens à aucune de ces catégories.

Sentimentale?... romanesque? Je n'ai jamais rêvé au clair de lune, bien que je trouve charmante la blonde Phébé, quand elle verse ses rayons argentés sur les pelouses et les étangs de Castel-Bois. Je n'ai jamais, non plus, cherché dans les nuages l'âme soeur de la mienne, ni éprouvé le besoin de déverser le trop plein de mon cœur dans un autre cœur: expression poétique pour toute imagination que la mienne, à qui elle ne présente que le tableau de deux urnes à forme plus ou moins élégante se penchant et se relevant tour à tour. Non, le rêve ne trouve pas de place dans ma vie; elle est suffisamment remplie, Margaret dit, surmenée, marchant à la vapeur et l'électricité comme le siècle. J'ai le cœur pleinement satisfait sans l'avoir asservi. "Cœur libre, jamais séduit, jamais esclave." J'aime cette phrase recueillie je ne sais où, et j'en fais ma devise.

Ma vie habituelle est remplie, ai-je dit!... Mais aujourd'hui, quel vide. Seule en face de moi même pour la première fois! Rien ne m'a préparée à ce tête à tête qui me pèse considérablement. Il faut bien se dire quelque chose cependant: lutter contre l'ennui, le spleen...

Voyons, mademoiselle Edith de Pennilis, quel personnage êtes vous?—Un composé de bien et de mal comme tout être humain.—Mais encore... lequel l'emporte? Oh! le bien, n'en doutez pas.—Vous plairait-il de me dire sous quelle forme?... Hum!...—c'est-à-dire de quelle manière il se traduit dans votre vie?...

Les plus simples questions sont souvent les plus embarrassantes; il me faudrait réfléchir à celle-ci... Le bien?... Je le fais chaque fois qu'il se rencontre sur mon chemin et ne me souviens pas avoir refusé à qui m'a demandé. Maintenant je dois dire que je vais toujours très vite, sans m'arrêter jamais; peut-être n'entends-je pas toutes les voix qui s'élèvent... Oui, mes qualités l'emportent sur mes défauts; j'ai un heureux naturel, disposé à voir le beau côté des choses, à écarter celles qui pourraient me gêner. Et quoi qu'en ait dit l'autre jour Margaret, je ne suis pas égoïste, car je ne saurais jouir seule. Ma mère est ma

grande, mon unique affection. Elle le regrette, dit-elle, puisque, selon les lois de la nature, elle doit quitter la vie avant moi. Mais ces lois peuvent suivre leur cours pendant quarante ans encore, ce qui me mènera à quelque soixante ans. Edith de Pennilis!... Je la vois, cette vieille demoiselle, au fond d'un bonnet de dentelles à longs tuyaux; elle ressemble au portrait de cette aïeule, vieux pastel presque effacé pendu dans la galerie du château. C'est pourtant vrai, qu'avec ou sans bonnet, j'aurai un jour des rides, peut-être des lunettes!...

On me juge diversement de par le monde. Les uns m'accusent d'avoir le cœur sec; les autres prétendent que je garde au fond du cœur le souvenir d'un infidèle... ou bien que je suis d'un difficile! d'un difficile!... Et les indiscrets essaient de compter sur leurs doigts le nombre des victimes que j'ai faites, des victimes que j'ai traînées derrière mon char. Tant de commentaires parce qu'à vingt-quatre ans je ne suis pas mariée.

Difficile?... Le suis-je extraordinairement? Je ne le pense pas... Je crois peu à ces coups de foudre qui enflamment tout à coup deux mortels, et n'attends rien de ce genre pour me décider.

Je veux une conformité de goûts et de caractère, une sympathie mutuelle; et ces conditions, si simples qu'elles paraissent, demandent une certaine intimité, il faut voir de très près, étudier par soi-même.

Je ne me marierai jamais comme on se marie aujourd'hui, je le jure. Et c'est pour m'être soustraite en différentes circonstances à ces usages, qu'on me déclare difficile! même coquette!

J'ai donc cette aimable réputation parce qu'à l'égard du mariage, je penche vers la manière américaine, qui permet à une femme de voir longtemps et un peu librement l'homme avec lequel elle doit passer sa vie. Ce que l'on dit et pense de moi, peu m'importe du reste, cette préoccupation n'a jamais troublé mon sommeil.

Mais, est-ce ainsi, à la diable, qu'on écrit ses mémoires? sans ordre ni méthode, passant du coq à l'âne? Il me faut choisir un genre.

À la façon anglaise, remonterai-je au jour de ma naissance, décrivant les premiers objets qui ont frappé mes regards, racontant mon premier sourire, ma première dent? Une ou plusieurs pages pour chaque jour de la vie. Total: deux volumes de petites lignes, finissant par la récompense de la vertu et la punition du vice, les auteurs anglais n'ayant pas la patience d'attendre le jour des grandes justices pour donner à chacun selon ses œuvres.

Adopterai-je la méthode des romanciers psychologues, philosophes ou prétendus tels qui s'en vont, un scalpel ou une lanterne à la main, fouiller les replis de la conscience de leurs héros, faire de l'anatomie morale, descendre dans les sombres profondeurs de leur âme pour vous présenter des problèmes, des énigmes sur lesquels le premier curé venu en sait plus long qu'eux et explique en deux mots.

Ma vie et ma personne n'offrent pas matière à pareille étude.

La contemplation de soi-même au microscope, donne beaucoup de pages déclarées intimes en dont l'exemple, ne me convient pas davantage.

Ces intimités, je m'en défie, où sous prétexte de sincérité on fait l'éloge de ses talents et de ses vertus; où l'on pose devant soi-même avant de poser devant les autres, où les difformités physiques et morales prennent certains airs de grâce pleins d'attraits. Les plus sincères choisissent leur costume, c'est bien le moins. Ici un peu d'ampleur dissimule une bosse; les plis de ce voile cachent un nez de travers, et à la fin du livre, au lieu de connaître l'homme tel qu'il est, on le voit tel qu'il lui a plu de se montrer.

N'est pas sincère qui veut, et l'analyse de soi-même n'arrive souvent qu'au plus complet et inconscient des mensonges.

Je ne ferai donc qu'un rapide retour en arrière, préface de mon journal, lequel aura la durée de mon séjour dans cette hospitalière... et ennuyeuse maison; sans autre but que de tromper la longueur d'interminables heures et de donner dans quelque temps à ma mère la vie de sa fille loin d'elle, jour par jour. Pour le moment, voulant lui laisser ignorer la vérité, je suis obligée de lui écrire des missives où tous les frais sont faits par l'imagination... et le coeur, ce qui rend la chose plus facile.

Je n'avais pas cinq ans lorsque je perdis mon père, aussi n'en ai-je gardé qu'un vague souvenir; ses portraits suffirent néanmoins à le faire revivre. Il était grand et distingué, froid, et beaucoup plus âgé que ma mère. Il ne souriait guère, me dit-elle, et regrettait que je ne fusse pas un garçon; plus tard j'ai partagé ce regret; il m'arrive encore assez souvent de l'éprouver.

Ce dont je me souviens, c'est du jour où l'on me mit ma première robe noire; je n'en voulais à aucun prix; cette impression d'enfance m'est restée; l'appareil du deuil, même chez les étrangers, me donne des sensations de froid et d'isolement très pénibles. Je me vois toujours avec cette première robe noire, regardant avec un sentiment mêlé d'envie et de tristesse les autres petites fil-

les en toilettes claires et voyantes, et je pensais: elles ont encore leur père! Le jour où l'on m'enleva cette triste livrée, je m'en étonnai: "Puisqu'il est toujours mort!" disais-je.

Je n'ai jamais quitté ma mère un jour entier et les seules larmes que j'ai versées l'ont été pour des menaces de séparation, lorsque je me montrais un peu paresseuse, ce qui n'arrivait pas souvent, car sous sa douce direction, l'étude était un charme; elle a toujours su donner au devoir l'attrait d'un plaisir. Ma mère a été mon premier professeur, s'est fait le répétiteur de ceux qu'on m'a donnés ensuite, et lorsque l'art a commencé à m'empoigner, ses encouragements à mes premiers essais, ses éloges à mes succès, m'ont suffi et me suffisent encore. Si elle n'était là, les triomphes que je puis recueillir m'importeraient peu; je ne renoncerais pas à l'art sans doute, car lorsque ce démon vous saisit il faut obéir, mais les ailes seraient coupées et je...

.....

Juillet 18...

Mes lignes d'hier ont été interrompues par l'entrée de M. Kerfort. J'avais le visage enflammé, de la fièvre, chose dont je ne m'apercevais pas, mais que les longues pages écrites d'un trait pouvaient bien expliquer. Il me pria de cesser cette correspondance.

Je n'ai jamais été malade, l'occasion d'obéir à un médecin ne m'a donc pas été présentée jusqu'à ce jour. J'eus un froncement de sourcils involontaire et trop expressif, car il me dit avec la plus grande tranquillité:

—S'il le faut, j'ordonne, et si vous le permettez, mademoiselle, je vous débarrasserai de tout cela.

Sans attendre ma réponse, il prit encre et papier avec des mouvements fort doux, comme ceux de sa soeur, et les déposa sur la petite table placée près de mon lit.

Je le laissai faire, mais je souhaitais le voir renverser l'encrier ou commettre toute autre maladresse, me vengeant de la contrariété qu'il me faisait éprouver. Cette consolation ne me fut pas donnée.

Après une courte visite de médecin, il se retira me souhaitant une bonne nuit.

Si le silence est un des devoirs de sa profession, M. Robert Kerfort ne doit rien avoir à se reprocher de ce côté.

Ce matin il est venu à l'heure habituelle.

—Vous avez souffert cette nuit, me dit-il, en me prenant le poignet.

—Pas du tout, répondis-je pour satisfaire l'esprit de contradiction qu'il m'inspire, je ne sais pourquoi. La vérité est que j'avais beaucoup souffert.

—Stoïcisme! fit-il avec un accent de raillerie.

Et il demanda à sa soeur un verre d'eau afin de préparer les doses de quinine qu'il m'oblige à absorber pour combattre un état fébrile existant selon lui avant mon accident.

A ce moment où il préparait méthodiquement —et silencieusement— sa poudre blanche, je fus saisie d'une telle impression de découragement, de longueur de vie, que je fermai les yeux et cette parole de Bossuet me vint à la mémoire: "l'insondable ennui qui fait le fond de la vie humaine". Cette minute me donna la perception nette de cet ennui que j'avais déclaré si souvent n'être que le partage des sots.

Le docteur revenait vers mon lit tenant à la main sa cuillère.

—Croyez-vous qu'il n'y ait que les sots qui s'ennuient? lui demandai-je à brûle pourpoint.

Le petit paquet de quinine faillit faire naufrage dans les plis de ma couverture. Je le sauvai en avalant prestement.

—Mais, mademoiselle... si je l'avais cru jusqu'ici, je dirais que je me suis trompé.

—Pourquoi? demandai-je vivement.

—Votre question ne dit-elle pas le cours de vos pensées et de vos sentiments?... qui sont du reste, bien motivés par les circonstances.

Je m'aperçus alors, malgré les excuses que je pouvais me donner, qu'il était au moins peu aimable de laisser voir à des gens qui faisaient tout au monde pour adoucir mon sort, combien je m'ennuyais.

—Vous vous trompez, monsieur, mes infortunes ne sont pour rien dans ma question; je pensais à Bossuet.

—Vous ne m'en voudrez pas, mademoiselle, de ne l'avoir pas deviné, me répondit-il en souriant. Entre parenthèse, son sourire est charmant; il fait voir sous un autre jour ce visage beau mais par trop grave, austère par moment, au point de m'intimider un peu, puissance qu'aucun homme n'a jamais eue encore.

—Si ce n'était pas indiscret, dit Mlle Anne-Marie, souriant aussi, je serais curieuse de savoir par quel rapprochement ce grand homme...

—Mais, je le médite quelquefois, il est permis aux moineaux de contempler les aigles. Je me disais donc (voyez comme votre frère faisait fausse route tout à l'heure!), je me disais que je n'avais jamais compris ce mot: "l'insondable ennui qui est le fond de la vie humaine"; faute de l'avoir expérimenté.

—Et je vous en félicite, dit Anne-Marie avec conviction.

—Etes-vous donc bien savante à cet égard, demandai-je.

Elle rougit un peu, puis d'un ton léger.

—A mon âge on commence à avoir quelque expérience. Et puis songez donc aux ressources que peut offrir un bourg à trente-cinq kilomètres d'une ville un peu française et ayant moins de trois cents habitants.

—Ne m'en dites pas davantage, interrompis-je avec un geste d'effroi... C'est un abîme! le mot n'est pas trop fort!... insondable.

—Et je ne crois pas cependant, dit le docteur riant tout à fait cette fois (quelles belles dents il a!) que Bossuet fasse allusion au vulgaire ennui que chacun connaît plus ou moins à ses heures.

Et redevenant sérieux:

Celui dont il parle prend sa source à des causes plus profondes; soit qu'il donne à ce mot l'acception d'épreuve, soit qu'il veuille entendre le vide que les âmes élevées trouvent au fond de tout

idéal humain, le désenchantement... la misère de tout bonheur, quel qu'il soit.

Il s'arrêta brusquement, comme s'il trouvait en avoir trop dit:

—Selon vous, monsieur, demandai-je, l'ennui serait le mal des grandes âmes, de celles que rien ici-bas ne peut satisfaire.

—Je pense en effet que celui dont parle Bossuet ne peut être éprouvé par une nature superficielle; celle-ci peut souffrir, parce que c'est la loi à laquelle nul n'échappe, mais ce sentiment profond, envahissant...

Il eut un mouvement de tête aussi mélancolique qu'expressif. Se placerait-il par hasard sur ces hauteurs d'où l'on regarde avec mépris les autres mortels?

—Je n'ai jamais senti s'ouvrir en moi de tels abîmes, dis-je avec quelque ironie. Il faut donc me résigner à être rangée dans la catégorie des âmes superficielles.

—Vous êtes encore bien jeune, mademoiselle, vous pouvez connaître demain ce que vous ignorez aujourd'hui.

—Me le souhaitez-vous donc?

—Je souhaite seulement que vous soyez susceptible de l'éprouver.

—Voyons, bien franchement, pensez-vous que j'en suis capable?

—Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mademoiselle.

—Moi, je juge les gens au premier coup d'oeil.

—Et vous ne vous trompez jamais?

—Rarement.

—C'est un don précieux.

—Ou fort triste parfois, car il laisse peu de place à l'illusion. Il est vrai que je m'en console aisément; je suis assez heureuse pour n'avoir besoin de personne.

Il était impossible de dire une plus grande maladresse. Elle n'était pas lancée, que j'aurais voulu la ressaisir; mais avant de me donner le temps d'un correctif, M. Kerfort s'inclina avec un sourire qui ne ressemblait en rien à celui de tout à l'heure.

—Je vous félicite, mademoiselle, ou je vous plains, car lorsqu'on n'a besoin de personne...

—Personne n'a besoin de vous, ajoutai-je.

—En général... et cela peut être un cruel isolement... Mais tout cela dépend de la manière d'envisager la vie, ajouta-t-il d'un air libre; pour ceux qui pensent que l'échange de services, les devoirs réciproques sont encore ce qu'il y a de meilleur... Mais, mademoiselle, voilà un sujet qui court le risque de vous donner la fièvre... Je n'aurais pas dû me laisser entraîner à vous répondre.

Il reprit son air docteur, dit quelques mots encore et disparut; peu d'instants après Mlle Anne-Marie quitta aussi la chambre. Je me trouvais si énermée que je fondis en larmes.

Et je suis ici depuis quatre jours seulement! Je souffre, cette jambe me fait horriblement souffrir! puis cette immobilité du membre enfermé dans cet appareil!

Je n'ai besoin de personne, lui ai-je dit: je devais parler au passé. Aujourd'hui! Dérision! J'ai besoin de tout le monde. M. Kerfort avait là une réponse toute prête à ma maladresse... Mais il est bien élevé. Dans mon malheur, c'est une consolation. Que serais-je devenue si en pareille cir-

constance je m'étais trouvée en présence d'un homme sans éducation? J'aurais envoyé un télégramme à Mme de Pennilis et serais partie jetant l'or! Sous certains rapports ceût été plus facile. Ici je sens que l'or tout seul ne pourra payer le service rendu. Il est vrai que ce service rendu s'adresse beaucoup plus à M. de Kermorvan qu'à l'inconnue Mlle de Pennilis. Anne-Marie semble avoir aussi pour Margaret une véritable affection; je suis donc regardée à Coatanéa comme l'amie des amis.

Ces de Kermorvan sont si bons pour tous! Ils oublient parfois la distance qui existe entre les différentes classes de la société. Margaret vous dit à cela: "Je ne vois que le cœur, le mérite, la vertu." C'est certain ment très beau, mais le cœur, le mérite, la vertu et tant de belles choses vont souvent en équipage si peu semblable au nôtre!

Cette après-midi on a transporté dans ma chambre Mme Kerfort qui désireait faire la connaissance de l'hôte impromptu... et importun, tombé dans sa maison. C'est une femme de près de soixante ans qui m'a fait penser à ma mère, bien qu'elle ne lui ressemble en rien, et je me suis sentie disposée à la trouver charmante. On voit qu'elle souffre, qu'elle a souffert, pauvre créature! prise par les deux jambes! je comprends aujourd'hui l'étendue de son malheur, le mesurant au mien. Pour compatir réellement aux maux des autres, faut-il donc en avoir éprouvé soi-même quelque chose? à ce compte, la compassion coûte cher! Je me suis montrée charmante, durant cette visite, c'était bien le moins que je puisse faire. Mme Kerfort riait de tout son cœur de certains tableaux pittoresques ébauchés à grands traits de la vie d'une Parisienne pur sang, et le frère et la sœur échangeaient des regards satisfaits en voyant leur mère distraite un instant de ses ennuis et tristesses.

Le plaisir que je leur donnais excitait ma verve, si bien que le docteur crut à un retour de fièvre. Je le rassurai, disant qu'il faudrait au contraire me croire malade le jour où il me verrait autre que je n'étais en ce moment.

Il n'insista pas, me regarda seulement d'un regard inexplicable que j'ai trouvé plusieurs fois déjà attaché sur moi comme s'il cherchait à déchiffrer une énigme. Mme Kerfort n'est pas une femme du monde, mais une femme très comme il faut, sachant être fort aimable. Comme je m'étais servi du mot perturbation en parlant de ma présence sous son toit, elle le releva aussitôt, affirmant qu'il y en avait d'heureuses, que je faisais la joie de ses enfants, qui ne souhaitaient que plaies et bosses à l'humanité pour avoir le plaisir de les soigner. Elle ajouta, non sans une nuance d'ironie, qu'ils rêvaient même un hôpital à la porte de Coatanéa.

—Pas à la porte, mère, reprit fort tranquillement Anne-Marie comme si elle ne s'apercevait pas de cette ironie. Voyez, mademoiselle, c'est là dans ce pli de terrain que vous apercevez à deux cents mètres, il serait abrité des vents, et jouirait d'une vue de mer superbe.

—C'est un magnifique emplacement! fit le docteur.

—Vous l'entendez, mademoiselle, une paralytique et tous les pauvres du canton ne leur suffi-

sent pas, dit Mme Kerfort à qui le sujet paraissait déplaire.

—Mais nous trouverions au contraire une aide puissante, reprit gaiement Anne-Marie, nous aurions des religieuses.

—Et quand jetez-vous les fondements? demandai-je.

—Il ne manque pour cela qu'une centaine de mille francs, répondit M. Kerfort, aussi ma mère peut rester quelque temps encore sans inquiétude au sujet de cette création tout idéale, mais il est bien permis, quand le champ de l'action est restreint, de rêver au delà, ne serait-ce que pour donner un aliment à l'imagination.

Au moment où Mme Kerfort allait se retirer enlevée dans les bras de son fils, je lui demandai, voyant que je pouvais lui être de quelque distraction, de me faire de temps à autre la charité d'une petite visite.

Le plaisir que je lus sur le visage de tous me paya à l'avance de l'ennui que pourra me causer parfois la visite réclamée.

Juillet 18.

Le docteur a été demandé aujourd'hui à Brest pour une consultation; il n'a guère fait qu'entrer chez moi et en sortir.

—Quelle renommée! lui ai-je dit; appelé dans ce centre de lumière, y apporter vos rayons!

—Il y a des choses qui ne s'expliquent pas, fit-il de bonne humeur, et il disparut.

—Il paraît que cela s'explique, au contraire, dit Anne-Marie, il est déjà l'auteur d'un traité sur... c'est un nom très difficile, peu importe... d'un traité qui a été très remarqué à l'Académie de médecine. Il en fait un autre qui porte un nom encore plus étonnant. Ces travaux l'obligent à d'assez fréquents voyages; il va en conférer avec les sommités médicales.

Allons, je suis en bonnes mains, voilà qui me rassure.

Mlle Kerfort, très en verve aujourd'hui, m'a parlé de son frère qu'elle adore, et, comme je n'avais rien de mieux à faire que de l'écouter, je me suis de fort bonne grâce prêtée à la conversation. J'ai donc appris comment mon docteur a brisé généreusement sa carrière en s'enterrant à Lochrist pour l'amour de sa mère.

Sa sœur se reproche parfois de ne s'être pas montrée assez énergique à ce moment décisif, pour lutter contre la tendresse maternelle. Mais, lorsqu'elle hasardait quelque objection, Mme Kerfort répondait: "Il sera plus heureux ici, nous lui choisirons une femme; il vivra près de nous."

—Avons-nous bien fait? acheva Anne-Marie avec un soupir.

—C'est affreux! m'écriai-je étourdiment. Quelle femme accepterait jamais de s'envelir dans ce pays?

Elle eut, en me regardant, une telle angoisse que j'aurais pleuré de ma sottise.

—Oh! moi, je suis une enragée Parisienne, repris-je aussitôt, tout le monde ne pense pas ainsi...

—Cela ne fait rien, vous devez avoir raison, dit-elle avec une grande tristesse et des larmes qui lui serraient la gorge. La vie est bien monotone entre ma mère et moi, malgré tous nos efforts...

—Trouvez-lui une femme bien vite.

—On lui a proposé des jeunes filles charmantes avec de la fortune.

C'est cela, pensai-je, voilà bien les hommes, partout les mêmes, à Paris comme en province.

—Il est donc très difficile? demandai-je.

—Peut-être, sous certains rapports. Il veut avant tout une sympathie... plus qu'une sympathie.

—Le coup de foudre?

Elle se mit à rire.

—Il en est très capable.

—Et vous, pourquoi ne vous mariez-vous pas? ce serait une distraction.

Elle rougit et sourit en même temps.

—Je n'ai jamais envisagé le mariage à ce point de vue.

Pensant qu'elle devait être romanesque comme la plupart des vieilles filles, prendre pour emblème un cœur brisé, aimer à parler d'amour méconnu, de flamme secrète, je continuai:

—A ce point de vue ou à un autre, peu importe. Si vous vous étiez mariée, c'eût été plus gai, à moins que la chose ne vous soit antipathique.

—C'était plutôt ma vocation, répondit-elle simplement.

—Pourquoi ne l'avoir point suivie?

—Pensez-vous qu'il ne se rencontre jamais d'obstacles dans la vie?

—On les brise.

—Quand on ne pourrait le faire qu'en brisant la vie des autres, on y regarde à deux fois.

Elle se baissa pour ramasser mon mouchoir qui avait glissé par terre et je ne poursuivis pas mes questions.

Elle est bien, cette vieille fille, qui mérite à peine ce nom sous peine de me le voir bientôt infligé à moi-même; comme son frère elle s'est sacrifiée sans doute, cela se devine, mais sans pose de victime, sans regards noyés ou perdus dans les nuages, suivant les visions disparues... visions en paletot ou en redingote.

Mlle Kerfort m'a laissée pour faire une petite tournée de malades, m'a-t-elle dit, et remplacer son frère.

—Cela vous amuse?

—Je ne me le suis jamais demandé; c'est une manière de remplir convenablement sa vie.

Remplir convenablement sa vie!... Voilà qui n'est pas manquer de modestie. Mais elle la donne à toute minute, goutte à goutte, sa vie! Et si simplement, de si bon cœur!... comme si cela lui suffisait. Si elle était idiote je comprendrais... mais non, elle est intelligente! ils sont intelligents tous deux. Singuliers gens! moi j'en mourrais. Ce sont types nouveaux que je fais poser sans en avoir l'air... pas le frère... Le frère est moins facile, moins transparent.

De ma fenêtre ouverte, je vois au loin la mer immense, d'ici nappe tranquille et miroitante sur laquelle glissent quelques barques. C'est mélancolique mais apaisant, ce grand spectacle! Toujours ces mêmes flots, venant aux mêmes rivages.

Cette phrase me ressemble si peu, qu'après l'avoir écrite je me suis endormie de lassitude et du plus vulgaire ennui dont ne parle pas Bossuet.

Je ne me suis éveillée qu'à l'entrée de Mlle Anne-Marie qui tenait une dépêche à la main.

—De mon frère, dit-elle, il ne rentrera pas ce soir.

Cette journée m'a paru plus longue que les autres. Les distractions étant rares ou absentes, l'habitude finit par les remplacer, et voir entrer le docteur chaque soir à la même heure en est déjà une pour moi.

Juillet 18.

Le docteur a rapporté de son voyage des fleurs merveilleuses, roses de toutes sortes, héliotrope, réséda, verveines.

Quand Mlle Kerfort est entrée dans ma chambre avec cette moisson parfumée, j'ai poussé de véritables cris de joie.

—Est ce pour moi tout cela? tout? tout?

—Si elles vous font plaisir.

Elle n'en pouvait douter.

Nous nous mimés toutes deux à en faire une magnifique corbeille. Je prenais une à une toutes ces fleurs, les respirais avec délices avant de les poser; elles me rappelaient celles cueillies dans les jardins de Castel-Bois si loin... si loin!

Le docteur entra lorsque j'en étais à ma première admiration.

—Que je vous remercie, lui criai-je. C'est un véritable bonheur que vous me donniez là; elles ont le parfum de celles de Pennilis.

—Je vois qu'Anne-Marie a été généreuse, beaucoup trop généreuse, dit-il. Vous allez être grisée de senteurs, asphyxiée.

Ne pouvait-il pas me laisser croire à une amabilité de sa part? Une malade est sensible à la moindre attention; celle de me porter quelques fleurs eût été assez naturelle. Pense-t-il que je puisse voir dans les siennes autre chose qu'un peu de compassion? Il se tromperait étrangement... et si une pareille pensée pouvait lui venir? Mais pourquoi lui chercher ce ridicule? Rien dans ses actes, ni dans ses paroles ne me donne ce droit... Je suis injuste.

Anne-Marie, tout en choisissant les plus belles fleurs pour me les laisser, faisait à son frère mille questions sur son voyage. Ce n'est point l'amour de son art qui l'a retenu à Brest, mais des artistes de la Comédie-Française de passage donnaient une représentation, il est resté pour les entendre. C'était un écho de Paris que de l'écouter parler. Bientôt je me suis lancée avec entrain dans la discussion de certaines oeuvres musicales et théâtrales.

Le docteur, un peu froid d'abord, réservé dans ses opinions, s'est laissé entraîner, emporter et je l'ai jugé tout autre qu'il ne paraît: enthousiaste, artiste d'instinct et de tempérament plutôt que connaisseur; il a sur l'art des vues larges, élevées, qui sont bien à lui. Les théories acceptées toutes faites ne lui suffisent pas.

J'ai passé une heure charmante et fait une découverte qui va jeter un rayon sur ma solitude.

Il existe un piano dans la maison, un Pleyel... Le frère et la soeur sont un peu musiciens.

—Nous jouons souvent ensemble, ont-ils dit.

—Comment se fait-il que je ne vous ai jamais entendus depuis que je suis ici?

Ils craignaient de me fatiguer, braves cœurs! et ils se privaient pour moi de leur meilleure distraction.

Je crois qu'en pareil cas je n'aurais pas eu le courage d'en faire autant. Ils ont une manière si

simple d'être héroïques, qu'ils sont charmants. Et ils possèdent un piano!

—Un piano! m'écriai-je en levant les yeux et les bras au ciel! Un piano! Oh! faites-le porter ici, que je le voie seulement, que je le touche de mes mains, que je l'entende, que je vive un instant... et que je ne meure pas ensuite.

Aussitôt ce désir fougueusement exprimé, on s'est mis à faire un remue ménage dans ma chambre, à tout combiner pour me satisfaire.

Le précieux meuble a été mis en place par quatre hommes et le docteur qui, à plusieurs reprises, a prêté ses vigoureuses épaules. Il a fallu de suite me transporter avec non moins de précaution. M. Robert, n'ayant confiance qu'en lui seul, m'enleva comme une plume tandis que sa soeur soutenait ma pauvre jambe.

Peut-on voir créature plus énervée que je ne le suis? A peine mes doigts se furent-ils promenés au hasard sur le piano, cherchant quelque inspiration, que je fondis en larmes.

—Je suis bien sotté! dis-je, m'écartant, confuse et surprise d'une chose si extraordinaire chez moi: les larmes.

Le docteur eut la délicatesse de n'y voir qu'un effet nerveux et bien explicable. Je le suppliai de prendre ma place, mais il refusa, craignant que ce ne fût pour moi une fatigue, et remit à demain les distractions artistiques et musicales.

Juillet 18.

M^{lle} Kerfort a une manière infailible de retrouver des consolations à toutes les infortunes. Elle fait envisager, aux malheureux, l'extrême bout de l'épreuve. Les uns s'y laissent prendre, et devant une jambe cassée, s'écrient: "Quel bonheur; il était si naturel de m'en casser deux, ou de me rompre les os, même de m'ouvrir le crâne."

Je n'ai encore poussé aucune exclamation de ce genre, mais le champ de ces réflexions une fois ouvert devant mon esprit, je m'abandonnai à la pente d'une rêverie des plus mélancoliques.

C'est pourtant vrai, me dis-je, qu'Edith de Pennilis pourrait en ce moment dormir son éternel sommeil, côte à côte, avec les os de ses ancêtres, et sa mère inconsolable porter à tout jamais un très long voile de crêpe. Jusque-là, j'avais assez gaîment ébauché mon tableau funèbre, mais à l'évocation de Mme de Pennilis sous le grand voile, mon cœur et ma gorge, le premier influant sur l'autre, se serrèrent tout à coup. Je voulais plaisanter encore, mépriser cette soudaine faiblesse, mais en vain; j'étais en face de mon cercueil et je dus subir jusqu'au bout la lugubre fantaisie de mon esprit et rester là au bord de cet abîme où j'étais descendue.

Pour la première fois de ma vie, je fis une méditation digne de celle d'un chartreux, songeant à ces hommes extraordinaires qui passent leur existence en face de leur cercueil. J'étais tellement plongée dans mon sujet, que lorsque la porte s'ouvrit, je prononçai sans même retourner la tête:

—Frère, il faut mourir.

—Ce ne sera pas encore pour aujourd'hui; du moins, rien ne le fait présager, répondit la voix du docteur.

Je poussai un soupir de soulagement.

—Une voix humaine! Quel bienfait! Approchez! N'êtes-vous une ombre venue du séjour des morts? Non, je vous vois en toute réalité... ni capuchon, ni corde... Vous n'êtes pas non plus un chartreux?

Il s'était avancé près du lit et me regardait sérieusement, profondément; je le regardais aussi, enchantée qu'il vînt m'arracher des noirs profondeurs... Nous nous regardions.

Il me prit le poignet.

—Vous n'avez point de fièvre cependant, dit-il, avec une douceur d'archange. Alors, qu'avez-vous donc?

—Un effet de solitude sans doute.

Il abandonna ma main, prit une chaise et s'assit à la distance la plus respectueuse.

—Comment se fait-il qu'Anne-Marie vous abandonne un temps assez long pour que votre cerveau travaille ainsi? Souffrez-vous?... Qui vous a donné ces lugubres pensées?

Ce n'était plus le docteur Kerfort. J'écoutais, sans songer à répondre d'abord, ces intonations moelleuses, fondues, remplies d'une compassion tendre comme celle que l'on donnerait au chagrin d'un enfant.

Je me sentis en présence d'un homme bon et là, tout d'un coup, il enleva d'assaut ma sympathie, une sympathie toute fraternelle.

Je lui racontai comment sa soeur m'ayant dit que j'avais des actions de grâces à rendre au Ciel de ce que je ne me fusse pas cassé la tête, j'en étais arrivée au point de méditation qu'il avait interrompu par son entrée.

Nous nous mîmes alors à rire, puis à causer, tantôt sérieux, tantôt légers, passant sans transition "du grave au doux, du plaisant au sévère".

Singulier tête-à-tête! J'y songe maintenant! Une femme de vingt-quatre ans, un homme de trente s'entretenant de mort, d'éternité, d'au-delà, de morale, de religions comparées, etc., etc. Grandes questions de toutes sortes, que je n'avais jamais effleurées qu'avec la pointe de l'esprit; problèmes toujours anciens et toujours nouveaux.

Il se leva enfin; je dis enfin, parce qu'il était bien resté là une heure; mais elle ne m'avait paru qu'un instant.

—J'avais l'intention de vous distraire, dit-il, et au lieu de remonter le courant, j'ai continué à le descendre avec vous.

—Oh! à deux, ce n'est plus la même chose, répondis-je; l'effroyable solitude ne peut imposer ses cauchemars. Je vous remercie au contraire des quelques instants que vous avez bien voulu me donner.

Parlant ainsi, je lui tendis la main; il ne vit pas ce mouvement et se retira.

Toujours les mêmes nouvelles de la tante. Elle ne peut se décider à mourir, gardant ainsi jusqu'au dernier jour le caractère de toute sa vie, irrésolu, indécis, ne sachant opter pour un parti. Que je plains ma pauvre chère mère, d'avoir passé près d'elle ce qu'on est convenu d'appeler les plus belles années.

Les enfants de Margaret vont mieux, mais avant qu'ils aient pris l'air, je ne dois pas plus songer à m'approcher de Ménez-ar-roch que d'une léproserie. Je commence du reste à prendre mon mal en patience; ce qui prouve qu'en toute chose, les commencements sont le plus difficiles.

Juillet 18.

Il y a dans la maison du docteur un mouvement inusité. On prépare pour la Fête Dieu des reposoirs, des arcs de triomphe, des pavoisements, et c'est en bas, sous la présidence de Mlle Kerfort, qu'on se réunit et travaille.

Je m'ennuyais terriblement aujourd'hui. Etait-ce par le contraste du bruit qui arrivait jusqu'à moi? Anne-Marie allait descendre.

—Si je pouvais faire un trou dans le plancher, cela m'amuserait de voir ces types, dis-je sans la moindre réflexion.

—Ces types! reprit-elle un peu scandalisée. Il y a là des jeunes filles charmantes, des personnes de grand mérite; mais pour vous, Parisienne, tout ce qui ne sent pas de près ou de loin le boulevard et le noble faubourg, vous semble curieux, grotesque.

C'est un peu vrai, pensais-je *in petto*.

Puis tout haut:

—Vous m'avez fait déjà revenir sur bien des points, qui sait? Peut-être changerais-je d'opinion sur toute la ligne si je pouvais juger par moi-même.

—Serait-ce pour vous une distraction de descendre?

—Mais certainement.

—Robert est encore chez lui... Je vais voir si la chose est possible.

Elle sortit et reparut un instant après avec son frère.

—Les distractions sont si rares, dit-il, qu'il ne faut en laisser échapper aucune. Je vous transporterai seul sans difficulté.

—Mais puis-je me présenter ainsi coiffée ou plutôt décoiffée? demandai-je à Anne-Marie, lui montrant mes cheveux simplement noués au bas de la nuque et retombant de toute leur longueur sur mes épaules.

Elle me regarda.

—Coiffée ou décoiffée, vous êtes charmante.

—Je ne demande pas mieux que de le croire, répondis-je.

M. Kerfort n'ajouta pas un mot qui puisse m'éclairer sur son opinion à cet égard. On pourrait, sans se compromettre, être un peu plus galant.

—Allons, je descends vite préparer votre place, dit Anne-Marie.

Et elle sortit.

Son frère se pencha au-dessus de moi.

—Pas de faux mouvement... passez votre bras autour de mon cou, ce sera plus facile pour tous deux.

Jobéis et il m'enleva comme une plume. D'un pas égal, il traversa le corridor, descendit avec des précautions infinies afin de ne me donner aucune secousse. Arrivé au bas de l'escalier, il s'arrêta, incertain.

—Où est donc Anne-Marie?

Je crus deviner sa pensée, et l'idée de me présenter ainsi dans un salon inconnu me parut si drôle que j'éclatai de rire.

—Ah! mais, c'est vrai, dis-je, c'est peu réglementaire, ce que nous allons faire là.

—C'est en effet contraire aux idées reçues, dit-il riant aussi, mais du bout des lèvres.

Il se dirigeait vers son cabinet.

—Nous allons attendre Anne-Marie.

Il poussa la porte, entra dans cette salle que je me souvenais avoir vue comme dans un rêve lointain. M. Kerfort me déposa sur cette même chaise longue où Anne-Marie m'avait trouvée évanouie; mais comme il se relevait, je poussai un léger cri; mes cheveux s'étaient accrochés, je ne sais comment, à sa chaîne de montre.

Il se baissa et se trouva un instant agenouillé devant moi.

—Prisonnier! dis-je en riant.

—Délivrance facile, répondit-il détachant prestement sa chaîne, qui resta suspendue à mes cheveux.

Et il se trouva aussitôt debout.

—Pensez-vous que j'aie la patience de débrouiller cela? Donnez-moi des ciseaux, je vous prie.

Et je lui montrai mes cheveux emmêlés à ses breloques.

Il alla vers sa table, revint vers moi et sans un mot, me tendit l'objet demandé. Il avait pris son visage de docteur renforcé, ce que je suis tentée d'appeler son masque.

Je donnai un coup de ciseau dans la mèche de cheveux et la chaîne tomba.

À ce moment, Anne-Marie entra.

—Je suis allée vous chercher en haut. Que faites-vous donc?

Je lui contai d'une manière pittoresque comment malgré lui et malgré moi nous étions restés attachés l'un à l'autre; il essaya encore de rire, mais encore son rire sonnait faux. Qu'avait-il donc? Homme fantasque! Il y a des instants où je voudrais voir ce qui se passe derrière ce front sévère.

Il ne m'aida point à faire mon entrée au salon, mais appela son domestique pour m'y pousser dans ma chaise longue.

Mon apparition jeta d'abord quelque foid au milieu de la réunion, ou plutôt dans le coin où la jeunesse, représentée par cinq ou six jeunes filles, causait en aparté. L'âge mûr, plus nombreux, découpaient, collait, montait des fleurs, taillait des oriflammes, entortillait de papier doré des baguettes blanches qui devaient devenir des hampes de drapeau.

Je demandai un ouvrage proportionné à mes capacités; on les jugea assez hautes pour me confier le chiffonnage des roses de papier.

Bientôt je parus m'absorber dans cette occupation intelligente, mais, en réalité, j'observais cette société, nouvelle pour moi, dont j'avais un instant interrompu l'entrain.

Elle l'avait repris de plus belle, et les langues marchaient encore mieux que les doigts: ceux-ci étaient à la procession, celles-là aux choses les plus variées. Une dame de Ker... quelque chose (les Ker abondent en basse Bretagne) semblait être sinon l'âme du clan sérieux, du moins le chef et l'orateur abondant. Elle parlait! parlait!

Au bout de dix minutes, je savais déjà que les de Kergroas, à souche d'ancêtres remontant aux temps mérovingiens, sont royalistes ultra, rejettent la Révolution en gros et en détail, attendent le retour de leur roi légitime enveloppé dans les plis du drapeau blanc.

Mme de Kergroas, ses papillottes grises toujours en mouvement, ses mains nerveuses s'agitant au milieu des papiers mousseline, discourait répétant ce qu'elle avait dit à Pierre et à Paul au su-

jet des prochaines élections municipales, jurait qu'elle abandonnerait leurs femmes et leurs enfants s'ils votaient pour ces satanés républicains.

Et un instant après, il ressortait de ses paroles que, la veille même, elle avait assisté la femme malade d'un de ces maudits, nourri les enfants de celui-là pendant des mois, obtenu une augmentation de pension pour celui-ci; et comme Mme Kerfort lui faisait remarquer la contradiction flagrante entre ses paroles et ses actes:

—Je ne pouvais pourtant pas les laisser mourir de faim, répondit-elle d'un ton brusque, presque fâchée.

Cette excuse me parut charmante.

Je fus très étonnée de voir dans cette réunion, sous des apparences modestes, et même quelque peu ridicules, des femmes intelligentes, au courant des grandes questions du jour. Leur conversation n'a pas le brillant parisien, l'esprit ne voltige pas léger d'un sujet à l'autre, mais ces gens-là pensent, ils en ont le temps; peut-être sont-ils plus profonds que nous, qui ne possédons pas le même avantage. Les idées nous tombent toutes faites, on ne sait d'où: d'un tuyau de cheminée, du haut d'un monument. Nous les attrapons en courant, au coin d'une rue ou d'un boulevard; elles passent dans l'air, se succèdent rapides, l'une chasse l'autre, et l'esprit pas plus que le corps n'a le temps du repos.

Ici, on s'occupe un peu trop des faits et gestes de M. le Curé, de M. le Maire et des notables; le chapeau neuf de Mme la Mairesse est un événement; la dinde truffée qui a paru sur la table du percepteur au carnaval dernier a défrayé pendant trois mois les conversations; mais les choses qui nous occupent sont-elles toujours beaucoup plus intéressantes?

Les jeunes filles ont été spécialement l'objet de mon attention; j'en cherchais une digne de fixer le choix de mon docteur. Je crois l'avoir trouvée; j'en parlerai à Anne-Marie; il serait très amusant de s'occuper d'un mariage, mais le temps presse, car mon héroïne est un oiseau de passage. Coupons-lui les ailes...

Dans ces pays perdus, tout au bout de la terre, on n'a pas encore osé toucher à certaines coutumes religieuses, et au nom de la liberté, on ne défend point aux populations de manifester leur foi à la façon de leur père.

Grâce à cela, j'ai joui du spectacle pittoresque de la procession de la Fête-Dieu. Le docteur m'avait transportée près de la porte cochère, et par le coin du drap soulevé, je voyais la grande place, l'église, la rue. Les maisons étaient tendues de draps éblouissants de blancheur; de petits bouquets d'ocilletts, de roses et de pois-fleurs les piquaient çà et là de taches bigarrées. La terre était jonchée de grands roseaux, de verdure odorantes, de fleurs effeuillées; toutes les maisons, pavoisées, laissaient flotter des griffammes aux couleurs vives, aux emblèmes sacrés.

Les cloches sonnèrent à toute volée; quelques coups de feu retentirent, la procession sortit un peu désordonnée, mais recueillie quand même respectueuse. La foule compacte suivait le dais de velours rouge aux panaches blancs. Je fus étonnée de voir là au premier rang le docteur, le front découvert, se tenant comme un convaincu; M. de Kermorvan y était aussi du reste, et quelques

hobereaux, soigneux de donner le bon exemple. Parmi les femmes, Margaret, ma chère Margaret, qui pour la première fois quittait ses enfants. J'aurais volontiers pleuré d'attendrissement; il me semblait que depuis un siècle je n'avais vu son bon et doux visage.

Quels regards nous avons échangés! mais le sien, humide, disait: "Ce ne sera pas encore pour aujourd'hui." Elle passa avec le flot.

Les chants les plus sauvages retentissaient dans les airs; cantiques bretons hurlés, vociférés de telle manière qu'ils me faisaient penser aux cris poussés par les barbares lorsqu'ils voulaient mettre l'ennemi en fuite; mais il y avait la conviction et je sentis remuer quelque chose en moi.

Puisque ce spectacle m'avait émue, pourquoi, lorsque le docteur rentra, lui parlai-je d'une façon un peu ironique de sa présence derrière le dais, lui demandant s'il brigait dans l'avenir le banc des marguilliers.

—Je le deviendrai sans doute, mademoiselle, me répondit-il sérieusement, avec un regard très froid. Vous m'avez vu derrière le dais, parce qu'il me convient de faire hautement un acte de foi, dans un temps où beaucoup d'autres sont obligés de se cacher par crainte de la délation.

—Pour quel autre motif que celui d'une conviction profonde croyez-vous que nous puissions être là? dit à son tour Mlle Kerfort.

Agacée de la manière dont ils prenaient les choses, je répondis légèrement que je n'en avais pas pensé si long, que c'était une innocente plaisanterie.

—Votre procession, ai-je ajouté, était très pittoresque, très réussie.

Ils échangèrent un regard silencieux.

Se sont-ils froissés de ces expressions?

J'ai bien envie d'envoyer une dépêche à Mme de Pennilis... l'épreuve dépasse mes forces et la pauvre vieille tante abuse de la situation; chaque nuit, elle feint de mourir, chaque matin elle ressuscite. Qui sait si ce n'est point une ruse pour retenir ma pauvre chère mère? On dit que le diable se déchaîne auprès des mourants; la vieille tante n'en aurait-elle pas autour de son lit toute une légion?

J'écrirai à Mme de Pennilis de la faire exorciser.

Juliet 18.

J'ai parlé ce matin à Mlle Anne-Marie des deux soeurs, dont l'une au moins me semble à première vue convenir à son frère. Elle a rougi beaucoup, balbutié quelques mots, puis enfin avec franchise:

—Je vous avouerais que j'y ai pensé et m'en occupe dans le moment... Oui, je crois que ce serait bien, très bien. C'est une jeune fille charmante, sincèrement pieuse, intelligente et bonne, et je sais que mon frère lui est sympathique.

—Qu'en pense-t-il lui?

—Il la trouve fort bien.

—Alors, il faut enlever la chose.

—J'y songe; je les ai demain à dîner avec quelques personnes, nous ferons descendre le piano afin d'animer la soirée. Nous ferez-vous le plaisir de partager notre petite fête?

—Votre frère vous le dira, car lui seul a toute la main quand il s'agit pour moi de circulation.

Mlle Anne-Marie me quitta.

Voilà donc la raison qui rend le docteur si soucieux depuis quelques jours ! Une femme hante ses rêves.

Je m'explique maintenant cet air préoccupé, même ces mouvements de mauvaise humeur qui m'avaient surprise. Est-ce sa manière d'être amoureux ? Chacun a la sienne. On dit que cette maladie rend fantasque... je serais curieuse de savoir si, par impossible, j'en étais un jour atteinte, quel changement s'opérerait en moi ? Rêverais-je aux étoilées ? dirais-je mon mal aux fontaines, dans des attitudes de saule pleureur ?

.....
Juillet 18...

Il avait été convenu avec le docteur que je descendrais, et je ne suis pas descendue... me voilà seule encore avec moi-même, et une toute petite déception, car la curiosité m'avait prise et je désirais lire le premier chapitre de l'histoire.

Ne pouvant m'habiller comme tout le monde, vu l'infortune qui me force à rester étendue, j'avais du moins revêtu, pour faire honneur à mes hôtes, la toilette d'intérieur la plus présentable qui se trouve dans mon bagage de voyageuse : une robe ivoire avec flots de dentelle idem et rubans feu.

Après m'avoir habillée, Mlle Anne-Marie se mit à distance et m'examina un instant sans rien dire.

—Qu'ai-je donc d'extraordinaire ? demandai-je. Un brin de toilette me fait paraître encore plus changée, plus pâlie ? Voilà ce que vous trouvez ; dites-le, je ne m'en émotionne point.

—Non, oh ! non, ce n'est pas cela, répondit-elle, hochant la tête un peu tristement.

Elle vint à moi, me prit les deux mains et me regardant au fond des yeux :

—Ne descendez pas, je vous le demande comme une preuve de bonne amitié.

Mes yeux se fixèrent sur elle avec le plus grand étonnement, et voyant que je n'avais pas compris, elle reprit, baissant la voix :

—Il y a des comparaisons dangereuses ; je ne voudrais pas ce soir *lui* en fournir l'occasion.

Je rougis comme une sottise et fis la plus banale des réponses, qu'elle prit pour un acquiescement.

—Je dirai à mon frère que vous êtes un peu souffrante, dit Anne-Marie trouvant le prétexte elle-même.

C'est ce qu'elle fit, car, un instant avant le dîner, le docteur monta savoir de mes nouvelles, un peu incrédule, au sujet d'un malaise que ma physiologie ne pouvait accuser, et pour cause. Il pensa que c'était caprice de ma part, dédain peut-être ; je le sentis dans ses paroles et j'en éprouvai quelque contrariété.

—Vous le voyez, dis-je, votre soeur m'avait faite à peu près présentable ; et je me suis trouvée si fatiguée qu'il m'a fallu renoncer au plaisir de descendre.

Je renversai la tête sur le fauteuil. En ce moment une extrême lassitude s'emparait en effet de moi.

Sa voix, d'abord froide, un peu railleuse, changea aussitôt, en me proposant d'aller chercher sa soeur.

Je lui demandai de m'en rien faire, mais seulement de me rapprocher de la fenêtre afin que je

pusse respirer plus librement, et l'engageai ensuite à descendre, lui faisant observer que ses invités devaient être arrivés.

—Un médecin a toujours le droit d'être en retard, me répondit-il, ses devoirs de profession passent avant tout :

Ses devoirs de profession ! Quel soin il prend de les mettre en avant, de ne pas me laisser ignorer qu'il ne saurait en avoir d'autres vis-à-vis de moi ! Voilà le premier homme qui ne me fasse point la cour. Sa situation, du reste, ne le lui permet en aucune façon... Voyez-vous Robert Kerfort tournant des madrigaux à Mlle de Pennilis ? Ce serait trop plaisant, trop invraisemblable !

Aussi n'est-ce point de ce qu'il ne me fait pas la cour que je m'étonne, mais de ce qu'il n'aït nulle envie de me la faire, car il n'en a nulle envie, cela se voit et se sent. En admettant qu'aucun abîme ne nous sépare, je ne serais point la femme de ses rêves.

Il ne me trouve pas à sa hauteur, et serait plutôt disposé à me traiter en enfant gâtée qu'en femme.

Qu'a donc voulu dire sa soeur en parlant de comparaison ? Une question de physique ?

Le soleil couchant est admirable. Le ciel, très pur dans toute son étendue, a pour limite à l'horizon un nuage noir, déchiré par endroit, et qui laisse passer obliquement des rayons de feu venant mourir sur la surface des flots.

.....
Août 18...

Oui, c'était une admirable soirée : le soleil avait disparu, bordant d'un ruban d'or et de feu les nuages noirs, qui s'étaient séparés en longues bandes et prenaient des formes changeantes, fantastiques. Le jour s'en allait lentement, lentement, et la nuit descendait en demi-teintes perdues, indéfinissables, noyant peu à peu le contour des choses.

Absorbée dans ma contemplation, je n'entendais plus que confusément le bruit qui se faisait au-dessous de moi, quand une voix d'homme s'éleva sans que je songeasse d'abord à l'écouter. Mais les paroles m'arrivèrent si nettes, si pures, qu'elles m'éveillèrent bientôt de ma torpeur.

C'était le morceau d'Hamlet :

Doute de la lumière

Que sur mon front verse le jour,

Doute des cieus et de la terre,

Mais ne doute jamais de mon amour.

Voilà une déclaration chantée, d'où l'âme n'est point absente, pensai-je, assez émerveillée de la voix de mon docteur, une voix qui ne demanderait qu'à être travaillée pour être fort belle.

Il devait s'arrêter là, mais il chanta encore avec non moins de conviction :

O femme, tu t'appelles inconstance et fragilité.

.....
Après cela les bruits confus recommencèrent ; je fermai de nouveau les yeux, un peu énermée, et restai là dans une sorte de somnolence et d'engourdissement où l'on ne sait si l'on dort ou si l'on veille.

Cependant, perdue dans ce vague, il me sembla saisir un léger bruit, comme si l'on frappait à ma porte... je dus murmurer "Entrez!..." et je crus rêver que des pas légers, ceux d'une ombre, s'avancèrent vers moi... puis rien.

Quelques instants d'inappréciable durée se passèrent.

Tout à coup je sursautai en poussant un cri de terreur: une main avait touché la mienne.

J'ouvris les yeux: Robert Kerfort était près de moi incliné, le visage anxieux.

—Pardon, me dit-il; je me demandais si vous étiez évanouie... Je ne comprenais pas, car enfin je crois vous avoir entendue répondre: "Entrez!" lorsque j'ai frappé.

—J'ai dû vous le dire en effet, mais sans m'en rendre compte. Je dormais sans doute, et ce brusque réveil... Il me semblait partir pour un autre monde, je n'avais plus la force d'articuler une parole.

Lui s'était redressé, allant vers la cheminée pour y chercher quelque chose, que dans la demi-obscurité il avait peine à trouver.

Mes yeux s'étaient refermés; il me semblait que l'air du soir, si doux tout à l'heure, me glaçait maintenant jusqu'aux moelles. Il revint vers moi, et, me soutenant la tête, me fit avaler quelques gouttes de cordial; puis il ferma la fenêtre.

Je me sentais revivre, mes nerfs se détendaient; je fondis en larmes.

—C'est absurde, absurde! disais-je irritée, cherchant mon mouchoir, que je ne trouvais pas.

Sans dire un mot, il avait pris un châle, en recouvrait mes genoux, m'enveloppait les pieds, avec des mouvements si doux que la pensée des caresses maternelles en fut évoquée; mais l'image chérie se présentait si lointaine, si insaisissable, qu'il me semblait la voir fuir devant moi et s'effacer pour toujours.

Je ne suis ni sentimentale ni superstitieuse; pourtant une telle angoisse me prit à ce moment que je crus à ce qu'on appelle pressentiment.

L'horrible pensée que ma mère était malade, très malade et qu'on me le cachait me traversa l'esprit. Il me parut avoir été aveugle de ne pas l'avoir compris plus tôt... Elle savait sa fille seule, impuissante, livrée à des étrangers, et elle n'accourrait point!

Dans cet état de surexcitation, j'oubliais que ma mère ignorait mon accident et que chaque jour je lui écrivais des lettres servant à la tromper.

Je saisis le bras du docteur.

—Ma mère est malade, vous ne voulez pas me le dire?

—Qu'avez-vous donc ce soir? dit-il doucement. Est-ce encore cette affreuse solitude qui vous trouble l'imagination? Soyez raisonnable, écoutez-moi.

Il s'assit tout près.

—Non, vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir à quel point j'aime ma mère! dis-je avec passion.

—J'en ai une aussi, répondit-il simplement.

—Ce n'est pas la même chose, repris-je spontanément.

—Comment donc? fit-il souriant.

—Moi, je n'ai qu'elle, je n'ai jamais eu qu'elle; elle seule suffit à ma vie... et, pardonnez-moi d'être si déraisonnable, je n'ai plus la force d'en être séparée. Demain je lui écrirai la vérité, elle

viendra... si elle hésite... n'en doutez pas, c'est qu'elle est malade, très malade... alors c'est moi qui partirai. On transporte des gens plus souffrants que je ne le suis, n'est-il pas vrai?

—Beaucoup plus souffrants.

—Et ils n'en meurent pas?

—Ils ne s'en portent que mieux.

—Que dites-vous? Ils ne s'en portent que mieux! Vous ne m'écoutez même pas... vous êtes ailleurs... c'est bien naturel: allez-vous-en.

—Qu'ai-je dit? fit-il en passant la main sur son front. Je suis ailleurs, dites-vous? où je ne devrais pas être... oui, je vais descendre.

Il se leva, fit quelques pas dans la chambre comme pour s'éveiller, car en réalité il semblait sortir d'un rêve.

—Je descends, répéta-t-il, mais auparavant je vais vous donner une lumière.

—Je n'en ai pas besoin, la lune me suffit.

Elle avait, en effet, monté dans le ciel et ses rayons tombaient sur moi.

—Je vais vous envoyer Anne-Marie.

—Vous me contrariez beaucoup. Je suis remise. Dieu sait pourtant que je ne suis pas nerveuse.

—Il n'est guère possible de l'être davantage.

—Mes nerfs s'étaient alors réfugiés dans ma jambe; la fracture les a délivrés.

—Cela doit être, dit-il en souriant... et il sortit. Quelques instants après, malgré la défense que j'en avais faite, Anne-Marie entra pour me déhabiller.

—Eh bien! les choses marchent-elles à votre gré? demandai-je.

Elle branla la tête.

—Robert n'est pas à son avantage ce soir.

—Et la jeune fille?

—Plus charmante que jamais; lui, tout juste aimable.

—La crainte de déplaire peut-être le rend timide.

—Cela ressemblerait à de l'indifférence plutôt... vous l'avez gardé bien longtemps.

Gardé! le mot me piqua. Croirait-elle, par hasard, que j'aie fait la moindre chose pour le retenir?

—J'eusse préféré qu'il ne vint pas, dis-je; dans l'état d'esprit où je me trouvais, la solitude m'était plus agréable que toute société. Je n'aime à pleurer devant personne, fût-ce même devant un médecin.

La façon dont je m'exprimais la froissa à son tour.

—Il fallait le renvoyer, s'il était importun, dit-elle.

—C'est ce que je me suis empressée de faire dès que la force de parler m'a été rendue.

—Etes-vous donc si fatiguée? demanda-t-elle d'une voix plus douce.

—J'étais, sans m'en douter, dans une sorte d'évanouissement quand votre frère est entré.

Elle vit qu'elle avait été injuste et tout aussitôt redevint bonne et compatissante comme de coutume.

Après cette singulière soirée j'eus une nuit fort agitée, pleine de rêves étranges où je voyais le docteur passer triste et découragé, une blonde fiancée au bras.

Août 18...

Une préoccupation semble peser sur chacun des membres de l'honnête famille Kerfort; on sent quelque chose dans l'air.

Aujourd'hui pour moi douce surprise: la visite de Marguerite.

Comme je la remerciais avec chaleur, elle me dit avec sa loyauté ordinaire que je n'étais pas dans son programme du jour, mais que le docteur avait levé la consigne un peu plus tôt.

—Votre ennui, paraît-il, est à son paroxysme; ce n'est pas très aimable à vous de le laisser voir si clairement, ma chérie, ajouta-t-elle.

Je bondis sous ce reproche immérité.

Cela vaut la peine vraiment de faire de telles dépenses d'héroïsme pour arriver à un pareil résultat!

Ce dernier coup achève de me décider; j'écrirai dès aujourd'hui à ma mère.

Margaret me conjura d'attendre encore le courrier de demain; je fis la concession demandée. Dans quelques jours on me transportera à Ménézar-roch; voilà du moins qui est convenu, demain je ferai mes premiers pas appuyée sur des béquilles.

Le docteur a passé une partie de la soirée avec moi dans l'intention évidente de me distraire et de hâter ma guérison, afin de se débarrasser de moi probablement. La lassitude est réciproque.

Août 18...

Margaret avait raison de m'engager à attendre le courrier; devinait-elle donc ce qu'il devait contenir?

La pauvre tante en est à ses derniers moments, peut-être tout est-il fini maintenant.

Fini: quel mot court et éloquent! Peu s'en est fallu qu'on ne le dise de moi, il y a trois semaines; et aujourd'hui, à part Mme de Pennilis, qui porterait au cœur un deuil éternel, on ne parlerait pas plus d'Edith que si elle n'avait jamais existé.

Une seconde fois j'assiste à mon enterrement, où beaucoup de bruit se fait. Je vois le tableau: des héritiers au sixième degré (je n'en ai pas d'autres) versent des larmes de crocodile, chantent *in petto* un hymne de reconnaissance, des mères de famille pourvues de laiderons à marier respirent plus à l'aise devant une place vide, et consentent à reconnaître que la défunte avait quelques talents... "aidés par la fortune, madame, c'est la fortune qui met tout en relief," répond l'une d'elles, pas sûre encore que la morte le soit bien réellement. Dans la foule des amies on parle encore de quelques fêtes données avenue Gabriel... et puis, après, en dehors de ces thèmes, rien, rien, rien! Edith de Pennilis se voit ensuite arrêtée au seuil de l'inconnu par quelqu'un qui lui demande ses titres, ses droits d'entrée:

—Aquarelliste de talent, musicienne distinguée, femme charmante, répond-elle.

—C'est beaucoup peut-être pour le monde que vous quittez, mais pour ce'ui-ci!...

Et je m'imagine Anne-Marie Kerfort aux mêmes bords, subissant le même interrogatoire. Deux mots comme réponse et résumé de sa vie: abnégation, dévouement.

Le grand justicier ne peut ouvrir la même porte devant elles.

Margaret est venue m'arracher à cette méditation et tout conclure pour mon retour à Ménézar-roch. Enfin! enfin!

Après son départ je suis restée seule, Mlle Anne-Marie étant allée avec son frère passer l'après-midi dans les environs. Toujours l'histoire du mariage, je pense.

Le silence le plus profond régnait dans la maison. Il fut bientôt troublé par les gémissements d'un chien qui semblait venir de l'étage que j'habite.

Je n'y prêtai pas d'abord grande attention, mais les plaintes se changèrent en aboiements, en appels qui disaient clairement: "Ouvrez-moi."

—Pourquoi n'ouvrais-je pas à cette pauvre bête sans doute oubliée par son maître? Je commence à être habile dans l'art des béquilles; mettons-les au service du prochain. Je me levai et n'eus qu'à ouvrir la porte pour me trouver dans le corridor.

Le chien entendant du bruit cria d'une façon très claire: "Je suis là, par ici." Je suivis l'indication, et arrivai à une porte derrière laquelle gémissait le captif; je l'entr'ouvris et d'un rapide coup d'oeil j'embrassai l'ensemble très artistique d'un cabinet, atelier, fumoir, tout ce que l'on veut.

Il ne me parut pas très indiscret d'avancer d'un pas pour m'arrêter devant l'ébauche d'une marine assez bien faite, qui représentait une pauvre petite voile battue par des flots aussi furieux que ceux que j'avais contemplés naguère dans ma fatale expédition.

Je remarquais quelques effets heureusement rendus, lorsque le chien, qui avait oublié les devoirs les plus élémentaires de la reconnaissance, revint sur ses pas en grande hâte, sauta, gambada et d'un coup de queue renversa un carton d'où cent feuilles de papier, esquisses, dessins, s'échappèrent.

—Horrible bête! m'écriai-je d'un accent assez expressif pour mettre le maladroit en fuite, et je me mis en devoir de réparer le malheur en ramassant les feuilles éparses, ce qui était pour moi un pénible travail.

Un à un je remettais les dessins dans le carton quand une étude aux deux crayons frappa mes regards: c'était une tête de femme. Ces yeux, aux paupières longuement frangées, ce nez droit, cette bouche finement dessinée, ces cheveux légers appartiennent bien à Edith de Pennilis... Je n'en puis douter, c'est elle, mais avec une expression que je ne lui connais pas... un poète peut seul l'idéaliser ainsi! un poète ou un... Je ne sais quel sentiment me fait monter la rougeur aux joues. Ce docteur de quoi se mêle-t-il? Voilà qui outrepassa ses devoirs de profession. Mais je dois renfermer au dedans de moi la colère qui m'envahit. Est-elle légitime du reste? L'artiste n'a-t-il pas le droit de donner à ses fantaisies les traits de tel ou tel visage?

Je refermai le carton... puis la porte, et retournai chez moi au plus vite.

Bien m'en prit, car, quelques instants après, le frère et la soeur arrivaient.

J'étais résolue à avouer ma promenade, que l'évasion du chien aurait du reste révélée, et je dis au docteur que les chefs-d'oeuvre rapidement entrevus me laissaient le désir de les contempler de plus près.

Il ne pût moins faire que de m'offrir de visiter son atelier, nom pompeux, dit-il, donné à son humble retraite; mais avant de m'y introduire il demanda la permission d'y établir un ordre relatif.

J'ai passé là une grande heure, regardant ses dessins, ses peintures, ses croquis... mais le portrait de femme avait disparu du carton.

Demain, j'aurai quitté Coatanéa. Adieu donc, toit hospitalier, "demeure chaste et pure" où si souvent j'ai vu errer mon ombre sur les bords du Styx. Le triste nocher ne transportant que des âmes n'a pu me passer dans sa barque légère, car me voilà bien vivante, les bras de nouveau ouverts à la vie.

—Je clos ici ce journal, qui fait un imposant volume. Quand ces jours seront loin, peut-être prendrai-je quelque intérêt à les lire, vu la bizarrerie de la situation.

En fait de bizarrerie, une fois que je me suis retrouvée seule ce soir, pour le dernier jour, dans cette chambre où j'ai souffert et pensé, je me suis mise à fondre en larmes. C'est, je pense, la dernière faiblesse de la femme nerveuse par occasion.

Le docteur me considère comme si bien guérie de toutes mes misères qu'il n'est même pas venu comme de coutume me souhaiter une bonne nuit.

DEUXIEME PARTIE

I

Le soleil entre à flots dans l'atelier de Robert Kerfort. Au loin l'immensité bleue scintille comme un ciel criblé d'étoiles; le jeune docteur, assis devant le chevalet qui porte le paysage marin encore inachevé, semble plongé dans une profonde méditation.

Brusquement il se lève, le front crispé, murmure à demi-voix:

—Fou, mille fois fou!...

Et il se promène à grands pas dans cette chambre où elle est venue la veille, où tout a rayonné de sa présence, tandis que maintenant la nuit s'est faite, malgré ces grandes clartés qui tombent du ciel.

Il la revoit s'asseyant devant le chevalet: elle saisit le pinceau, le baise dans un transport de joie, comme un enfant qui retrouve un foudet familier. Puis, avec ce sans-façon qui est une de ses grâces, critique, retouche, promène son pinceau ici et là. C'est bien le coup du maître qui donne la vie, anime la mort!

—C'est mieux, fait-elle, se levant pour se mettre à distance; mais il n'y a pas d'oiseaux.

Elle revient à la toile: un coup de pinceau et voilà un goéland qui se joue au-dessus des vagues.

—Il n'est pas bon que l'homme soit seul, ajoute-t-elle, l'oiseau non plus.

Un second coup de pinceau et une mouette suit le goéland.

Robert revoit toute cette scène, vivante devant ses yeux.

—Vous corrigerez ce rocher, retouchez cette vague, recommanda Edith.

Il ne retouchera rien... cette toile restera telle qu'elle l'a laissée... Il voudrait conserver jusqu'à la poussière de ses pas.

Pourquoi avait-elle une grande fortune, un nom, des ancêtres? Il lui eût dit: "Soyez reine de ce modeste empire; commandez, je suis votre esclave." Mais quand il la songe belle, adulée du monde, riant à toutes les joies de la vie, il se fait l'effet d'un ver luisant rêvant d'une étoile.

Une seule consolation lui reste: le mystère de cet amour qu'à force d'empire sur lui-même il a su cacher sous un masque de calme et de froideur. Qu'il lui a fallu se maîtriser pour entrer impénétrable, chaque matin et chaque soir, dans cette chambre qu'il n'a pas eu le courage de revoir, depuis qu'elle l'a laissée, morne comme un tombeau!

Mot à mot, toutes ses conversations lui reviennent à la mémoire; le moindre de ses regards, le plus fugitif de ses sourires, un pli sur son front, un mouvement de sa lèvre, tout est gravé là où rien ne doit s'effacer! Quel jour a-t-il commencé à l'aimer? Dès cet instant, peut-être, où elle arriva pâle et glacée au soir de la tempête.

S'arrachant à ces pensées, il sort de son cabinet, passe devant cette chambre toute remplie d'inoubliables souvenirs, et l'ouvre inconsciemment.

Le désordre du départ y règne encore; un sentiment d'abandon flotte dans cette atmosphère qu'elle ne respirera plus; dans un vase deux roses se fanent; sur un meuble, un bout de satin oublié, celui qui nouait ses cheveux aux reflets colorés, frissonnant autour de son front un peu bas, semblable à celui des statues grecques. Il en a conservé une boucle blonde, celle qu'elle coupa le jour où il la descendit dans ses bras, tremblant tandis qu'elle restait indifférente.

—Pauvre fou de Robert! pauvre fou!

Il se le répète en s'approchant de la fenêtre. C'est là que l'autre soir il la trouva si blanche, presque évanouie, idéalisée sous les rayons de la lune! Plusieurs fois jusqu'à cet instant, il s'était demandé si son cœur renfermait autant de richesses que son esprit; si sa sensibilité égalait son intelligence? Mais après l'avoir entendue parler de sa mère, avec cette passion, éclatant tout à coup comme les sentiments longtemps contenus; quand il l'avait vue en larmes, cédant aux fantômes d'une imagination toute féminine, il s'était dit que sous cette apparence légère, se cachait peut-être une âme aux chaudes tendresses, un esprit aux

mille facettes dont jouirait à l'infini ce,ui qui marcherait près d'elle le voyage de la vie.

Robert entendit le pas de sa soeur; aussitôt, allant vers la cheminée, il parut très occupé à rassembler quelques fioles laissées là. Elle lui proposa, d'un air indifférent, de l'aider à débarrasser la chambre de tant d'objets inutiles; mais avec son tact de femme et sa profonde affection, elle ne devinait que trop ce qui se passait en lui.

Devait-elle provoquer une confiance? Pour la taire, attendait-il d'elle, son amie, sa camarade à certaines heures, un mot d'encouragement? ou bien voulait-il, à ses yeux mêmes, rester impénétrable?

Il ne se pressait pas de quitter la chambre, ouvrant et refermant chacun des flacons, comme pour s'assurer que le contenu répondait bien à l'étiquette. Anne-Marie se mit à ranger un tiroir, puis, sans interrompre sa besogne ni regarder son frère:

—Elle va bien me manquer, dit-elle.

—C'était cependant une grande fatigue pour toi, répondit-il, essayant de conserver un air indifférent.

Anne-Marie, enhardie, continua, rangeant ou plutôt dérangeant son tiroir:

—Une distraction plutôt, son esprit était si original... tant de gaieté et d'entrain malgré tant d'ennuis!

Il ne répondit pas: elle le regarda et vit sur son visage un tel bouleversement que spontanément elle se leva, et, venant à lui:

—Quel jour malheureux que celui où elle a franchi le seuil de cette maison!

—Et pourquoi? demanda-t-il, la voix et le regard durs.

—Parce que tu l'aimes, prononça-t-elle nettement, excitée par cet accent auquel il ne l'avait pas habituée.

—Qu'en sais-tu? dit-il farouche.

Elle le regarda des larmes plein les yeux.

—Oh! mon pauvre Robert, que je souffre! tit-elle avec passion.

A ces mots, devant ce visage, qui disaient la profonde tendresse dont il était l'objet, Robert laissa tomber le masque sous lequel il essayait en vain de dissimuler.

—Tu ne me dis que trop vrai, Anne-Marie, reprit-il, la voix un peu brisée.

—Quelle chose étrange! murmura la jeune fille; c'était si peu ton idéal!

—Mon rêve était tout autre en effet... près de moi peut-être... Je n'avais qu'à tendre la main... quelle séduction lui a-t-il manqué?

—Alors, demanda Anne-Marie la gorge serrée, Charlotte si parfaite?...

—Non!..

Anne-Marie poussa un long soupir.

—Console-toi, reprit le jeune homme avec un sourire amer; il n'est rien ici-bas qui soit éternel; peut-être oublie-t-on encore plus vite que l'on aime. Elle n'en croyait rien et au fond de son cœur se faisait de cruels reproches. Comment n'avait-elle pas lu plus tôt dans le cœur de son frère?... Elle l'avait cru défendu d'Edith par les confidences d'un ami qui la lui montrait coquette et pauvre de cœur; plusieurs fois il avait jugé la jeune fille si sévèrement qu'elle, Anne-Marie, était intervenue prenant son parti... Et maintenant! il l'aimait sans aucun espoir dans le présent et dans l'avenir.

Si un instant, le premier soir, Mlle Kerfort avait songé à une aventure providentielle, ses illusions s'étaient promptement dissipées: Edith, même en dehors de sa grande fortune et de son nom, n'était en rien la femme qui convenait à son frère. Son éducation brillante, mondaine, artistique, n'excluait-elle pas les humbles vertus qui font le bonheur du foyer? Et par-dessus tout, son indifférence religieuse ne creusait-elle pas un abîme entre son âme et celle si profondément croyante de Robert?

Il fallait donc oublier, oublier à tout prix cet amour insensé, et la solitude de Lochrist; la vie uniforme de Coatanéa, n'étaient pas faites pour y aider.

Si la paix de la campagne rend plus légères ou moins douloureuses certaines épreuves, il en est d'autres au contraire qu'elle creuse et alimente...

Mais la douleur est une grande éducatrice, songeait Anne-Marie. Sous son étrointe, l'âme de Robert, déjà si haute, pouvait encore monter... Alors? Qu'importait? Et les vers du poète pleurèrent dans sa mémoire: "L'homme est un apprenti, sa douleur est son maître."

Néanmoins, à cette heure, la jeune fille eût souhaité que le "Maître" donnât ses leçons à Mlle de Pennilis plutôt qu'à son frère: elles semblaient plus utiles à celle qui blessait qu'à celui qui restait meurtri.

II

—Marraine! dit Edith, frappant des mains; marraine, pour la première fois de ma vie, cela m'amusera beaucoup, Margaret. J'approuve bien fort l'idée que vous avez de me donner un filleul! J'entends qu'on parle de ce baptême à dix lieues à la ronde. Les carillons sonneront pendant deux heures, et chaque coup de cloche fera pleuvoir une

averse de dragées; un baptême enfin comme au temps des fées!

—Il ne faudra pas oublier de doter votre filleul de toutes vos qualités, dit Margaret en riant.

—Je demande qu'on lui enlève la possibilité de se casser la jambe, reprit Mme de Pennilis.

Elles causaient ainsi toutes trois, assises à quelques pas du manoir, au bord de l'étang qui dormait sous les arbres, et plus loin allait se perdre en un ruisseau très profond. Dans l'air flottait ce parfum pénétrant des fleurs que le soleil du jour a épanouies et que l'approche du soir relève et vivifie.

Mme de Pennilis arrivée de la veille seulement, se reposait dans la paix de la campagne après toutes les fatigues, les longs soins donnés à la vicille tante, les émotions et les affaires qu'entraîne la mort. On ne pouvait voir un visage plus sympathique que celui de cette femme de cinquante ans que les chagrins semblaient avoir à peine effleuré; le regard, plein de bonté, souriait en même temps que les lèvres. En ce moment il s'arrêtait plein de tendresse sur le visage de son enfant assise à ses pieds, la tête renversée sur ses genoux. Edith jouissait avec délices de cette réunion si ardemment désirée, et le cœur en fête en unisson avec la nature qui chantait autour d'elle, trouvait la vie bonne, facile comme un fleuve où les barques se laissent aller au fil de l'eau.

Un roulement de voiture vint interrompre les rêves fantastiques ébauchés par l'imagination d'Edith.

—Le docteur sans doute, dit Marguerite.

—Relève-toi donc, mon enfant, dit Mme de Pennilis.

La jeune fille se redressa seulement, et sa mère, se levant, vint avec un geste spontané tendre ses deux mains au jeune homme.

—Comment vous remercierai-je jamais assez, monsieur! dit-elle, les yeux humides, la voix émue.

Et comme Robert murmurait une phrase banale sur ce que le plus humble de ses confrères n'eût pas agi autrement, Edith intervint.

—Puisque le docteur y tient, adressons notre tribut de reconnaissance à la Faculté représentée en la personne de M. Kerfort. Mme de Pennilis, saluez aussi pour moi la docte assemblée, car je ne puis encore me mouvoir aisément.

—Monsieur, reprit Mme de Pennilis en souriant, je vous demande bien pardon pour tout le mal et les difficultés que ma fille a dû vous causer... elle est si gâtée!

—Mlle de Pennilis a été très forte, très courageuse, d'un moral excellent, interrompit Robert.

—N'en croyez rien, mère, s'écria Edith. Je me suis montrée à certains instants parfaitement insupportable. Mlle Anne Marie est un ange de douceur et son frère d'une admirable patience.

Robert s'était assis et pour la troisième fois Mlle de Pennilis écoutait l'histoire de la fracture avec un intérêt aussi vif que si chaque détail eût été inédit. La cloche du dîner interrompit cet inépuisable sujet; le repas fut gai, plein d'entrain.

Lorsqu'on sortit de table, le soir descendait sur la campagne; pas encore la nuit, mais cet instant où le contour des choses s'efface graduellement et se noie dans l'ombre, le silence et le mystère. La lune se levait là-bas derrière les arbres de l'étang, sur lequel elle jetait ses tremblantes clartés.

Les châtelains de Menez-ar-roch et leurs convives vinrent s'asseoir sur un banc au bord de l'eau. Comme par un besoin instinctif d'harmonie avec cette nature qui s'endormait dans la grande paix du soir, ils laissèrent languir et tomber la conversation. On entendait distincte maintenant chacune de ces mille notes qui forment les confuses mélodies de la nuit, un bruissement de feuilles, un frisson d'ailes, le léger craquement d'une branchette qui se détache et tombe sur les mousses, la voix du ruisseau parlant bas afin de ne pas éveiller en plein rêve les oiseaux et les fleurs.

Et Robert, pour un cœur battant à l'unisson du sien, eût donné l'univers.

—Nous devenons aussi mélancoliques que la lune, dit tout à coup M. de Kermorvan, qui ne posait pas pour le rêveur.

—Profane! s'écria Edith presque avec indignation. N'entendez-vous pas le divin concert monter de toutes parts?

—Je n'ai point l'oreille assez fine pour cela, répondit-il sans façon.

—Écoutez, fit Edith, comme si elle cherchait à saisir quelque bruit arrivant de l'étang.

Et à demi-voix elle commença:

Ah! j'entends les Dj'nnis,
Lutins séduisants;

Je vois leurs yeux leurs yeux ardents,
Ton cœur bat-il? Oui. Sais-tu pourquoi?
Non... Viens viens, viens, près de moi.

Ah! ah! ah!

Avec son merveilleux talent, cette voix qu'elle conduisait et modulait à son gré, c'était comme une évocation de tous les lutins de la nuit; mais les bravos retentissants de M. de Kermorvan les mirent en fuite, l'enthousiasme trop sincère de sa femme acheva leur déroute. Robert murmura un mot banal d'éloges, et Edith, trouvant soudain que la lune avait des clartés froides, demanda à rentrer.

A quelques jours de cette soirée, Mme de Pennilis pria le docteur Kerfort de venir jusqu'à Ménez-ar-roch, afin de lui demander quelques derniers conseils avant de se mettre en route. Il arriva par une belle après-midi et trouva ces dames travaillant à leur place favorite. Interrogé sur les précautions à prendre, Robert recommanda surtout de ne se remettre que graduellement à la marche.

—J'ai déjà fait beaucoup de progrès depuis que vous ne m'avez vue, dit Edith. Vous allez en juger, docteur. Puis, lui tendant la main :

—Voulez-vous m'aider à me relever?

Une fois debout, elle fit quelques pas appuyée seulement sur une ombrelle à longue canne.

—Vous n'êtes pas assez soutenue, dit-il; il faut encore pendant quelques jours vous servir d'un bras.

—S'il vous plaît? fit-elle lui demandant le sien. Il le lui offrit.

—Oh! comme cela, c'est parfait! j'irais au bout du monde.

Et se retournant vers sa mère et son amie :

—Nous allons faire un voyage au long cours. Vous voulez bien, docteur.

—C'est cela, dit Mme de Pennilis souriant; au moins je serai tranquille, tu seras en bonnes mains.

—Là, jusqu'au ruisseau seulement, dit Edith. Regardez si ce n'est pas enchanteur?

Enchanteur! Il ne le trouvait que trop. Sur l'étang silencieux et verdi dansaient, à travers les rayons du soleil, des myriades d'insectes aux ailes de gaze; des branches d'arbres traînaient paresseusement dans l'eau, et au-dessus de cette verdure et de cette fraîcheur s'étendait le ciel bleu pâle, semé de nuages plus légers et plus blancs que des plumes de cygne.

Elle s'appuyait à son bras, ignorants de ce qu'elle lui causait de tortures, parlant avec la plus parfaite liberté d'esprit, heureuse, rayonnante de vie et de jeunesse. Sa pâleur des derniers jours avait presque disparu; ce grand air qu'elle respirait avec délices, après en avoir été si longtemps privée, semblait la griser, et elle riait d'un rire frais comme celui d'un enfant.

Qu'elle était donc indifférente, se disait-il, pour ne rien deviner de ce qui se passait en lui! Sa gorge se serrait et il ne répondait que par monosyllabe, songeant que dans peu d'heures elle serait partie, perdue à jamais.

Ils s'éloignaient à pas lents, suivant le sentier étroit du bord de l'étang, qui se rétrécissait de plus en plus.

De l'autre côté s'étendait une prairie ombragée. Ils étaient arrivés en face d'un pont des plus rus-

tiques et des moins larges, jeté au travers du torrent profondément creusé.

—Avez-vous remarqué, demanda-t-elle, l'aspect du bois et de l'étang vu de la prairie? C'est tout préparé pour un délicieux paysage... venez voir.

Elle l'entraînait vers la passerelle.

—Oh! non, l'endroit est trop difficile pour vous, je ne puis vous le permettre.

Elle fit mine d'abandonner son bras, et le défiant d'un regard et d'un mouvement de tête où pour la première fois il voyait quelque coquette-rie :

—Je passerai seule, fit-elle.

—Je vous le défends bien...

Et instinctivement il pressa contre lui le bras qui ne s'appuyait que légèrement sur le sien; mais elle se dégagea, et faisant deux pas vers le pont :

—Voyons, fit-elle, les lèvres entr'ouvertes dans un sourire charmant et la voix caressante, pour une fois seulement, chassez bien loin ce médecin sévère et soyez comme les autres.

—Et, ces autres, dit-il, moins maître de son regard que de sa parole, comment sont-ils?

—Ils font ce que je veux, et si je leur disais de m'atteindre cette fleur que vous voyez là, je l'aurais.

Elle désignait de l'autre côté, à l'endroit le plus escarpé, une pâle campanule qui se penchait.

Avant qu'elle eût achevé, il s'était élancé, avait franchi le ruisseau et cueillait la fleur.

—Faites le tour, ordonna-t-elle, très pâle, lui montrant le pont du bout de son ombrelle.

Mais sans l'écouter il franchit l'espace à nouveau, et avec un regard et un mouvement qui furent à Edith une révélation, il lui offrit la campanule.

—Docteur, dit-elle, mettant à ce mot une intonation qui creusait un abîme entre elle et le jeune homme, offrez-moi votre bras, je vous prie, car je suis restée bien longtemps debout.

Par un brusque reflux de sentiments, il se sentit devenir de glace en même temps qu'une sourde colère gronda en lui.

—“Les autres” se sont-ils brisé la tête? demanda-t-il avec une ironie mordante. Pardonnez-moi de n'être pas allé jusque-là... Je ne souhaite rien de ce qu'ils ambitionnaient sans doute?

Edith se sentit atteinte à son tour : la flèche qu'elle avait lancée revenait plus aiguë la frapper. Elle allait blesser encore, par vengeance, quand sa mère et Marguerite parurent au détour du sentier.

—Nous nous demandions s'il n'était pas arrivé un double accident, dit Mme de Pennilis. Ne

croyez-vous pas, monsieur, que ce soit un peu trop marcher? Voyez, elle est toute pâle.

—Mlle de Pennilis voulait aller plus loin, répondit Robert, dont la voix ne laissait plus rien percer de sa violente émotion.

—Elle ne sera jamais raisonnable, reprit Marguerite.

Puis, regardant la fleur que son amie tenait à la main sans même s'en douter :

—Quelle jolie campanule vous avez là!

—Elle est déjà fanée, dit la jeune fille.

Et, d'un mouvement indifférent, elle jeta la fleur dans l'étang.

Robert revint vers Lochrist en proie aux sentiments les plus tumultueux, maudissant tour à tour et lui et la femme qui avait infligé à son amour-propre un supplice sous lequel il se sentait bouillonner. Comment oublier le dédain de ces lèvres laissant tomber ce mot "docteur", le cinglant comme un coup de cravache? Et ce sourire, ce regard, caresse et provocation, qui l'avaient égaré au point de lui laisser croire un instant que pour elle il était "comme les autres"!... Que n'eût-il donné pour reprendre ce mouvement qui l'avait jeté aux pieds d'une coquette, car il répétait maintenant après ce pauvre de Roquefeuille, souffrant de la même blessure: "Ce n'est qu'une coquette, une dangereuse coquette." Et il lui avait révélé le secret si profondément enfoui, jusque-là, au plus intime de son coeur! Ce secret gardé au prix de tant de luttes, elle le savait maintenant et en riait sans doute!... Comme il s'en voulait de ne pouvoir la détester!..."

Pauvre Robert! qu'il eût été vengé si à ce moment, doué de double vue, il eût pénétré le coeur d'Edith!

La jeune fille, seule dans sa chambre, assise près de la fenêtre ouverte, dans une attitude accablée, rappelait à son souvenir chaque détail de la scène de tout à l'heure. Elle revoyait le jeune homme s'élançant au-dessus du ravin, où un faux mouvement pouvait le précipiter, et ressentait au coeur l'impression violente qui l'avait saisie à ce moment, éprouvant contre lui une étrange colère, lui en voulant d'autant plus qu'elle se rendait compte d'avoir provoqué cette scène malheureuse, d'être enfin la première coupable. Il l'aimait donc! Il l'aimait! Ce que cette pensée lui faisait éprouver restait indéfinissable: il n'y avait là rien d'extraordinaire, tandis qu'une question repoussée avec terreur revenait se poser à son esprit avec une persistance implacable: aimerait-elle Robert?

Aimer Robert Kerfort!... Elle, Edith de Pennilis!... Un éclat de rire lui déchira la gorge et une

insupportable rougeur brûla ses joues. La devise qu'elle s'était pour ainsi dire choisie: "Coeur jamais séduit, jamais esclave", se présentait à sa pensée comme une ironie, car il lui semblait que Robert, même à genoux, était un maître qu'elle ne pouvait mépriser.

Elle se leva et avec un mouvement de défi:

—Si je ne veux pas!... N'est-on pas libre de soi? Je suis encore malade, affaiblie par cette vie anormale que je mène depuis longtemps... mais une fois loin, reprise par le tourbillon... autant en emporte le vent!

La cloche du dîner sonna. La jeune fille donna un coup d'oeil à sa toilette et descendit.

—Je ne troublerai point ma mère par de semblables folies, murmura-t-elle.

Et ce fut la première fois qu'Edith garda tout un jour une pensée cachée à sa mère.

III

Le chemin de fer emporte à toute vapeur vers Paris Mme de Pennilis et sa fille. Elles sont seules; les paysages bretons n'ont pas encore fui. Une grande mélancolie passe dans le regard d'Edith.

—Mère, dit-elle, essayant de prendre le ton léger, qui lui est le plus habituel, j'ai un immense, un impérieux besoin de distractions.

—Je le pense, répond Mme de Pennilis, qui ne manque jamais de comprendre ce qu'éprouve ou désire sa fille. Après une telle disette, il faut bien des compensations.

—Ce n'est pas cela seulement, dit la jeune fille, dont le visage se colore légèrement.

Puis, prenant soudain son parti:

—Je vous le donne en cent, en mille! Vous ne devinerez point la communication que j'ai à vous faire.

—Il faudrait au moins me mettre sur la voie, fit Mme de Pennilis. S'agit-il d'un voyage en Amérique, d'une excursion en Norvège, en Russie? de l'achat d'un attelage à quatre chevaux? d'un yacht? d'une promenade en ballon?...

Edith hochait dédaigneusement la tête.

—C'est dans un tout autre genre qu'il vous faut chercher.

—Je préfère jeter ma langue aux chiens.

—J'ai rencontré le seul homme qui ait su me plaire, dit Edith. Me plaire?... l'expression est impropre... le seul homme dont la pensée s'impose à la mienne et qui saurait prendre sur moi, malgré moi, un irrésistible empire.

Mme de Pennilis regarda sa fille avec angoisse.

—M. de Kermorvan? murmura-t-elle le coeur défaillant.

Edith partit d'un franc éclat de rire.

—Oh! rassurez-vous, de grâce! rassurez-vous et cessez de me regarder avec cette expression navrée!... Je ne songe point à précipiter Margaret au fond de l'étang pour devenir châtelaine de Ménez-ar-roch!

Mme de Pennilis laissa échapper un soupir de soulagement.

—Alors, fit-elle, tu n'as eu l'occasion de voir personne.

—A l'exception du docteur Kerfort...

Mme de Pennilis, étant assise, ne pouvait tomber de la renverse, mais elle resta un instant sans voix.

—Tu avais raison, reprit-elle, après quelques secondes de silence, je ne l'aurais jamais deviné.

—Mon étonnement égale le vôtre! mais ne craignez rien... c'est un effet de la solitude; quelques jours de vie normale dissiperont cette bizarrerie.

—Je l'espère, fit Mme de Pennilis pensive.

—Si c'était sérieux cependant, que diriez-vous? demanda Edith.

—Si cette invraisemblance était possible, je te dirais: épouse-le. Tout plutôt que de te voir souffrir! Prends le bonheur où tu crois le trouver, en dehors de ce que j'ai pu désirer ou concevoir. Qu'importe, pourvu que tu sois heureuse!

Edith, émue du ton chaud, passionné de ces paroles, entoura d'un geste tendre le cou de sa mère et appuya sa tête sur son épaule.

—Vous m'aimez bien, je le sais, et moi aussi, allez!... Je vous aime trop pour penser qu'un autre puisse vous remplacer.

—Je ne suis pas éternelle, dit Mme de Pennilis.

—Je n'ai pas non plus ce privilège, répondit Edith.

Et elle embrassa gaîment sa mère, car il lui semblait être débarrassée d'un lourd fardeau.

On arrivait à une station; quelques voyageurs montèrent, interrompant l'intimité entre la mère et la fille. Toutes deux ouvrirent un livre, mais Mme de Pennilis voyait les lignes danser devant elle et les feuillets tournaient sous ses doigts sans qu'un mot frappât son attention.

La confiance de sa fille la jetait dans une profonde rêverie; pour la première fois, le cœur d'Edith se montrait disposé à une sympathie. Jusqu'ici elle était demeurée réfractaire à tout sentiment tendre, et la liste des prétendants évincés se faisait déjà longue. Après ce qu'elle appelait "l'exécution", c'était une joie, un allègement que ne partageait que trop Mme de Pennilis. A ces instants, elles se retrouvaient toutes deux, plus indépendantes, plus étroitement l'une à l'autre,

comme si elles venaient d'échapper à un même danger.

Mme de Pennilis se le demandait maintenant: "N'absorbait-elle pas trop complètement le cœur de son enfant?" Il lui avait suffi de disparaître seulement quelques semaines pour que le besoin d'une autre affection se fasse sentir. "Serait-elle donc un obstacle à son bonheur à venir?"

Elle secoua l'angoisse qu'une semblable pensée faisait naître et se mit à chercher à travers le monde de ses connaissances l'idéal des maris et des gendres. Après avoir pénétré dans bien des milieux, vu passer des comtes, des marquis, voire même des ducs, de grandes célébrités dans les arts, les sciences et les lettres, elle s'arrêta à un simple vicomte.

L'élu de sa pensée avait nom Pierre de Montignac. Neveu et fils adoptif d'une de ses amies, il avait aujourd'hui près de trente ans, précisément l'âge fixé par sa tante comme extrême limite pour songer au mariage.

Jusque-là il ne s'y était guère montré disposé, se contentant de manger sans trop de soucis une fortune dont il était le maître, bien assuré que celle de sa tante réparerait toujours les brèches faites à son capital. En attendant il menait la vie à grandes guides, restant toujours de bon ton, apprécié des femmes du meilleur monde, près desquelles il avait la réputation, méritée du reste, d'homme généreux. Dans les ventes de charité il payait un cigare au poids de l'or, donnait pour un bouquet de violettes autant de louis que de fleurs; son nom figurait pour des sommes très rondes sur toutes les listes de souscriptions ouvertes en faveur des inondés, des incendiés, des artistes en détresse, de toutes les infortunes à grandes réclames.

Caractère facile, causeur aimable, esprit enjoué, il était Parisien dans l'âme, savait un peu de tout sans avoir rien approfondi, saisissant au vol la question du jour et l'appréciait aussi bien que le premier journaliste venu. Au fond, ni meilleur ni plus mauvais que la plupart de ses semblables, il avait l'égoïsme de ceux qui ont été l'objet et le but de la vie des autres et à qui l'on ne demande en retour qu'une facile reconnaissance.

Pierre se montrait bon, prévenant pour sa tante, restée très jeune sous ses cheveux argentés, l'accompagnait dans le monde, dont elle ne savait se passer, et l'on s'accordait à dire qu'il était le meilleur des neveux.

Que lui manquait-il?... Rien; rien en vérité, se répondait Mme de Pennilis cherchant bien.

Cette femme bonne et charmante, sans grands principes religieux, jugeait en mondaine qu'un

peu de scepticisme n'effraie pas. Sceptique, Pierre l'était par tempérament plus que par système, évitant de blesser, heurter les convictions qui se rencontraient par hasard sur son chemin. Mme de Pennilis lui faisait un mérite de cette modération, mérite négatif cependant, car, sans croyances religieuses et sans foi politique, il pouvait entendre, sans que rien ne s'émeuve et proteste au fond de lui, les opinions les plus divergentes et les querelles les plus passionnées.

Mme de Pennilis s'étonna de n'avoir pas songé plus tôt à cette union et se promit d'amener des circonstances qui permettraient à Edith d'être prise tout doucement dans les filets qu'elle tendrait pour son bonheur.

Paris! Onze heures du soir! Edith le traverse à cet instant où la grande ville se repose dans le plaisir après s'être agitée tout le jour dans la fièvre des affaires.

Quand, assise près de sa mère, dans le coupé aux armes de Pennilis, elle regarde fuir les lumières sur les deux rives de la Seine; quand elle arrive place de la Concorde, quand elle respire enfin sa véritable atmosphère, elle entoure de son geste câlin le cou de sa mère.

—Ma chérie, je vous permets de rire de l'Edith qui vous a fait si drôle confidence il y a quelques heures. Ce n'était pas la vraie, mais son ombre, soeur des fantômes, celle-là, est restée sous les brumes bretonnes.

—Je ne ferai rien pour la ramener au royaume des vivants, répondit Mme de Pennilis.

—*De profundis!* fit Edith d'une voix grave.

Et c'est ainsi que toutes deux crurent ensevelir le médecin de Lochrist dans le passé de la veille.

Elles le crurent d'autant plus durant les entraînements de l'été, que Mme de Pennilis les multiplia à dessein. Ce fut d'abord, sous prétexte de son foie, qu'un médecin complaisant découvrit malade, une saison à Vichy, suivie d'une autre saison sur une plage normande dont l'air salin était favorable à Edith... et à des rencontres "fortuites" préparées par les savants stratégies d'un plan que Mme de Pennilis poursuivait en secret. Dans la société mondaine de la plage et des excursions se trouvaient un officier de dragons, un ingénieur aux mines, et le vicomte de Montignac. Tous trois faisaient à la jeune fille une cour discrète ne demandant qu'à être encouragée. Pour le moment, le blond vicomte de Montignac tenait le bout de la corde, c'était plus qu'il n'en fallait pour faire le grand recul des souvenirs de Basse-Bretagne; et la plage normande, avec ses falaises

blanches, affectant des formes de décors d'opéra, ne pouvait en rien rappeler les grèves sauvages, le granit que la vague ne saurait entamer.

Un matin, Edith s'en était allée seule avec sa boîte d'aquarelle au fond d'une petite crique peu fréquentée des baigneurs.

Assise à même le galet, elle s'absorbait au dessin d'une barque échouée attendant, le flot, lorsqu'une silhouette d'homme s'interposa entre son modèle et sa toile. Elle poussa un cri, d'un seul mouvement fut debout: Robert Kerfort était devant elle, se retournait.

Elle vint vers lui toute rouge, palpitante, la main tendue.

—Vous! vous ici! Voilà qui s'appelle une rencontre imprévue!

—Imprévue! répéta-t-il, essayant de se reprendre, car un nuage avait passé sur ses yeux: Une seconde ils se regardèrent visiblement troublés.

—Vous êtes en villégiature? demanda-t-elle.

—Oh! non! je n'ai pas ainsi de temps à perdre. Je suis près d'un ami malade qui a tenu à mon diagnostic.

—Alors, nous allons nous revoir, dit-elle joyeusement, oubliant qu'elle voulait oublier.

—Je repars dans une heure.

Elle fut prise d'un irrésistible désir de le retenir.

—Vous n'êtes pas si pressé, nous faisons demain une admirable excursion, vous en serez.

—Un sauvage comme moi n'est pas fait pour une société aussi brillante que la vôtre... Nos chemins bifurquent, les miens me mènent d'un devoir à un autre devoir, les vôtres d'un plaisir à un plaisir.

—Je suis ici pour ma santé, dit-elle, moitié sincère, moitié moqueuse, vous pourriez me donner une consultation?

—Les princes de la science... ou de la mode ne manquent pas sur ces pages.

Il attachait longuement son regard sur le visage trop cher qui s'était rembruni.

A cet instant, des cris joyeux de jeunes hommes et de jeunes femmes se firent entendre.

—Ah! là voilà enfin!

—Je me sauve, dit Robert, avec un mouvement de fuite. Adieu!

—Oh! pas comme cela, dit-elle... laissez que je vous présente... mes amis vont croire à une intrigue... ayez souci de ma réputation.

Elle semblait badiner, mais son regard suppliait presque et l'expression de toute sa physionomie ne pouvait laisser un doute sur son désir de le voir rester.

—Non! non! dit-il avec énergie comme se défendant de lui-même, quoi qu'il m'en coûte, adieu!

Je ne vous ai que trop vue!... Les "autres" vous attendent... allez "aux autres"; moi, je ne suis pas des "autres".

Plus tard, elle se souvint de l'accent avec lequel il prononça et répéta ce mot "les autres", mais en ces rapides instants ils ne songèrent pas à dissimuler la vérité d'eux-mêmes et chacun pénétra le sentiment qu'il faisait naître.

Robert était déjà loin quand le groupe joyeux rejoignit la jeune fille.

Ce furent des plaisanteries sur son flirt mystérieux et, quand elle en eut assez, elle y mit fin d'un mot:

— C'est mon sauveur, mon médecin de Lochrist... Que personne n'y touche!

Il y a quelqu'un qui eût souhaité d'y toucher un peu vigoureusement, à ce fâcheux, qui venait se jeter à travers un plan si bien conçu, pour en brouiller les lignes, peut-être en écartant l'heureuse solution. C'était Mme de Pennilis, lorsque durant plusieurs jours elle remarqua le regard absent de sa fille, sa gaieté factice ou moins franche. "Mais quel prestige, se demandait-elle, peut donc avoir ce médecin de campagne pour enrayer celui du vicomte de Montignac? Quel prestige?..." Elle cherchait en vain, ignorant celui qu'exerce une âme élevée, dégagée des entraves mondaines, la valeur foncière d'une intelligence qui a trouvé ses voies et marche fidèle à ses principes.

Quand à Edith, elle devenait parfois tout à coup pensive au milieu du tourbillon qui l'entraînait. Un mot surgissait: "d'un devoir à un autre devoir", "d'un plaisir à un plaisir". Les deux routes bifurquent... Pour tous cependant le but final est le même?... Et les graves méditations commencées à Coatanéa se poursuivaient en dépit de tout.

IV

On touchait à l'automne. Il y avait un mois que Mme de Pennilis était rentrée à Castel-Bois, mais non pour y trouver la vie paisible et calme de la campagne. Au château, les hôtes succédaient aux hôtes, des amis venus pour trois jours en restaient huit et remplissaient la propriété de bruit et de mouvement.

C'est en vain que les grands bois ouvraient de mystérieuses profondeurs, faites pour la rêverie et le silence des pensées: seuls les frais éclats de rire retentissaient sous leurs voûtes sombres. En vain que l'étang voulait dormir sous les nénuphars, ou écouter la voix des roseaux: ses bords troublés ne répétaient que de joyeux échos.

Edith, cependant, commençait à être bien lasse de ces fêtes, de ce va-et-vient incessant; plus d'une

fois, en se retrouvant seule le soir, fatiguée, prise d'un vague ennui, inépruvé jusque-là, un grand besoin de calme, de repos la prenait et des visions, qui lui semblaient venir de bien loin, hantaient son imagination.

C'était là-bas le calme foyer de Margaret, son visage doucement heureux, le babil charmant des enfants, la bonne humeur du père; mais plus souvent encore l'antique chambre de Coatanéa s'ouvrant sur la grande mer, la nudité des dunes et le jardin d'où montaient les parfums de fleurs. Elle revoyait Anne-Marie dans son monotone dévouement, partagée entre sa mère, les pauvres et l'église; Robert s'en allant matin et soir, à toute heure de jour et de nuit, courir la campagne pour soulager le plus pauvre de ses malades: un paysan parlant à peine le français; un ignorant l'accusant peut-être de son mal s'il ne sait le guérir.

Il lui semblait que c'était une autre, un doublement d'Edith de Pennilis, une ombre détachée d'elle-même qui avait vécu dans cet intérieur d'un autre monde, d'une autre époque.

Dans la tranquillité uniforme de leur existence, tous ces gens-là lui faisaient un peu l'effet du peuple chinois immobile derrière ses grandes murailles; mais en même temps, quand elle songeait au mouvement, à l'activité dévorante de sa vie, des questions, vagues d'abord, s'imposaient maintenant nettes à son esprit.

Où mènent ce bruit, ce tourbillon? Quel est le but de cette course effrénée à travers l'existence? Alors elle se prenait à discuter avec ces voix secrètes qui lui faisaient tant d'interrogations. Ne pouvant leur commander le silence, elle leur répondait avec irritation, humeur quelquefois, comme à des importuns qu'on sait ne devoir vous laisser en paix qu'après satisfaction donnée.

Le but?... N'en est-ce pas un noble, élevé, que de cultiver les facultés reçues de Dieu, d'en admirer les manifestations dans les autres? Et l'art, le plus constant objet de ses désirs, de ses efforts; l'art qui élève au-dessus du terre à terre, décuple la vie pour ainsi dire, par les sensations qu'il fait éprouver, les horizons illimités qu'il entr'ouvre; l'art qui embellit et console tant d'existences, n'est-il pas chose divine?

Les questionneuses intimes reprenaient: La vie, le devoir sont-ils là tout entiers? Et les tableaux bretons revenaient encore avec le souvenir de tant de méditations faites dans la solitude de Coatanéa. Décidément, il y avait dans ces existences ignorées, remplies, modestes, comme une révélation qui venait jeter des ombres sur sa vie jusque-là sans nuages.

Edith fermait les yeux, ne voulant rien sonder. Puis enfin, un jour, lasse du bruit qui se faisait autour d'elle, des distractions qui dévoraient ses heures, sans laisser place à rien de sérieux, elle demanda à Mme de Pennilis de ne plus retenir les oiseaux de passage qui nichaient trop volontiers à Castel-Bo's, déclarant qu'elle voulait se remettre au travail.

La mère docile ferma ses portes et le château devint silencieux comme celui de la Belle au bois dormant. L'entrée en était à peine ouverte au prince Charmant. C'est ainsi qu'Edith avait surnommé le blond vicomte de Montignac, l'hôte le plus agréable de tous ceux qui peuplaient le château et qui aspirait presque ouvertement au cœur et à la main de Mlle de Pennilis. La jeune fille ne le décourageait pas, c'était tout, et le vicomte pouvait croire que c'était assez.

Pour le moment, il ne fallait parler de rien, Edith voulait travailler, et entre son art et elle, l'amour de sa mère seul pouvait trouver place ; seul, il était assez dévoué pour se plier aux caprices d'une imagination folle quelquefois, subir ses crises de découragement, quand les pinceaux impuissants à traduire le sentiment du maître étaient rejetés, brisés dans un mouvement d'impatience et de colère.

Seul, cet amour fait de tact et de délicatesse savait parler ou se taire à propos, rassurer, juger, donner un conseil au besoin et ne point se rebuter devant les boutades de l'artiste, qui tantôt affirmait voir la nature tout en bleu, tantôt en violet ou en rose, quand ce n'était pas en gris poussé au noir.

Elle pleurait de rage et de dépit devant des essais, que sa propre critique exaspérée déclarait détestables. Alors Mme de Pennilis pouvait seule arracher Edith à son travail, la forcer à un instant de repos, à une diversion. Elle faisait atteler son petit panier et toutes deux, la jeune fille conduisant, tandis que le groom en livrée grise se tenait sur l'étroit siège de derrière, elles partaient pour une course rapide, vertigineuse, qui calmait les nerfs surexcités de l'artiste.

Au contraire, lorsque le feu sacré l'empoignait, lui faisant perdre la notion du temps, sa mère respectait l'inspiration, demeurait de longues heures silencieuse, prête à saisir l'instant psychologique pour ramener doucement l'enfant chérie aux réalités de la vie journalière.

La jeune fille voulait donner un paysage au prochain Salon; elle en avait déjà ébauché plusieurs, sans pouvoir s'arrêter à aucun ; chaque fois que, la palette en main, elle s'en allait sous bois au bord de l'eau, à l'entrée de quelque clai-

rière; que ce fût le matin ou le soir, en plein jour, étudiant les crépuscules ou la lumière, devant son imagination, un seul et unique site se présentait avec une persistance qui ressemblait à une obsession: Un étang endormi dans le silence du soir, qui descend sous les clartés de la lune qui monte; un fond de prairie mélancolique, noyé dans ces nuages blancs qui s'élèvent après les jours de chaleur.

Edith ne voulait pas faire ce paysage ; elle s'acharnait à de tout autres effets, étudiant plutôt le plein jour. Mécontente de ses essais, tourmentée comme le poète par la Muse, elle céda enfin; le pinceau rebelle devint docile, entraîna l'artiste. Et ce fut un clair de lune plein d'une incomparable poésie, un soir de rêve en même temps qu'un soir vrai, devant lequel Mme de Pennilis s'exasiait.

Edith souriait, à moitié convaincue seulement, plus heureuse de la joie qu'elle donnait à sa mère que du succès prédit, et toutes deux se transportant en imagination à l'ouverture du Salon s'arrêtaient avec la foule devant : "Un soir." La jeune fille s'incarnait en chaque critique, depuis le plus délicat jusqu'au plus ignorant, discutait son oeuvre au point de vue de chacun et de chaque école.

Ah! quels bons instants d'intimité elles passèrent cette fin d'automne, dont elles goûtaient moins les mélancolies que les richesses; les pâles soleils et les dernières hirondelles, que les couleurs merveilleuses d'or et de pourpre qui teignaient les bois.

Jamais elles n'avaient plus joui de leur parfaite union de cœur et d'esprit, peut-être parce que la séparation l'avait interrompue un instant ; peut-être...

Bénie soit la Providence qui met un voile devant nos lendemains!

V

Sur les boulevards, les marronniers commençaient à bourgeonner; le printemps courait déjà dans l'air; le soleil presque chaud à certain jour faisait rentrer les fourrures et sortir les ombrelles; mais le lendemain le vieil hiver, maussade, jaloux de l'empîètement de la prochaine saison, reprenait ses droits sans crier gare, et le ciel brusquement redevenait froid, l'air glacé. Par un de ces jours, Mme de Pennilis, remontant en voiture au sortir d'un salon très rempli et très chaud, se sentit saisie d'un froid perfide.

Dans la nuit sa respiration s'embarrassa, en même temps qu'une douleur au côté commençait

à la faire souffrir; mais ne voulant pas inquiéter Edith, dont la chambre était contiguë à la sienne, elle attendit jusqu'au matin. Lorsque sa fille, sitôt levée, vint comme de coutume l'embrasser dans son lit, elle lui dit seulement avoir mal dormi.

—Ah! je vous défends bien d'être malade, fit la jeune fille en la menaçant, car je vous prévient que vous n'aurez d'autre garde que moi et je serai terrible...

Ce disant, elle sautait sur le lit, s'y asseyait à l'aise et passant ses deux bras autour du cou de sa mère elle lui souleva légèrement la tête.

—Voyons, madame, dit-elle badinant, vous avez fait de mauvais rêves? telle est la cause de votre insomnie sans doute.

Remarquant le visage fatigué et les yeux brillants de Mme de Pennilis, elle changea subitement de ton.

—Ma chérie, vous sentiriez-vous réellement souffrante?

—Il serait bien malheureux que je le sois jamais sérieusement, répondit Mme de Pennilis souriant, car après vingt-quatre heures de maladie tu me verrais morte... Vraiment, Edith, je t'ai trop gâtée; je ne me suis jamais permis la plus petite indisposition, j'aurais dû, pour t'aguerrir, te donner de temps en temps au moins un peu d'inquiétude.

—Un peu d'inquiétude, fit la jeune fille; mais j'en suis incapable; je ne puis en avoir que comme une folle, dès qu'il s'agit pour vous d'une égratignure... ainsi ne plaisantons jamais sur ce sujet.

Ce fut après de longs préliminaires que Mme de Pennilis amena sa fille à lui proposer d'envoyer chercher le médecin, feignant de ne l'accepter que par condescendance.

C'était un vieil ami de la famille, sincèrement attaché à Mme de Pennilis et à sa fille qu'il avait aidée à faire son entrée dans le monde.

Plus souvent appelé avenue Gabriel à l'occasion d'un bon dîner que d'une maladie, il appréciait le charme de ces deux femmes aimables, toujours souriantes, et regrettait, leur disait-il, des santés si parfaites, qu'il ne pouvait s'autoriser de son titre de médecin pour doubler le nombre de ses visites.

Lorsqu'il arriva à l'hôtel, à peine une heure après qu'on l'eût fait demander, Edith, en robe de nuit, causait toujours, assise sur le lit de sa mère.

—Le voici! dit Mme de Pennilis entendant un pas dans le vestibule. Va au moins passer une robe mon enfant.

Edith, obéissante, disparut au moment où la porte s'ouvrait devant le vieux docteur.

—Descendez-vous enfin au rang des mortels humains? dit-il, venant vers le lit et souriant sous sa barbe et ses cheveux blancs.

Mais Mme de Pennilis lui tendant la main l'interrompit, et parlant vite et bas comme si elle craignait d'être entendue:

—Docteur, si vous me trouvez un peu sérieusement malade, n'en laissez rien voir à ma fille...

—Et encore moins à vous-même? demanda-t-il en lui prenant le poignet.

—C'est tout le contraire que j'ai-lais vous faire promettre... j'exige la vérité... vous connaissez depuis longtemps mes idées à ce sujet... et mon excellent moral... si jamais vous me trompiez, je vous le reprocherais jusque dans l'autre monde.

—Etes-vous bien sûr qu'il y en ait un?... dit-il... Vous m'effraieriez davantage en me menaçant de ne plus me revoir en celui-ci.

—Impie! j'ai plus de croyance que vous ne le supposez.

—Accusez seulement l'occasion qui ne m'a pas permis d'en juger, mais je vous accorde toutes celles que vous désirez avoir... En attendant, permettez que je vous ausculte.

Edith entra à ce moment dans une élégante matinée mauve.

—Docteur, dit-elle, donnez-lui une grosse pénitence pour s'être permis d'avoir pris froid sans mon autorisation.

—Et lui enlever à tout jamais le désir de recommencer, répondit-il, achevant l'auscultation... nous allons lui mettre un vésicatoire.

—Oh! pas cela! vous allez la faire souffrir, cherchez autre chose, s'écria Edith dont les joues s'étaient vivement colorées.

—Vous n'avez aucune fermeté, mademoiselle Printemps, reprit le docteur. Ne s'agit-il pas d'une pénitence?

Il alla vers la table, écrivit une ordonnance, puis revint s'asseoir près du lit, causant de tout: peinture, théâtre, musique, excepté de maladie.

Lorsqu'il sortit, Edith le reconduisit jusqu'à la porte du vestibule, et là, essayant de plonger au fond de ses yeux:

—La trouvez-vous bien malade?

—Enfant! fit le vieux médecin, la regardant avec affection... voilà pourtant bientôt un quart de siècle que je vous connais!

—Un quart de siècle! se récria Edith, mais c'est horrible! est-ce que vingt-cinq ans feraient un quart de siècle, par hasard? Alors je succombe sous le poids...

Elle esquissa une attitude d'affaissement, puis se redressa très droite.

—Pas encore, docteur, vous me vieillissez outrageusement.

—De trois mois?... c'était au temps des fleurs.

—Trois mois! c'est beaucoup dans la vie d'une femme... il peut se passer tant de choses en trois mois!

—C'est beaucoup; néanmoins je vous engage à hâter la grande décision, autrement on parlerait d'un mariage de vieille fille.

—Peut-être n'aurais-je même plus le droit d'être revêtue de la blanche toilette... On me coiffera d'oranges mûres.

“Mais trêve de plaisanterie, docteur, répondez: comment trouvez-vous ma mère? vous n'êtes pas inquiet?”

Il haussa les épaules.

—Voulez-vous que je revienne ce soir afin de vous tranquilliser?

—Oh! oui, je vous en prie; trois fois par jour, et même si vous le vouliez, on vous préparerait une chambre tout près de la sienne.

—Vous serez toujours une petite fille, dit-il.

Il la quitta le visage si calme, si souriant, qu'Edith sentit s'évanouir toute inquiétude.

Le docteur revint le soir, car il était loin d'avoir la sécurité qu'il avait montrée et trouvait à la maladie un caractère alarmant qui ne fit que se confirmer.

Edith refusa de se coucher malgré les prières de tous; le médecin exigea alors une religieuse, uniquement, dit-il, pour forcer la jeune fille à prendre quelque repos.

Le lendemain dans la journée, sur les instances de sa mère, elle s'échappa quelques heures pour une vente de charité où sa présence était attendue comme une promesse de réussite.

Dès que la jeune fille eut quitté l'hôtel, Mme de Pennilis appela la religieuse. Elle se sentait très malade, et sans se croire perdue tenait à profiter de l'absence de sa fille pour mettre ordre aux affaires de sa conscience.

Si elle allait disparaître, emportée en quelques jours? Laisser sa fille seule, toute seule!

L'avait-elle armée pour les combats de la vie? les luttes, les épreuves?

Une angoisse terrible la prenait. Que n'eût-elle donné pour qu'à ce moment Edith s'appuyât au bras d'un homme qui lui inspirait confiance!

Mille pensées, mille reproches vinrent l'assiéger avec une intensité qui augmenta sa fièvre.

Elle s'accusa de n'avoir pas su assurer le bonheur de l'enfant bien-aimée, mais il n'était pas trop tard. Un mot suffisait peut-être pour décider sa fille; Pierre de Montignac était là, tout prêt,

elle le savait, n'attendant qu'un encouragement; pourquoi tarder?

Prise d'une surexcitation fiévreuse, elle aurait voulu agir, avoir entre les mains le temps et les événements, les conduire, les précipiter.

Il lui semblait que tout allait lui manquer à la fois.

Elle envoyait en même temps chercher un prêtre, et Mme de la Savinière.

La mondaine arriva au moment où le ministre de Dieu sortait de la chambre de la malade, la laissant plus calme.

Toutes deux causèrent longtemps.

Mme de la Savinière ne se leva qu'en entendant le coupé d'Edith rouler dans la cour sablée de l'hôtel et s'arrêter devant le perron.

—Je reviendrai demain, dit-elle, mais de grâce, ne vous montez plus la tête. C'est un véritable enfantillage que de se mettre en tel état pour une indisposition?

Elle quitta son amie, ne doutant pas qu'elle ne fût très malade.

Dans l'escalier elle rencontra Edith qui arrivait en courant.

—Je suis furieuse! dit la jeune fille, la vente marchait à ravir, pas moyen de m'échapper. Je me suis vengée en ruinant tous ces messieurs, votre neveu en tête, madame.

—Quelle folie ne lui feriez-vous pas faire? dit Mme de la Savinière en embrassant la jeune fille.

—Ma mère? comment l'avez-vous trouvée? je n'ai pas vécu cette longue après-midi loin d'elle!

—Enfant trop gâtée! fit Mme de la Savinière, allez donc la retrouver, que je ne me fasse pas maudire en vous retenant une minute de plus!

Edith ne se le fit pas répéter deux fois.

Elle ne sut rien de la visite du prêtre; Mme de Pennilis avait recommandé le silence le plus absolu, mais elle lui apprit le but de celle de Mme de la Savinière, se gardant bien de dire qu'elle-même avait appelé les confidences.

Dès les premiers mots, Edith voulut arrêter sa mère.

Mais Mme de Pennilis, avec plus de fermeté que de coutume, l'obligea à l'écouter jusqu'au bout.

—Jusqu'ici, lui dit-elle, je ne t'ai jamais influencée; à chaque parti qui se présentait, je voyais des ombres; mais aujourd'hui je ne saurais trop te dire combien ce mariage me sourit. Pierre de Montignac réunit tout ce que la femme la plus difficile peut souhaiter. Quelles raisons pourrais-tu objecter?

—Absolument aucune, sinon qu'il ne m'a pas plus que les autres donné le désir de changer de nom.

—Je te demande seulement d'y penser très sérieusement, reprit Mme de Pennilis, je le désire... M. de Montignac n'est pas un inconnu, il ne te sera pas difficile de faire à son sujet ton examen de conscience.

—L'approche de mon quart de siècle, dit Edith avec une mélancolie drôle, vous épouvante-t-elle donc tant, que vous soyez si pressée de vous débarrasser de votre fille?... mais retenez bien ce que je vous dis, continua-t-elle en s'animant, rien ne me séparera de vous.

Pour la première fois la jeune fille réfléchit sérieusement, longuement au mariage.

Jusqu'à cet instant elle avait tout rejeté d'instinct: mais sa mère laissait voir si clairement sa sympathie pour Pierre, le moment de se décider était venu. Il fallait donner un but sérieux à sa vie. Elle ne se sentait aucun enthousiasme, mais enfin puisque la plus grande partie de l'humanité passait par là, et ne savait rien inventer de nouveau, elle la suivrait dans ces sentiers battus.

La nuit fut très agitée par toutes ces pensées, mais bien plus par l'angoisse qui commençait à la prendre, malgré les assurances du docteur.

Il ne s'était retiré qu'à une heure très avancée de la soirée. Vingt fois elle se leva, venant écouter la respiration qui devenait de plus en plus difficile.

La maladie augmentait dans des proportions effrayantes. Mme de Pennilis ne sortait de son accablement que pour entrer dans une excitation extraordinaire.

Lorsque Edith lui apprit le résultat de ses réflexions, elle éclata en sanglots.

—Tu me rends heureuse! bien heureuse, dit-elle en l'embrassant. Ma chérie, tu ne sauras jamais à quel point je le désirais!

Et la jeune fille, ne voyant plus qu'elle au monde, se disait que pour lui donner une joie il n'était pas de sacrifice qu'elle ne fût prête à faire, quand ce serait celui de sa vie; il ne s'agissait pas de cela... mais de son bonheur seulement.

Dans l'après-midi, Mme de la Savinière vint et resta seule quelques instants avec son amie. On appela Edith, on l'embrassa avec émotion.

Mme de Pennilis pleurait... de joie, disait-elle.

—Il viendra demain! dit Mme de la Savinière.

—Déjà! exclama Edith.

Voyant l'étonnement qui se peignait sur le visage de la tante de Pierre, elle reprit vivement, se penchant sur le front de sa mère...

—Je ne pense qu'à Elle! Il ne faut pas m'en vouloir.

Mais, une fois seule avec la malade, elle ne put s'empêcher de se plaindre.

—C'est vraiment trop pressé, chère mère; hier, les premières ouvertures; aujourd'hui la demande officielle; demain? les fiançailles, sans doute; après-demain, le mariage. Que faire ensuite pour m'occuper? Je divorcerai la semaine prochaine.

—Tu le connais, Edith! tu ne le connaîtras jamais plus, répétait Mme de Pennilis... C'est un désir de malade que tu sois fiancée, le reste se fera quand tu voudras, dans six mois seulement si cela te plaît, je l'ai dit.

La journée fut horrible.

Edith suivait le médecin lorsqu'il s'échappait de la chambre comme s'il craignait une interrogation.

—Elle est perdue? demanda-t-elle d'une voix rauque, avec un regard que le pauvre docteur ne put soutenir.

—Gravement malade... mais une si forte constitution...

La jeune fille ne demanda rien de plus. S'il existait une puissance au-dessus de toute puissance humaine, le moment de l'invoquer était venu.

Jusqu'à-là elle avait cru le ciel trop haut pour que la voix des mortels pût y arriver, et Dieu trop grand pour s'abaisser jusqu'à leur néant. Mais à cette heure, seule, éperdue, elle leva les yeux vers ce ciel si loin, tendit les bras en criant: Mon Dieu! dans une indicible angoisse qui lui sembla traverser les espaces, percer les profondeurs inconnues où se cachait Celui qui tient la vie entre ses mains.

Après ce cri, prière et acte de foi comme elle n'en avait jamais fait, Edith se sentait plus calme et entra dans la chambre de sa mère.

Pour la première fois, Mme de Pennilis ne retourna pas la tête en sentant sa fille près d'elle.

La pensée de la mort traversa l'esprit d'Edith avec une lucidité telle qu'il lui sembla succomber devant l'épouvante creusée par la terrible et mystérieuse séparation.

La jeune fille n'avait que de vagues croyances sur les vérités de la religion chrétienne, ne sachant elle-même ce qu'elle redoutait, espérant au delà de cette vie... mais en présence de celle qui allait mourir peut-être, le doute vint la torturer... Si on se retrouvait par-delà la tombe, sa mère lui pardonnerait-elle de ne pas lui avoir donné les secours qui peuvent aider à franchir le terrible passage?

Prenant une subite résolution, elle se leva, parla à la religieuse.

Quand elle apprit la vérité, la visite du prêtre demandé par l'ordre de sa mère, elle demeura muette, atterrée... Quoi! sa bien-aimée se sentait malade à mourir! et elle lui cachait ses angoisses!... Ah! c'était à elle maintenant de dévorer les siennes, de sourire, avec cette lame glacée qui

lui traversait le coeur! à elle de la rassurer par sa confiance, sa liberté d'esprit.

Mme de Pennilis ne sortait maintenant de son état de prostration que pour sembler écouter les bruits du dehors.

—Attendez-vous donc quelqu'un, chère mère?

La malade attacha son regard sur le visage de sa fille.

—Il va venir tout à l'heure, je te voudrais belle.

—Pas une toilette de soirée, cependant? demanda Edith.

—Ton corsage de peluche feu... si cela ne te contrarie pas.

—Bien au contraire.

Elle mit le corsage de peluche feu, et revint dans la chambre.

—Il n'est pas encore arrivé? demanda Mme de Pennilis.

C'était une idée fixe de mourante.

Edith endurait, le sourire aux lèvres, un intolérable martyre.

La femme de chambre vint avertir que Mme de la Savinière était là, accompagnée de M. de Montignac. Le visage de Mme de Pennilis s'éclaira. Regardant sa fille:

—Tu permets qu'ils entrent

Elle dit oui, que lui importait? Tout ce qu'elle voudrait maintenant, pourvu que dans ces yeux chéris passe un dernier rayon.

Les visiteurs entrèrent... Ce fut un instant, près de ce lit, à qui essaierait de mieux tromper l'autre, chacun parlant de la guérison prochaine, de la fin de l'hiver où l'on rattraperait en plaisirs le temps que l'on perdait maintenant. Puis vint le grand sujet, l'objet de la visite.

—Vous lui enverrez ce soir la bague de fiançailles, dit Mme de Pennilis.

Pierre regarda Edith comme pour lui demander un acquiescement.

Elle lui tendit une main froide comme le marbre. Il la porta respectueusement à ses lèvres.

—Chevaleresque, toujours, les vieilles manières que j'aime! dit Mme de Pennilis en essayant de sourire.

Le lendemain Edith avait au doigt la bague des fiancés, symbole d'un nouveau lien, au moment où le plus fort, le plus tendre, se brisait à tout jamais...

Au milieu des fleurs et des couronnes couvrant le lit mortuaire, un bouquet de roses blanches et d'orangers exhalait les pénétrants parfums qui parlaient de soleil et de ciel bleu.

Ce fut pour Edith un coup de foudre suivi d'un effondrement terrible.

Elle s'occupa de tout, de chaque détail, avec une lucidité, un sang-froid, qui pouvaient donner le change à ceux qui n'avaient pas connu l'amour passionné voué à celle qui n'était plus.

Pendant quinze jours la porte fut ouverte aux visites. Sympathiques ou indifférents, tous furent reçus avec le même visage glacé; consolations banales ou senties semblaient glisser sur un marbre.

Puis, quand Mlle de Pennilis jugea avoir fait ce qu'elle considérait comme un devoir, elle s'enferma dans l'hôtel désert, comme dans un vaste tombeau où sa douleur avait des heures d'égarement et de folie. Sa pensée restait absorbée sur le gouffre qui s'était ouvert si soudainement, englutissant tout son heureux passé, la laissant seule, éperdue devant l'inconnu où venait de disparaître celle qui était sa vie. Où était-elle? dans quelle sphère? Dans la nuit profonde comme celle qui s'était faite dans son âme? ou baignée dans une lumière ignorée des soleils qui éclairaient les mondes d'ici-bas! Oh! si on avait pu lui donner la certitude de son bonheur! lui affirmer qu'entre leurs âmes si étroitement unies, tout lien n'était pas brisé!... Mais ce doute, ce doute terrible sur la demeure qu'elle habitait, la rongea à toute heure, tourmentait ses nuits.

Seuls, Mme de la Savinière et M. de Montignac avaient leurs entrées-avenue Gabriel; mais pas plus que les autres, ils ne parvenaient à animer la physionomie naguère si mobile et si joyeuse de la jeune fille.

Plusieurs fois, timidement, ils avaient prononcé le nom de la morte; les lèvres de la jeune fille étaient restées muettes, mais son regard avait eu une expression si désespérée qu'ils se taisaient maintenant. Autant la conversation près d'elle voltigeait autrefois, légère sur les lèvres de tous, autant elle se traînait aujourd'hui, lourde comme une obligation qui revient à heure fixe vous arracher à votre liberté. La verve, l'entrain, tout avait disparu.

Bien des semaines se passèrent, elle ne sortait pas de sa torpeur.

Une note de musique la faisait douloureusement tressaillir, ses pinceaux lui étaient en horreur, et le colportage de salon, l'écho le plus lointain des distractions recherchées lui était odieux comme une mascarade en présence d'un cercueil.

On essaya de toucher à l'avenir; la bague des fiançailles autorisait le rappel de la promesse.

Edith répondit simplement qu'avant six mois il lui était impossible d'entendre parler de mariage.

Le mariage, n'est-ce pas une fête? Pouvait-on lui demander d'y aller le cœur broyé?

Le jour où Pierre de Montignac reçut cette réponse, il sortit fort mélancolique de chez sa fiancée.

—Savez-vous, ma tante, que je suis à bout de ressources? dit-il à Mme de la Savinière, qui l'exhortait à la patience; je n'ai l'esprit ni assez varié ni assez ingénieux pour faire une cour semblable pendant six mois... Si je n'avais pas connu Mlle de Pennilis avant la mort de sa mère, je n'aurais jamais songé à la faire comtesse de Montignac.

—Tu l'aimes assez aujourd'hui, je pense, pour ne rien regretter? demanda vivement Mme de la Savinière.

—Aucune femme n'a su me plaire davantage, mais je ne suis pas assez empoigné pour que la contemplation de son visage de froide déesse me suffise à vivre pendant six mois. Je préfère entreprendre un voyage d'exploration au centre de l'Afrique, découvrir un lac, couronner un roi Maccoco.

—Rage dégénérée, fit Mme de la Savinière avec humeur. Vous n'êtes pas capable de rester sage six mois pour mériter la main d'une femme accomplie, quand vos aïeux soupiraient des années entières pour obtenir celle de la dame de leurs pensées!

—Chère tante, dit le jeune homme sans s'émouvoir, le moyen âge était bien beau, mais n'espérez pas le voir reflourir ailleurs que dans votre salon... et sur votre papier à lettre!... Il n'est pas un de mes semblables, je le gage, qui ne trouve qu'en ce moment *j'achète* mon bonheur... Songez que j'ai renoncé à tout depuis que je porte le titre de fiancé. Je ne fais plus que de rares apparitions au club, le théâtre me pleure. Mais je sens qu'à la fin ma patience est à bout, déclama le jeune homme avec de grands gestes.

—Ah! Pierre, pas de folies surtout, fit Mme de la Savinière, qui connaissait son neveu. Tout se sait. Ce qui s'excuse avant les fiançailles ne se pardonne pas après. Ce serait un chagrin pour moi, un immense chagrin que de voir rompre ce mariage tant désiré.

—Rassurez-vous, chère tante; j'espère que sur les six mois demandés nous en ferons retrancher trois au moins... Mais dans le moment, il convient d'acquiescer à tout.

—Tu es un amour de neveu, dit Mme de la Savinière rassérénée... Aussi, tu verras quelle adorable comtesse je t'ai réservée!

—Et moi quelle nièce accomplie je vous prépare, répondit le jeune homme, prenant le ton enthousiaste de sa tante.

Si les visites que Pierre de Montignac faisait à sa fiancée lui semblaient longues et difficiles, ce n'était que trop réciproque du côté d'Edith. Elle n'avait pas trouvé de plus aimable compagnon de voyages, d'excursions, pas de plus spirituel causeur dans un salon. Aujourd'hui il la laissait froide, ennuyée; elle ne s'en prenait pas à lui, mais à elle seulement, dont l'unique pensée était rivée au même souvenir. Pour la première fois aux prises avec le grand mystère de la douleur, elle se sentait vaincue, terrassée, sans arme et sans défense. Souvent elle avait répété que les maux inévitables, ceux qui tombent directement sur nous sans l'intermédiaire de l'homme, nous trouvent forcément résignés; que c'est folie de se révolter contre la puissance invisible qui nous frappe; mais à présent que son âme était labourée par la douleur, il lui fallait autre chose à jeter dans les sillons sanglants, autre chose qu'une banale philosophie pour la relever et la fortifier.

Elle souffrait sans consolation, parce que ses espérances étaient vagues comme sa foi, et se débattaient devant ce problème: un Dieu bon qui se plaît à torturer ses créatures...

Elle ne se disait pas que l'or s'épure en passant par le creuset; que le diamant, pour briller de tout son éclat, doit être ciselé par la main du lapidaire; le grain jeté en terre pour s'élever en tige féconde vers le ciel!

Et elle pleurait seule des larmes dont elle n'aurait jamais soupçonné l'amertume. Cependant un peu d'apaisement lui était porté par les lettres de Mme de Kermorvan dont le cœur dévoué, profondément croyant, savait trouver des mots d'une éloquence sincère pour parler à son amie de sa douleur et des immortelles espérances qui doivent planer au-dessus de la mort.

Il avait fallu à la jeune femme une raison majeure pour l'empêcher d'accourir près d'Edith: l'attente de l'enfant dont Mlle de Pennilis avait promis d'être la marraine.

Il vint au temps des violettes embaumées et des premiers lilas en fleurs. Mme de Kermorvan, en annonçant l'heureux avènement à Edith, lui disait qu'elle-même fixerait la date du baptême de son filleul, et que, dans quelques semaines, sa femme et lui seraient heureux de recevoir M. de Montignac. Menez-ar-roch offrirait aux deux fiancés toutes les facilités pour se voir sans contrainte.

Edith n'eût pas mieux demandé que de partir pour la Bretagne le plus tôt possible; une solitude où n'arriverait aucun écho mondain la tentait; il lui semblait que là-bas seulement, près de Margaret, elle pourrait pleurer des larmes qui la soulageraient. Mais quand elle eut parlé de son pro-

jet à Mme de la Savinière et à son neveu, tous deux la supplèrent d'attendre au moins le moment où le Salon s'ouvrirait pour les artistes et les privilégiés, lui disant qu'ils ne sauraient jouir de son succès si elle n'était là. Au fond, ils espéraient que la jeune fille ne résisterait pas aux entraînements de l'art, au mouvement, à la vie de cet instant, un des plus brillants de l'année. Edith ne crut pouvoir refuser cette prière; ne devait-elle pas quelque sacrifice à celui qui, dans quelques mois, aurait droit à son affection?

Elle attendit donc, et surmonta son ennui profond, son angoisse secrète, le jour où Mme de la Savinière et M. de Montignac vinrent la chercher pour l'ouverture du Salon.

Ah! ces jouissances de l'esprit, qu'elle avait pensé ne pouvoir jamais lui être ravies, que devenaient-elles dans ce deuil où tout s'était effondré? Il est des moments où rien d'humain ne console ni ne fortifie? où le corps et l'âme, las à mourir, voient se changer en tortures tout ce qui les avait fait vivre? Pauvre Edith! que tout lui semble peu de chose, en parcourant ces galeries! Le succès, la gloire! qu'est-ce que cela?... Elle regarde sans les voir toutes ces oeuvres variées, objets de tant d'appréciations, de louanges, de discussions, de critiques; une seule image la hante: le cher et souriant visage qu'elle ne verra plus.

Devant un tableau, un groupe nombreux s'est arrêté.

L'admiration semble dominer la critique.

Il représente un étang endormi sous les pâles clartés de la lune; les bois l'entourent de leur impénétrable mystère.

Pierre se pencha vers Edith.

—Habituellement, dit-il, c'est le nom du mari qui donne la gloire à celui de la femme... Ici les rôles sont renversés.

—Je signalerai Montignac tout court, dit-elle, essayant de plaisanter, on pensera que c'est vous.

Elle fit un pas pour s'éloigner, car malgré ses efforts elle ne se sentait plus maîtresse d'elle-même.

Se retournant pour chercher du regard Mme de la Savinière, elle se trouva face à face avec un homme qui se découvrit en s'inclinant.

—Monsieur Kerfort? fit la jeune fille avec un mouvement de surprise. Et spontanément elle lui tendit la main.

—Qu'elle eût été heureuse! dit-il levant les yeux vers le tableau du "Soir".

Deux larmes, impossibles à contenir, roulèrent sur les joues pâlies d'Edith.

D'un mouvement prompt elle ramena son voile

sur son visage, et tendant de nouveau la main au jeune homme:

—Vous le voyez, je ne sais plus me dominer.

Elle rejoignit Pierre et Mme de la Savinière, qui s'étaient éloignés de deux pas.

—La dernière fois que j'ai vu M. Kerfort, leur dit-elle rapidement, ma mère était là...

C'était assez pour expliquer son trouble, son émotion; elle-même n'y donnait aucune autre raison; mais la visite de ces salles où elle souffrait si cruellement était finie, le courage lui manquait pour en continuer l'inspection. Elle rentra, ferma sa porte et put enfin laisser éclater les larmes qui l'étouffaient, en boire toute l'amertume. Plus que jamais elle voulait fuir, s'en aller bien loin, là où personne ne lui demanderait de sourire, quand elle aurait le coeur débordant de sanglots.

Elle écrivit à Marguerite. La pensée de Robert qu'elle venait de revoir ne la troubla pas un instant.

Encore sous l'empire de la douleur qui l'absorbait, il ne lui vint même pas à l'esprit qu'elle pouvait scruter son coeur. Sa vie n'était-elle pas tracée?...

VI

Les cloches carillonnaient à toute volée, jetant au-dessus de Lochrist et de la campagne reverdie leurs sons les plus joyeux. Aux portes de l'église se pressaient une foule d'enfants, garçons et filles, qui voulaient voir le grand baptême de l'enfant de M. le maire. C'était un événement, qui fut salué de cris et de hurras, quand le parrain et la marraine parurent sous le porche, précédés du nouveau baptisé, que portait glorieusement une femme du pays.

—Donnez-vous le bras, c'est de rigueur, dit M. de Kermorvan radieux, en s'adressant aux héros de la fête.

Et Edith de Pennilis appuya légèrement sa main sur le bras de Robert Kerfort.

A ce moment ce fut une pluie de dragées, de gros sous, de pièces blanches qui tomba sur la nuée des enfants. Une indescriptible mêlée s'ensuivit; les combattants roulaient dans la poussière, se relevaient, se précipitaient par terre, les uns visant l'argent, les autres les bonbons; et les coups de poing pleuvaient en raison directe de l'averse qui continuait à tomber.

Et M. de Kermorvan, que ce spectacle amusait beaucoup, riait de tout son coeur.

—Est-ce un de vos modes de civilisation? lui demanda Edith riant aussi.

—Une manière d'apprivoiser ces sauvages, d'en faire les amis de M. le maire, répondit-il.

—Chose superflue, reprit Robert, car ces sauvages baissent la trace de ses pas, et croyez, mademoiselle, que ce ne sont pas là façons de courtisans.

—Ils en ont peu l'air, dit la jeune fille, jetant un dernier regard sur la mêlée, de plus en plus ardente. Et relevant sa robe, elle monta dans la grande calèche où venaient de s'installer la paysanne et sa filleule. Robert se mit près d'elle, pendant que M. de Kermorvan entassait dans deux autres voitures Paulette, René et des enfants du voisinage :

Car un baptême, c'est une fête,
Pour les parents, pour les amis,
Pour les habitants du pays,

fredonnait gaiement M. de Kermorvan, qui, ayant rempli tous ses devoirs, vint prendre place dans la voiture d'honneur.

—Fête incomplète! dit-il cette pauvre Marga qui voulait tant assister au baptême de sa fille!

—Ce sera pour la prochaine fois, dit Edith distraite.

Puis, se penchant pour soulever le mouchoir de dentelle qui recouvrait le visage du poupon, elle considéra attentivement ses petits traits un peu perdus dans une chair rose tendre.

—Il me semble qu'il n'est pas trop laid, notre filleul, et ce disant elle tournait la tête comme pour consulter Robert.

—Quelle impertinence, fit M. de Kermorvan, et c'est de mon fils dont il est question!

—Je commence à comprendre qu'on aime ces tout petits, continua Edith, qui s'amusait à enfoncer le bout de son doigt dans les joues potelées du bébé, et à le retirer ensuite pour voir la trace blanche qu'il y laissait. Quel sentiment de protection doit s'éveiller en face d'une telle faiblesse! Pauvre petit être que l'on broierait si facilement!

Pendant qu'elle parlait ainsi, lentement, sérieusement, comme si ses lèvres eussent désappris le sourire, Robert regardait le changement opéré en elle depuis la rencontre sur la plage normande.

C'était une autre femme: la vivacité de mouvement, la mobilité de l'expression qui en faisaient un être insaisissable, avaient disparu; l'attitude était posée, le regard, profond et triste, semblait contempler des horizons nouveaux et mystérieux.

Robert, qui l'avait aimée heureuse, brillante, avec tous ses défauts, en dépit de sa raison, se sentait attiré maintenant par cette invincible sympathie que fait naître la douleur dans une âme élevée.

Et c'était une intolérable souffrance de s'en aller près d'elle, par cette après-midi de mai qui semait dans les chemins tous les parfums des auépines en fleurs; les oiseaux chantaient leur hymne d'amour; dans tous les coins verts, les clochettes bleues se balançaient sous leurs hautes tiges; les stellaires et les anémones se tapissaient le long des bueissons, sous les bois, comme de frileuses étoiles.

Par des jours semblables, le coeur, comme la nature, demande sa fête.

Edith, indifférente, n'y songeait point. La grande tempête, en passant sur sa vie, avait arrêté tout désir, englouti tout souvenir où sa mère n'était pas. Robert le sentait, et cette assurance que la jeune fille avait oublié ce qu'il appelait son heure de folie lui permettait de se montrer naturel. Plus rien n'existait de ces instants de gêne et de contrainte ressentis dans leurs dernières rencontres, mais il s'épouvantait de voir les circonstances le rapprocher encore de Mlle de Pennilis.

Plus que jamais, tout lui faisait un devoir de l'oublier, car, il le devinait: elle était fiancée. Cent fois déjà son regard s'était arrêté sur la main qui portait le gage d'une promesse sacrée.

Jusqu'où le conduirait l'ironie du sort? Était-il destiné à voir s'accomplir à Ménez-ar-roch un mariage dont la seule pensée le rendait fou?

Le deuil récent et profond de Mlle de Pennilis l'autorisait à penser qu'elle préférerait sans doute la maison d'une amie à la solitude de son hôtel.

Il essaya de chasser ses pensées. N'était-ce pas assez, trop déjà de cette journée passée au manoir, où il remplissait le rôle de parrain? Le vieil oncle, invité de longue date, n'avait pu venir au dernier moment.

Mme de Kermorvan était loin de se douter du supplice qu'elle infligeait au jeune docteur en le traitant en ami intime de la famille. Elle était heureuse de reconnaître ainsi un dévouement et des soins que l'argent seul ne saurait payer. Elle s'applaudissait donc de ces mêmes événements que Robert maudissait ou voulait maudire; son coeur et sa raison criant en sens contraire.

Au retour de l'église, le parrain et la marraine vinrent présenter leur filleul régénéré à la maman, qui, étendue près de la fenêtre ouverte sur sa chaise longue, présidait aux derniers préparatifs du goûter. Anne-Marie, le sourire aux lèvres et le coeur dans un étai, plaçait au milieu de la table un bouquet de roses et de lilas blancs offerts par le parrain.

—C'est complet, pensait la pauvre fille, le bouquet d'une fiancée!

Robert et Edith tinrent à honneur de servir eux-mêmes tout le petit monde qui s'agitait au-

tour des boîtes de dragées; et quand chacun en eut pris plus qu'il n'en pouvait désirer, la joyeuse bande se dispersa sur les pelouses autour de la maison.

Alors, dans le salon, une causerie tout intime s'établit, où pour la première fois Edith parla de celle qui n'était plus. Au milieu de ces amis si simplement bons, qui trouvaient naturel de la voir pleurer, sa douleur se sentait à l'aise et le nom de la morte revenait de lui-même. Parce qu'elle n'était pas là, son souvenir en était-il moins présent? Ce qu'on avait dans le cœur montait sans efforts aux lèvres et la longue contrainte d'Edith peu à peu s'effaçait.

Pendant ce temps, la dernière heure de la fête enfantine avait sonné, et, les petits amis une fois disparus, Paulette et René rentrèrent au salon.

—Je vous réserve encore une joie, dit Marguerite en les embrassant.

Puis, se tournant vers son mari, elle le pria de prendre des sacs de dragées afin de les porter dans deux fermes voisines, très pauvres, où il y avait beaucoup d'enfants.

—Parrain et marraine vont s'exécuter, dit-elle.

—Ce sera une charmante promenade avant le dîner, dit Edith.

—Puis-je m'en dispenser? demanda M. de Kermorvan, qui avait pris l'habitude de ne jamais lever un doigt sans demander l'approbation de sa femme... J'ai deux braves gens qui sont là attendant un conseil de M. le maire.

Marguerite regarda interrogativement les deux jeunes gens.

—Avec vos enfants comme mentors, rien ne me paraît plus convenable, dit Edith.

On se mit en route avec Paulette et René, qui sautaient de joie, prenant par le petit chemin de l'étang.

Arrivés à l'endroit choisi par Edith pour le sujet de son tableau, ils s'arrêtèrent saisis par les mêmes souvenirs.

—Que vous avez su rendre la poésie de ce lieu! dit Robert.

—C'est vrai! vous connaissez le tableau, fit Edith... rien n'est changé!... Les mêmes branches traînent sur l'eau; les mêmes roseaux dans ce coin... mais elle n'est plus là... Les Djinns se sont enfuis... pour toujours.

Sa voix, profondément remuée, avait un accent inconnu qui bouleversait l'âme de Robert.

Ils marchèrent quelques instants en silence, elle perdue dans sa rêverie, lui n'osant la troubler. Les enfants couraient en avant.

Après quelques minutes, Edith releva la tête.

—Monsieur Kerfort, vous croyez à un Dieu

bon? demanda-t-elle lentement, regardant le jeune homme avec des yeux pleins d'un doute cruel.

—De toutes les puissances de mon âme, made-moiselle, répondit-il d'un accent chaud et profond.

—Un Dieu bon qui torture ses créatures? reprit-elle... c'est le oui et le non... le bien et le mal... Aimer et broyer ceux qu'on aime!... mais nous, si imparfaits, nous ne le pourrions pas... Il n'est pas d'homme méchant qui invente pour ses ennemis les supplices variés par lesquels Dieu fait passer ses créatures... Dites-moi donc plutôt qu'il nous a jetés là, abandonnés à des forces fatales qui nous mutilent, nous écrasent et contre lesquelles nous luttons en vain.

Elle parlait maintenant avec passion; les paroles sortaient pressées de ses lèvres comme un flot longtemps contenu qui n'avait pu se faire jour.

—Aimer et broyer ceux qu'on aime! dit Robert de sa voix grave... C'est là une raison que la pratique de chaque jour me fait facilement comprendre... je puis avoir un malade cher, adoré... dont la guérison ne me sera promise qu'au prix de cruelles souffrances... je n'hésiterai pas à le torturer; il pourra crier, m'accuser d'insensibilité, ne comprenant pas la raison des supplices que je lui fais endurer, je n'en continuerai pas moins à fouiller avec le scalpel, ses chairs palpitantes, à y porter le fer et le feu... je ne serai pas sourd... encore moins insensible... je voudrais seulement guérir celui que j'aime, et j'en prendrai les moyens.

—Et vous croyez que la douleur est ce feu, ce fer?... qu'elle nous fait du bien?... Elle a tué en moi toutes les énergies.

—Ne le croyez pas, reprit vivement Robert. Le travail qui s'accomplit en nous au moment de la souffrance, nous n'en pouvons juger... Les forces dont vous parlez mériteraient-elles ce nom? A-t-on besoin d'en déployer beaucoup alors qu'on est heureux?... Les forces qui ne nous servent que pour acquérir les biens désirés, qu'à satisfaire nos ambitions ou nos caprices, sont des forces vaines qui se brisent, s'anéantissent. Les véritables ne se mesurent que dans la lutte et la difficulté. Jusqu'à présent, ajouta-t-il d'un ton très doux, avec la plus sympathique pitié, vous aviez été si heureux!...

—Et vous trouvez qu'il est bon que je ne le sois plus? demanda-t-elle vivement.

—Je m'incline, dit-il, devant une volonté supérieure qui ne me livre pas ses secrets, et je crois que l'épreuve vaillamment et patiemment supportée forme l'homme moral, lui donne sa vraie valeur.

—C'est l'acquérir chèrement.

—Vous savez la parole du poète :

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître.

—Celui qui n'a pas souffert, continua-t-il comme se parlant à lui-même, que sait-il? Il se prend à tous les mirages de la vie, borne ses horizons à celui de ses plaisirs trop souvent... Et le but? le vrai but?... La fin arrive tôt ou tard... tout ce qui finit est court... Il y a un autre monde...

—Vous êtes austère ! murmura-t-elle, pensive, étonnée d'un tel langage.

—Vous m'avez interrogé, dit-il. Si mes paroles ont dépassé les limites d'une simple réponse, pardonnez-moi.

—J'aime toujours à entendre ce qu'on croit la vérité, fit-elle simplement.

—Nous voici du reste chez la protégée de Mme de Kermorvan, dit le jeune homme, une de ses nombreuses protégées, devrais-je dire, car il n'est pas un malheureux qu'elle ne soulage.

Sur le seuil de la porte trois ou quatre enfants qui jouaient s'enfuirent précipitamment dans la maison, poussant des cris à la vue des visiteurs.

—C'est ainsi qu'ils sont civilisés? dit Edith.

—Les dragées les amèneront à composition, répondit Robert.

Ils entrèrent.

Ce fut une joie pour René et Paulette de faire leur distribution.

Devant tout le sac répandu sur la table, les enfants demeurèrent d'abord muets d'étonnement, et la mère, plus heureuse de leur joie, levait les bras et les laissait retomber disant : Jésus! *va Doué!*

Puis, s'adressant à Robert en sa langue bretonne, elle lui désigna Edith en clignant ses yeux bleu passé, qui semblaient dire: j'ai bien deviné.

—Que dit-elle? demanda la jeune fille.

—Elle s'informe, mademoiselle, si vous êtes la sœur de Mme de Kermorvan, répondit imperturbablement Robert.

C'était réellement ce que l'on pouvait appeler une traduction libre des paroles de la pauvre femme, qui félicitait le jeune homme d'avoir une si jolie promise; heureusement personne n'était là pour rétablir le texte.

Après les visites faites dans les maisons indiquées par Marguerite, les deux jeunes gens reprirent la route du manoir; le soleil descendant à l'horizon, colorant les bois, avivant toutes les teintes sous ses derniers sayons; la fraîcheur embaumée du soir déjà commençait à se faire sentir.

Edith avait retiré son chapeau et, le tenant à la main, marchait le front levé comme pour le

baigner dans la pureté de l'air. Il lui semblait que son cerveau fatigué s'en pénétrait et se détendait dans un bien-être inconnu depuis longtemps, indéfinissable.

Robert, presque silencieux, marchait près d'elle. Avoir tout son cœur! toute son âme! pensait-il... Celui qui les possédera saura-t-il jusqu'au fond découvrir son trésor?

VII

Le lendemain matin, en sortant de sa chambre, Edith entra chez son amie, qui n'était pas levée.

—Ma chère Edith, dit la jeune femme, je suis souffrante ce matin, vous seriez mille fois gentille de me rendre un service.

—Tous ceux que vous voudrez, dit la jeune fille en l'embrassant affectueusement. Parlez sans périphrases.

—Si vous le voulez... je soigne une pauvre femme qui a un horrible cancer...

—Oh! fit Edith avec un mouvement de répulsion... ne me demandez pas...

—Mais attendez donc. Depuis quelques jours je n'ai pu aller la voir, le docteur ou Anne-Marie se chargent du pansement; mais du manoir on envoie mille choses nécessaires... Je vous demande simplement de me remplacer en allant vous-même porter à cette malheureuse ce que je lui fais préparer.

—Vous êtes tous des saints dans ce pays! s'écria Edith avec conviction; je crains, en y demeurant plus longtemps d'être gagnée par la contagion. Je n'ai pourtant nulle envie de jouer le rôle d'une Elisabeth de Hongrie. Mais que ne ferai-je pas pour vous être agréable?... Je cours donc chez votre malheureuse.

—Oh! mais rassurez-vous, je ne vous demande point d'embrasser ses plaies, dit Marguerite à la jeune fille, qui fermait déjà la porte derrière elle.

Non, elle ne songeait à lui demander aucun acte héroïque, mais si elle envoyait Edith dans la maison du pauvre, ce n'était pas sans une secrète intention. Elle savait que le meilleur moyen d'oublier ses douleurs, c'est de s'occuper de celles des autres. Le village où Edith se rendait n'était qu'à quelques minutes du manoir, mais les abords des fermes bretonnes et les fermes elles-mêmes sont loin d'avoir la coquetterie de celles de Jersey. La jeune fille, chaussée de petits souliers, trouvait à grand-peine un endroit pour poser le pied. Sa jupe relevée sur le bras, elle avançait avec les plus grandes préoccupations, s'appêtant à franchir le passage le plus difficile, quand un gros chien de garde s'élança sur l'inconnue en pou-

sant des aboiements furieux... Elle jeta un cri en faisant un bond de côté, mais l'animal, excité par ce mouvement même, saisit la jupe de la jeune fille.

— Appelez votre chien! cria Edith de toutes ses forces à un enfant, qui venait d'apparaître.

Glacée de terreur, n'osant faire un pas, elle se tint immobile, craignant d'être déchirée dans la lutte, car à travers son bas de soie elle venait de sentir les dents de l'animal.

L'enfant se mit à pousser des cris perçants.

Alors, sur le seuil de la ferme, Robert parut.

Edith avait à peine eu le temps de l'entrevoir que déjà il était près d'elle, assénant au chien un coup si vigoureux que l'animal s'enfuit en poussant un cri de douleur.

Puis, s'adressant à Edith, pâle d'effroi :

— Comment vous trouvez-vous ici? lui demanda-t-il presque rudement, tandis que son regard exprimait une angoisse. Avez-vous été mordue?...

— Voilà, dit-elle, en éclatant de rire nerveusement, des débuts encourageants comme soeur de charité!... Quelle grâce de part et d'autre!... le gardien de la maison m'écharpe, — elle montrait son bas déchiré, — et vous!... vous me rudoyez.

Il se serait mis à genoux, le malheureux, devant un semblable reproche, et ne pouvant garder l'exacte mesure que laisse la liberté d'esprit, il reprit du même ton brusque :

— Mais, n'est-ce pas folie de s'aventurer ainsi, chaussée de souliers de bal, à travers des sentiers humides, dans les fermes?... Nous ne faisons pas de bergeries à la Florian, nous autres Bas-Bretons.

Elle l'interrompit sans façon, avec un mouvement de tête indépendant et expressif qui disait clairement: c'en est assez.

— Voulez-vous m'accompagner chez cette femme? car je meurs de peur maintenant, je ne resterai qu'une minute...

— Non, vous n'irez pas, dit-il, vous êtes encore toute tremblante, il vaut mieux rentrer...

Mais elle insista pour aller au moins déposer les commissions de son amie et il céda. Ils revinrent ensuite vers Ménez-ar-roch.

Décidément, il est écrit, dit-elle, que ce pays me sera funeste. Il y a un an, je me casse une jambe... cette année, j'y viens prendre la rage... Il va falloir m'expédier chez M. Pasteur.

— Attention au troisième accident! dit-il gaiement.

— Il me coûtera la vie, j'en ai le pressentiment, dit-elle, plaisantant sans rire.

On arrivait au manoir. Robert entra, mandé pour une misère d'enfant.

Marguerite, en apprenant l'aventure racontée par

Edith avec tout le coloris voulu pour lui donner plus de valeur, se fit des reproches sanglants de n'avoir pas pensé au chien, qui, du reste, était habituellement attaché.

Edith, très énervée, mais ne voulant pas le paraître, s'assit près de la table et ouvrit le journal du matin pendant que Robert donnait sa consultation.

Tout à coup une exclamation lui échappa.

— Qu'y a-t-il donc? demanda Mme de Kermorvan.

— Oh! rien, fit-elle, essayant de plaisanter pour dominer une impression évidemment violente... les journaux sont une précieuse invention... on y apprend des nouvelles qui ne sont certainement point à l'adresse de ceux qu'elles intéressent le plus.

Elle repliait le journal avec une négligence affectée.

La même pensée vint à Mme de Kermorvan et à Robert. Ils s'agissait d'une critique de ses oeuvres sans doute.

— La gloire a ses épines, il ne faut pas vous en émouvoir plus que cela, dit Marguerite.

— Vous plairait-il, chère amie, de m'expliquer l'énigme que cachent ces paroles? demanda Edith avec un regard si sincère que la jeune femme ne douta pas avoir fait fausse route dans ses suppositions.

Robert se leva pour se retirer; Mme de Kermorvan, qui désirait lui parler, le suivit.

Edith resta seule.

Elle reprit vivement le journal abandonné, chercha à la colonne des faits divers, et lut et relut attentivement un passage.

— C'est lui! ce ne peut être que lui! murmurait-elle à demi-voix.

Et ses sourcils se contractaient, ses lèvres tremblaient d'émotion... ou de colère, elle prononçait des phrases hachées : blessure légère... quelques jours de repos... un bras en écharpe... aimable pâleur... plus intéressant...

— Intéressant! ce mot siffla comme une flèche.

Elle se leva d'un seul mouvement, et comme s'il ne lui restait aucun souvenir de sa blessure, s'enfuit, erra seule à travers les bois, aux abords les plus reculés de l'étang, en proie à une agitation extrême.

Longtemps, elle se promena avant de reconquérir la possession d'elle-même. Quand elle se sentit forte, elle revint au manoir, où Mme de Kermorvan la gronda tendrement d'avoir si tôt marché après l'accident du matin.

— Il faudrait vous veiller comme un enfant, Edith. Certes M. de Montignac aura fort à faire,

—Je reconnais, chère amie, qu'un mentor est chose précieuse, aussi venais-je vous prier d'inviter celui qui doit être le mien.

—C'est entendu, ma petite Edith, et même, si j'avais voix au conseil, je vous dirais de ne pas retarder indéfiniment votre mariage. Il est cruel pour M. de Montignac de penser qu'il ne peut être pour vous une consolation.

—Oh! nous ne sommes sentimentaux ni l'un ni l'autre, fit Edith, avec un dédain amer qui frappa Marguerite...

—Vous l'aimez bien cependant? dit-elle avec une crainte timide.

—Je ne me suis jamais interrogée à ce sujet, répondit la jeune fille. S'il m'avait déplu, je n'aurais pas consenti à l'épouser, voilà tout... Et encore! rectifia-t-elle, au moment où ma mère a manifesté le désir si vif, si passionné pour ce mariage, que lui aurais-je refusé?

Marguerite, péniblement affectée des paroles de son amie, ne voulut les attribuer qu'à un moment de souffrance plus vif... Elle se dit que le meilleur remède était la présence du fiancé, qu'il leur suffirait de se voir tous deux, librement, pour faire disparaître la froideur d'Edith.

M. de Kermorvan écrivit donc dès ce matin même à M. de Montignac qu'il était attendu à Ménez-ar-roch...

Edith ajouta ce post-scriptum:

"On me dit qu'il n'est pas bon de mettre la patience de l'homme à trop longue épreuve... Celle de la femme aussi a des bornes. Venez donc au plus vite, nous fixerons un terme à notre mariage, que je désire rapprocher." Après avoir écrit ces deux lignes, elle vint fort satisfaite les lire à Marguerite.

—Voyez si je ne suis pas aimable? peut-être trop? Dites-le-moi, vous qui avez passé par là...

—Oh! moi! fit Marguerite, j'aimais tant M. de Kermorvan!

—Que vous alliez plus loin que cela? demanda Edith avec un étonnement si bien joué, que la jeune femme rougit comme une jeune fille, balbutiant en manière d'excuse:

—Ce n'était peut-être pas absolument correct... nous nous écrivions de longues lettres, déjà intimes, après un jour de séparation.

—C'était bien mauvais genre! ma chère, fit Edith, comme froissée d'entendre une semblable révélation.

Marguerite se redressa fièrement:

—Je ne vois là rien qui puisse, même de loin, approcher de ce que vous dites. Nous avions l'un pour l'autre une profonde affection, et nous aimions à nous le dire.

—Adorable créature! dit Edith, l'embrassant. Elle sera toujours la même, ne s'apercevant pas que je me moque d'elle.

Marguerite éclata de rire.

—En effet, je suis bien sotté! ma pauvre Edith, mais aussi vous plaisantez avec tant de sérieux...

Pendant qu'elles étaient ainsi toutes deux, riant ou causant sérieusement tour à tour, Robert rentrait chez lui après avoir achevé ses visites de malades.

—N'est-ce pas folie, se disait-il, de la revoir ainsi chaque jour? de nourrir cet amour insensé?...

Mais qu'y faire? Les devoirs même de sa profession l'appelaient à Ménez-ar-roch. Jusqu'à ce jour il n'avait été pour rien dans ces rencontres avec Mlle de Pennilis, et puisque tout se liguaient pour la mettre encore et encore sur son chemin, il subissait sa torture, regardait la plaie saigner avec une âcre volupté.

Mais il y avait quelqu'un à Coatanéa qui n'acceptait pas ainsi les choses. Anne-Marie, malgré son coeur compatissant, sentait sourdre en elle un sentiment de colère contre Mlle de Pennilis.

Quand le jeune homme lui eut dit que le lendemain il comptait encore la retrouver au chevet de la malade, elle sortit de sa douceur habituelle.

Elle eût voulu mettre la jeune fille en défaut aux yeux de son frère, qui lui disait combien Edith lui semblait assouplie, disposée à recueillir la semence sérieuse.

—Souviens-toi combien nous l'avons vue railleuse. Elle n'est pas aussi transformée que tu veux bien le croire, et ne pouvant se passer d'hommages, elle accepte les tiens en attendant ceux de M. de Montignac.

—Est-ce elle, ou moi, que tu as l'intention de blesser? demanda-t-ii, regardant froidement le visage enflammé de sa soeur.

Anne-Marie fondit sous ce regard.

—Ah! pardonne-moi! je crois que je la déteste quand je te vois tant l'aimer!

Il ne résistait pas aux larmes, surtout lorsqu'elles coulaient à cause de lui.

—Résigne-toi, ma pauvre enfant, dit-il avec une douce brusquerie, et cesse de lutter contre ce que nous ne pouvons empêcher.

Elle se tut, mais le lendemain matin, au moment où il allait quitter Coatanéa, elle se trouva près de lui, suppliante, demandant comme une grâce de le remplacer. Il n'osa refuser, et ce fut Anne-Marie qu'Edith vit arriver au rendez-vous. Elle en éprouva une contrariété qui peut-être se trahit dans la vivacité de sa question:

—Le docteur manquerait-il de parole?

Il fut facile à Anne-Marie de mettre en avant un malade pressé.

N'était-elle pas l'aide habituelle de son frère? et tout aussi bien que lui capable de guider les premiers pas d'un novice dans l'art du pansement?

Elles se dirigèrent toutes deux vers la ferme. Il semblait à Edith qu'Anne-Marie n'avait plus l'abandon d'autrefois, cette simplicité, cette bonté qui dès le premier instant la rendait si sympathique.

Lorsqu'elles entrèrent chez la malade, le visage effrayant de maigreur de la pauvre femme s'éclaira, et une conversation bretonne s'établit.

Edith n'en comprenait pas un mot, mais devina néanmoins qu'il était question d'elle.

—Je ne lui inspire pas confiance? demanda-t-elle.

—Je vous présente comme garde-malade, répondit Mlle Kerfort, et pardonnez-moi la traduction littérale de ses paroles. "ça n'est pas fait pour ça."

—Nous lui prouverons le contraire, fit Edith, croyant sentir que Mlle Kerfort traduisait en même temps sa propre pensée.

—Je n'en doute pas, répondit Anne-Marie, qui commençait déjà à défaire le pansement, découvrant dans toute son horreur une plaie hideuse qui dévorait une partie de la poitrine et commençait à ronger le dessous du bras de la malheureuse.

A cette vue Edith se sentit défaillir...

—Prenez des sels, dans mon sac... dit Anne-Marie, tout en baignant d'eau phéniquée la plaie de la patiente.

—Pâir n'est pas reculer, dit Edith, qui voyait sans se l'expliquer un certain dédain dans le ton de Mlle Kerfort. Et, dominant sa répulsion, elle approcha.

—Laissez-moi regarder quelle légèreté, quelle habileté vous y mettez! demain j'essaierai moi-même sous votre direction.

La pauvre femme gémissait.

Anne-Marie, doucement, lui parlait, et elle répondait d'un ton résigné, regardant au fond de son lit un christ de cuivre suspendu à un bois vermoulu.

—La pauvre créature souffre horriblement, fit Edith le coeur plein de pitié...

—Mais sans une plainte, sans un murmure. Que de foi dans ces âmes simples! et l'on voudrait leur enlever le crucifix! Les malheureux, par quoi le remplaceront-ils?

"Savez-vous ce qu'elle me dit en regardant le sien au fort de ses souffrances, et avec cette expression si résignée que vous lui voyez: "Il a eu plus de mal que moi!"

"Le secret du *fiat* et de tous les sacrifices, il ne faut pas le chercher ailleurs.

La voix d'Anne-Marie s'était adoucie.

Edith restait silencieuse, le coeur ouvert à de nouvelles impressions.

Le soir de ce jour elle resta longtemps, assise près de sa fenêtre ouverte. Les bois dormaient, et aussi l'étang sous leur ombre épaisse. Dans le lointain la voix de la mer montait, immense, remplissant toutes les solitudes.

Le ciel profond laissait tomber ses blanches clartés d'étoiles, et la jeune fille, enveloppée de silence et de toute la grande poésie de la nuit, abandonnait son âme à un courant de graves pensées. Tant de choses, qui avaient fait le fond de sa vie jusqu'au jour où elle avait été broyée par la douleur, semblaient s'évanouir dans le néant! Les joies mondaines? Hochet brisé dont le bruit de grelots blesserait maintenant ses oreilles. L'ivresse qu'à certain jour peut faire boire le succès, qu'en resterait-il?

Les tableaux du matin passèrent devant ses yeux. Cette femme encore jeune, cadavre vivant, regardant avec amour l'image d'un Dieu qui la cloue dans la souffrance; Anne-Marie donnant sa jeunesse et sa vie à toutes les misères; Robert partageant les croyances de ces petits... Où sont les sages? où sont les fous? Elle se leva; il lui semblait que son cerveau se dérangeait, car la fortune, le nom, la gloire, tout cela lui apparaissait comme un décor de théâtre qui s'effondrerait une fois la comédie jouée, ne laissant que des masques et des oripeaux.

Elle fit quelques pas à travers sa chambre, revint vers la fenêtre. La voix de la mer montait, toujours plus grande, dans le silence plus profond. Edith eût voulu communiquer à un être humain le bouleversement de son être. Sa mère! Sa mère l'eût si bien comprise! Pierre de Montignac? Avait-il seulement senti sa douleur? Une autre image passa, celle de Robert. Il lui sembla que confier à ce coeur viril toutes ses pensées torturantes soulagerait le sien.

Ce n'était donc pas assez d'une association de goûts et de fortune. Au-dessus de cela il existait encore quelque chose: le mariage des âmes!

Un inexprimable trouble s'empara de son esprit.

—Mais c'est de la folie, de la folie, murmura-t-elle avec égarement. Je veux dormir, échapper à ces obsessions... Le sort en est jeté... il est trop tard. Oh! dormir, dormir, mon Dieu!...

Elle ferma sa fenêtre, s'agenouilla près de son lit. Ses yeux rencontrèrent le crucifix; les paroles de la pauvre femme qu'elle avait entendues le matin lui revinrent à la mémoire:

"Il a eu plus de mal que moi."

—Ils sont heureux, pensa la jeune fille, ceux qu'un amour divin peut soutenir et consoler.

Elle se coucha, mais dans son sommeil surexcité, se succédaient de rapides visions, comme dans les hallucinations de la fièvre.

Le christ suspendu à ses rideaux grandissait, grandissait toujours, étendant ses bras d'argent au-dessus d'un lit funèbre, où, mélangé à des couronnes mortuaires, fleurissait un bouquet d'orange.

Et puis, sans transition, transportée au foyer de l'Opéra, elle souffrait d'étranges angoisses, seule dans sa robe noire, sous la lumière des lustres, au milieu de ces femmes aux épaules nues, ruisselantes de diamants, de ces hommes en habit noir. Parmi les plus élégants, un plus élégant encore: Pierre de Montignac, souriant à toutes et à qui toutes sourient.

Edith s'approche pour poser le bras sur celui de son fiancé. Tous les visages connus qui l'entourent le regardent, murmurent le nom célèbre applaudi chaque soir par les habitués du Théâtre. Dans son sommeil Edith se sent brûlée par une insupportable rougeur.

Puis il lui semble descendre, s'évanouir dans un gouffre sans fond, emportée dans le vide.

Soudain une impression de rafraîchissement... Les immenses horizons de la côte bretonne... Robert marche près d'elle, et, de sa voix grave, facilement émue, lui dit avec le poète:

La douleur est un maître.

Il était tard lorsqu'elle s'éveilla, la femme de chambre frappait à sa porte et lui remettait une lettre.

C'était une courte et affectueuse missive de Mme de la Savinière. Elle avait reconnu le timbre de Lochrist sur une enveloppe adressée à son neveu, et tenait à dire à la jeune fille de ne pas s'étonner si elle ne recevait pas de réponse immédiate. Pierre était absent pour quelques jours, chargé par son oncle d'une mission de confiance.

A la lecture de cette lettre, le visage d'Edith prit une rigidité glaciale. "On me trompe", murmura-t-elle.

Puis peu à peu, sous le travail de la réflexion, ses traits se détendirent: "Il y a parfois de si incroyables coïncidences!... Qui sait? Paris est assez grand pour que deux situations semblables pussent s'y rencontrer; "fiancé à une artiste sympathique... blessé dans un duel," dit le reporter... Partir pour Paris ne m'avancerait pas davantage... Mme de la Savinière ne se laissera pas surprendre.

"J'attendrai. Personne au monde ne pourra m'empêcher de juger par moi-même une pareille question."

Lorsqu'elle revit son amie, elle lui lut la lettre de Mme de la Savinière sans aucune réflexion et Marguerite se contenta de déplorer le retard apporté au bonheur de la réunion.

Trois jours après, en effet, Pierre de Montignac écrivait à M. de Kermorvan, s'excusant de n'avoir pu répondre plus tôt, et remerciant d'une invitation qui le rapprochait de sa fiancée.

Il y avait aussi pour Edith une réponse chaleureuse, dans laquelle éclatait une joie sincère de voir se terminer une si longue attente.

—Comme il paraît vous aimer, Edith! dit Mme de Kermorvan, joyeuse et convaincue.

—Oui, il paraît, répondit la jeune fille.

—Etes-vous originale! fit Marguerite. Vous lui ferez perdre la tête si vous feignez ainsi de douter de lui.

Toutes deux se mirent alors à faire mille projets pour le séjour de M. de Montignac. Edith y mettant une gaieté qui étonnait son amie, l'inquiétait même, tant elle lui semblait exagérée.

Elle avait de ces éclats de rire qui déchirent l'âme.

Marguerite ne s'expliquait ces bizarreries que par le choc trop violent de deux sentiments opposés: la rencontre d'une grande douleur et d'une grande joie.

Mme de Kermorvan ne savait pas que la gaieté de la jeune fille n'était qu'un masque servant à cacher la secrète angoisse qui la dévorait.

Le jour, relativement maîtresse d'elle-même, Edith agissait, s'occupait, ne quittant guère Marguerite, forçant ainsi son coeur et sa pensée au silence.

Mais quand la nuit ramenait l'ombre, les longues heures, c'est en vain qu'elle se débattait.

Souvent, de grand matin, oubliant ses habitudes paresseuses, elle montait à cheval, et M. de Kermorvan, son compagnon habituel, s'effrayait de ses audaces.

—Avez-vous juré de mettre votre fiancé en face de votre cadavre? lui demandait-il. Je ne veux pas être votre complice et refuserai de vous accompagner si vous ne devenez plus raisonnable.

—Ne savez-vous donc pas que je suis une très remarquable écuyère?

Et à la première occasion, pour le lui prouver, elle recommençait.

Robert était venu pendant ces jours d'attente; Edith, reconnaissant son pas, s'était enfuie.

En vain elle avait voulu se faire illusion, traiter

de chimères les imaginations de son cerveau, en délire, l'amour de Robert s'imposait.

Remontant jusqu'au jour de leur première rencontre, elle revoyait les longues heures de Coatanéa éclairées par sa seule présence; l'étroit sentier où elle marchait, appuyée à son bras dans un bonheur confus, si tôt dissipé.

Elle se souvenait de sa surprise joyeuse, lorsqu'elle l'avait rencontré dans la petite crique solitaire; de son vague ennui après ce rapide passage.

Et depuis, de quelle compassion profonde elle se sentait enveloppée lorsqu'il était là!

Comme sa parole grave, austère, remuait étrangement son âme!

Avait-elle éprouvé pour Pierre de Montignac, rien qui ressemblât de près ou de loin à ce qu'elle ressentait pour Robert?

Elle repassait tous ces souvenirs...

Et cependant, même à cet instant d'analyse et de lumière, la possibilité d'épouser Robert Kerfort ne se présentait pas à son esprit.

Que deviendrait-elle si Pierre de Montignac l'obligeait lui-même à renoncer au mariage convenu, arrêté par sa mère? Voilà ce qu'elle se demandait.

La vie lui apparaissait comme un chemin désert, où elle errait, le cœur vide, trompé par les plaisirs factices, auxquels l'absence de but la ramènerait peut-être. Ce fut dans cet état d'esprit qu'elle attendit son fiancé.

VIII

Il arriva le soir à Ménéz-ar-roch.

— Cette heure est mal choisie, avait dit Marguerite à son amie, car il faut se séparer avant d'avoir eu le temps de jouir du retour.

Edith avait répondu avec philosophie que, le bonheur étant chose précieuse, il fallait le ménager.

Le vicomte de Montignac trouva sa fiancée tout autre qu'il ne l'avait vue depuis la mort de sa mère, avec sa parole vive, spirituelle d'autrefois; charmante dans sa robe de crêpe noir au col rabattu, échancré, dégageant le cou et faisant voir la finesse de la tête. Mais, dans les yeux de la jeune fille, attachés souvent sur les siens avec persistance, il crut lire quelque chose d'inquiétant.

— Vaines imaginations! pensa-t-il. Néanmoins, il se sentait troublé.

Au moment où l'on se séparait, Edith lui exprima le désir de monter à cheval avec lui dès le lendemain matin.

Il acquiesça de fort bonne grâce à cette demande, s'excusant seulement de ce qu'il serait peut-être un fort médiocre cavalier, trente-six heures

de chemin de fer préparant mal à un exercice d'équitation.

— C'est vrai, Edith. M. de Montignac sera encore bien fatigué, objecta Marguerite.

La jeune fille se mit à rire sans pitié.

— Pensez-vous que nous n'en ferons point d'autres plus tard! Je songe à entreprendre le tour du monde; nous goûterons du dromadaire, du chameau, de tous les quadrupèdes destinés à porter l'homme et la femme... voire même des bipèdes.

M. de Kermorvan arrondit comiquement son dos en regardant Pierre avec expression.

— Je pensais à l'autruche, dit Edith, répondant à cette mimique; depuis mon enfance, j'ai désiré voyager sur une autruche: souvenir d'un conte de fée où l'héroïne n'allait pas en autre équipage; mais en attendant la réalisation de ce rêve, nous monterons prosaïquement à cheval.

Le lendemain matin, à l'heure indiquée par sa fiancée, Pierre, le visage un peu soucieux, la cravache à la main, faisait les cent pas devant le manoir.

Edith parut, dans son amazone de drap, qui la faisait encore plus svelte, plus jeune.

— Eh bien? et ces trente-six heures de chemin de fer, cette grande fatigue? fit-elle un peu ironique... vous avez l'air de quelqu'un revenant du royaume des morts...

— Une promenade sur autruche me plairait infiniment, dit-il, évitant de répondre directement; vous le voyez, mes goûts deviennent vos goûts.

— Ce matin, les miens sont pour le cheval, reprit-elle.

Un domestique approchait, tenant deux chevaux par la bride.

Edith releva sa robe, Pierre mit un genou en terre, et présenta la main; elle y posa le pied, saisit le pommeau de la selle et s'enleva légèrement.

Marguerite parut à la fenêtre, et, leur souriant:

— Bonne promenade! vous êtes charmants! Le temps est fait pour les amoureux; mais ne vous oubliez pas à rêver...

— Sous la ramée, acheva Edith; soyez tranquille, nous reviendrons.

— Je jure de vous la ramener, au péril de ma vie s'il le faut, dit Pierre en saluant Mme de Kermorvan.

Ils s'éloignaient au pas.

— C'est vite fait, des phrases comme celle-là, dit Edith.

— Douteriez-vous de la sincérité de la mienne?

La jeune fille fit un mouvement de tête incertain.

— Oh! mon Dieu! pas précisément. Nous voilà tous deux... mon cheval s'emporte, va me précipiter au fond d'un abîme, ou simplement du haut

des faïses où je vous mène... Votre premier mouvement, celui de votre cheval est de me suivre... c'est l'instinct.

—De la bête et de moi?... Nous sommes mus par le même mouvement?... Voilà une phrase aimable.

—Elle a au moins le mérite de la sincérité.

—Est-ce pour me faire entendre des choses aussi gracieuses que vous m'avez invité à cette promenade? demanda-t-il.

—Non, ce n'est pas pour cela, répondit-elle sérieusement.

Et donnant un léger coup de cravache, elle mit son cheval au petit trot.

Ils arrivaient à un embranchement.

—Mes connaissances topographiques sont un peu vagues, dit Edith... Inutile de penser à demander un renseignement aux naturels, ils parlent barbare.

Au même moment on entendit le roulement rapide et léger d'une voiture.

—Tiens! le docteur! dit-elle, rougissant légèrement, cela se trouve bien.

—L'Esculape auquel vous devez, sinon la vie, au moins la jambe? demanda Pierre.

—Lui-même.

—Il n'est pas seul: est-ce sa femme?

—Il n'est pas marié... sa soeur.

La voiture courait rapide et semblait avoir doublé de vitesse depuis qu'elle avait aperçu les cavaliers.

Edith fit un signe.

—Comment, vous alliez passer ainsi, fièrement, sans nous dire un mot?

—Un peu de discrétion... et beaucoup de retard près d'un malade, répondit Anne-Marie.

Robert s'arrêta et se découvrit. Il était mortellement pâle.

Edith fit les présentations de rigueur et demanda l'endroit d'où l'on apercevait la plus vaste étendue de mer.

—Pont-ar-Diaoul, dit Anne-Marie, indiquant le premier chemin.

—Il me semble, observa Robert, qu'en suivant la grand'route jusqu'à ce toit que vous voyez, vous feriez un trajet...

—Peut-être plus court, interrompit Mlle Kerfort, mais plus joli... non.

—Alors nous n'hésitons pas et prenons celui-ci, décida Pierre, en faisant un mouvement.

—A bientôt! dit Edith.

On se salua de part et d'autre et l'on se sépara.

—C'est jouer de malheur, dit sourdement Anne-Marie... Et tu allais leur indiquer une route qui nous aurait menés un quart d'heure côte à côte!

—Et toi, tu leur fais faire deux kilomètres de plus!

—Qu'est-ce que cela me fait?... Que ne chevauchent-ils à cent lieues!

Pendant qu'ils continuaient leur course, Pierre et Edith s'engageaient dans les petits chemins.

—Un beau marbre, votre docteur! fit le vicomte.

—Oui, reprit Edith, une belle tête.

—Pas mal tous deux, pour des gens de campagne! Que restent-ils s'encroûter en pareil trou?

—Vous voilà bien, vous autres Parisiens, ne concevant rien en dehors du boulevard! fit Edith avec un certain dédain. Vos horizons ne dépassent pas la Madeleine, l'Opéra.

Il la regarda avec étonnement.

—Je pensais, au moins sur ce point, être complètement d'accord avec vous.

—“Le temps, qui change tout, change aussi nos humeurs,” dit-elle, cinglant son cheval d'un coup de cravache si inattendu qu'il partit au galop.

C'était à une descente, en moins d'une minute elle eut disparu.

—Folle! siffla le vicomte entre ses dents.

Et il lança son cheval.

Bientôt il vit l'amazone qui s'amusait à un véridable steeple-chase. Il allait la rejoindre, lorsque, par un brusque mouvement, elle s'arrêta court et fit volte-face. Mais lui, parti à toute bride, la dépassa.

Promptement, Edith se retourna et, de loin, suivit le cavalier.

—Il ne retient plus sa bête, murmurait-elle; la force lui manque, c'est facile à voir.

Le vicomte, arrivé à une montée, modéra enfin son allure, et, se retournant, vit Mlle de Pennilis qui s'avancait avec la plus parfaite tranquillité.

Il revint vers elle, et bientôt tous deux se trouvèrent face à face.

Le visage du jeune homme semblait contracté par une souffrance physique; sur celui de la jeune fille se lisait une froide résolution.

—M'expliquerez votre jeu? fit Pierre.

Mais elle, sans répondre à sa question et le regardant droit dans les yeux:

—C'est votre blessure qui vous fait ainsi souffrir?

L'expression d'étonnement qui se peignit sur les traits du vicomte fut si sincère, qu'Edith fut un instant déroutée; mais elle en avait trop dit pour s'arrêter, et, continuant sur le ton de la certitude:

—Oui, ce pauvre bras droit, n'est-il pas encore guéri?... Vous m'avez fait bien peur; vous étiez impuissant à retenir votre cheval.

—Comment avez-vous su? demanda-t-il simplement.

Et il vint se mettre au pas de la jeune fille.

—Il y a toujours des gens bien informés, dit-elle.

—Ou fort mal, reprit-il... Quoi qu'il en soit, je regrette une indiscretion qui vous a peut-être donné un instant d'inquiétude à mon sujet.

—Une inquiétude! fit-elle avec le plus sardonique des sourires, calmez vos doutes à cet égard. Je savais que votre blessure n'était pas dangereuse et ne pouvait vous donner qu'une pâleur intéressante... mais pour d'autres yeux que les miens.

—Edith, dit-il froissé et impressionné de la manière dont elle lui parlait, je ne sais trop ce que vous voulez dire?... ce que l'on vous a raconté au sujet de ce duel.

—Un mot seulement: jurez-moi que vous ne vous êtes point battu?

Il resta quelques secondes silencieux, des secondes qui semblèrent de longues minutes.

—Je n'ai pas à le nier... je me suis battu.

Lentement elle retirait son gant, et, enlevant de son doigt la bague où brillait le diamant de la promesse, elle la lui tendit.

—Reprenez-la, dit-elle d'une voix grave et sans émotion.

—Oh! Edith! Edith! fit-il, repoussant doucement sa main... je vous en conjure; c'est un enfantillage... On ne condamne pas ainsi un accusé sans l'avoir entendu.

—Ce que je sais me suffit... De grâce, épargnez-moi une scène pénible.

Et comme il refusait toujours l'anneau qu'elle lui tendait, elle fit un geste rapide et la bague alla se perdre dans le champ qui borde le chemin.

—Je ne vous demanderai pas plus longtemps de m'écouter, dit Pierre avec l'accent un peu brisé, car à ce moment où il craignait de la perdre, il l'aimait plus qu'il ne l'avait jamais fait; mais vous ne me refuserez pas, continua-t-il, d'entendre celle qui m'a servi de mère; elle, j'en suis sûr, saura me défendre sans blesser votre délicatesse.

Ils étaient arrivés sur une hauteur, dans un sentier bordant les dunes. Elles s'étendaient embaumées de serpolet, semées d'immortelles sauvages, d'imperceptibles bruyères roses, de chardons dorés brillant comme autant de petits soleils.

Paisiblement, les vaches noires et blanches brouaient l'herbe fine; les moutons çà et là erraient de monticule en monticule, gardés de loin en loin par un enfant qui chantait un refrain plus monotone que celui de la mer.

Des parfums pénétrants montaient de la terre, se mêlant aux odeurs salines qu'apportait la brise du large.

Ils marchaient silencieux, indifférents à tout ce

qui souriait autour d'eux, aux alouettes qui chantaient perdues dans les hauteurs bleues, à l'immensité, où glissaient les voiles comme des ailes déployées de mouettes ou de goélands.

Ils allaient, lui, un poids lourd sur le coeur; elle, le port fier, la tête levée, comme allégée d'un fardeau écrasant.

Cependant, avant de rentrer au manoir, il fallait bien s'entendre au sujet de la conduite à tenir vis-à-vis de la famille de Kermorvan. Pierre s'en remit aux décisions de Mlle de Pennilis, les acceptant d'avance, quelles qu'elles fussent. Edith déclara qu'ils garderaient tous deux le silence jusqu'au départ du vicomte, qui supposerait un dépêche le rappelant subitement à Paris; alors seulement Edith parlerait à son amie d'un dénouement à l'amiable.

Tout étant ainsi conclu, ils revinrent à Ménézar-roch, si complètement maîtres d'eux-mêmes que personne ne se douta que leurs destinées venaient de se séparer.

Ils évitèrent habilement les tête-à-tête qu'on leur ménageait, détournèrent autant que possible toute conversation faisant allusion à l'avenir.

Edith sut gré au jeune homme de ne point revenir sur la scène du matin; lui n'avait point perdu tout espoir; il se disait que la soumission valait pour le moment tous les discours, était la meilleure des habiletés; il comptait en outre sur celle de sa tante, sur sa séduction personnelle une fois que la colère de la jeune fille serait tombée, car il ne croyait pas à l'irrévocable, ignorant ce qui se passait dans le coeur d'Edith.

Une dépêche arriva mettre fin à cette pénible journée. M. de la Savinière rappelait immédiatement son neveu pour une affaire urgente.

M. et Mme de Kermorvan crièrent au contretemps, maudirent l'imprévu désagréable de l'existence, plaignirent les deux fiancés qui en étaient victimes. Pierre, pouvant enfin abandonner le masque d'indifférence qui lui était imposé, se montra réellement triste, affecté de ce départ. Mlle de Pennilis ne jugea point à propos de témoigner la moindre émotion.

Marguerite ne vit dans cette froideur qu'une affectation de stoïcisme et elle en voulait un peu à son amie de ne pas laisser voir au moins un regret, une larme à celui qui partait.

Lorsqu'il ne fut plus là, elle en fit le reproche à la jeune fille, lui disant de ne plus se contraindre au moins avec elle, ajoutant que si pareille chose lui était arrivée pendant ses fiançailles, elle en aurait pleuré toutes les larmes de ses yeux.

—Ne parlez pas de contrainte, Marga, répondit Edith; soyez assurée que si je ne pleure pas, c'est

que je n'en ai nulle envie... M. de Montgnac n'est plus mon fiancé.

—Edith! s'écria Mme de Kermorvan en se redressant, que dites-vous?... Je n'ai pas compris... Il n'est plus votre fiancé!

—M. de Montgnac n'est plus mon fiancé, répéta la jeune fille lentement, appuyant sur chaque syllabe.

Et, en quelques mots très clairs, elle raconta à la jeune femme ses doutes, ses preuves sur la conduite du vicomte.

Marguerite, consternée, écoutait.

—Vous avez été un peu prompte, Edith; il faudrait savoir, s'informer... Non, je ne puis croire que tout se brise ainsi. Pourquoi n'avez-vous pas été assez confiante pour me tout dire? autoriser mon mari à parler à M. de Montgnac? Entre hommes, on s'explique mieux sur certaines questions... Nous sommes vos meilleurs amis, vous semblez l'oublier en agissant seule, sans conseil, dans une circonstance aussi grave.

—N'attribuez pas mon silence à un manque de confiance, ma chère Marguerite; si j'avais eu une hésitation, je vous l'aurais confiée, mais, ma décision étant irrévocable, pourquoi vous tourmenter?

—Irrévocable?... mais, Edith, vous ne l'aimiez donc pas? demanda Mme de Kermorvan avec une grande tristesse.

—Je ne l'aimais pas... c'est certain, fit-elle pensivement.

—Oh! alors vous avez bien fait, s'écria la jeune femme... Mais comment expliquer? Il est charmant... Quel idéal vous êtes-vous donc forgé?...

—Personne moins que moi, vous le savez, n'a rêvé sur ce sujet. J'avais cru que des goûts semblables, la même éducation, une certaine sympathie, pouvaient suffire, je m'étais trompée; je m'en aperçois aujourd'hui, avant qu'il ne soit trop tard.

—Mais que vous faut-il donc?

—Le sais-je?... Un homme qui me dominerait par certains côtés de l'intelligence, m'entraînerait confiante, m'adorerait comme le faisait ma mère, me conduirait en même temps, comme elle savait le faire, la pauvre âme!... peut-être est-ce là mon idéal...

—Avec beaucoup d'autres choses encore, dit Marguerite, les titres, la fortune...

—La fortune? Oh! non! fit Edith avec quelque dédain, la mienne suffit... Le nom? J'y tiens dans une certaine mesure, mais sans exiger quatorze quartiers de noblesse... Mais au moins un *de*, une apostrophe; une malheureuse apostrophe, répéta-t-elle avec une sorte d'impatience... quelques ancêtres morts pour le roi, sinon des chevaliers han-

nerets du temps des croisades... un ou deux portraits effacés d'aïeux portant perruques ou jabots, un souvenir de marquise poudrée, une mouche au coin de la lèvre... une ruine de château en un coin de province, trois pierres moussues qu'on appelle les tombeaux de famille... est-ce trop demander?

—Non, vraiment, fit Marguerite avec un long soupir.

Et elles restèrent toutes deux rêveuses, Marguerite étendue dans son fauteuil, Edith appuyée à la fenêtre, contemplant les bois qui s'endormaient dans la paix du soir, les dernières hirondelles s'appelant dans l'espace avec des cris joyeux de liberté.

IX

Quelques jours après cette matinée, Edith, pensivement, se promenait le long de l'étang, son endroit favori, se disant qu'il fallait songer à quitter Ménez-ar-roch, le seul lieu où la vie lui paraissait moins cruelle, où elle ne se sentait pas abandonnée, sans tendresse, sans but, comme elle allait l'être désormais.

Marguerite la suppliait de rester encore, de rester toujours, de ne point parler de départ. Qu'irait-elle faire toute seule au château vide et désert de Castel-Bois?

Où trouverait-elle, mieux qu'à Ménez-ar-roch, l'amitié sincère, l'hospitalité bretonne si franche et si simple?

Nulle part; Edith le savait bien, mais elle devait fuir la présence de Robert, dont la vue lui devenait un supplice, maintenant qu'aucun doute ne lui restait sur ses propres sentiments; il lui semblait qu'un mot, un regard allait désormais la trahir. Et cette crainte la rendait presque silencieuse, lorsqu'il était là, pendant que lui se demandait pourquoi cette froideur soudaine, voisine du dédain?

Elle revenait au manoir, sa résolution arrêtée, lorsqu'elle entendit le roulement d'une voiture.

A tout hasard, elle se dissimula derrière un massif d'où elle voyait sans être vue. Elle faillit pousser un cri. Elle venait de reconnaître Mme de la Savinière.

Une seule pensée lui traversa l'esprit: échapper à une lutte pénible, ne voir à aucun prix celle qui venait plaider la cause de son ancien fiancé.

Elle traversa le petit bois en courant, arriva au manoir par une porte de côté, monta à la chambre de Marguerite.

En deux mots elle la mit au courant de ce qu'elle désirait; ne laisser aucun espoir à Mme de la Savinière, qui devait croire Edith absente pour quelques jours.

—Je vais à Lochrist, ajouta-t-elle, et n'en reviendrai que lorsque vous me ferez savoir le départ de la tante de M. de Montignac.

Marguerite soupira profondément devant la mission dont son amie la chargeait.

—Allez, lui dit-elle, et priez que le Ciel m'assiste.

Pour toute réponse Edith l'embrassa chaleureusement et sortit sans bruit pour se diriger vers Coatanéa.

Pourquoi sa première pensée s'était-elle tournée vers la maison du docteur? Elle lne se le demanda même pas.

—Je ferai mes adieux à la famille Kerfort, pensait-elle; je ne puis partir sans revoir cette pauvre infirme, qui m'a si longtemps abritée sous son toit.

Et elle s'en allait seule à travers ces chemins bretons bordés de hauts talus couronnés d'ajoncs d'or. Qu'elle était cruelle, la nature impassible qui souriait à travers ses fleurs, ses parfums, chantait dans tous les buissons, tandis que son coeur restait sans joie, sans espérance, qu'elle voyait tout s'écrouler dans sa vie, et l'horizon brusquement se refermer?

Arrivée à Coatanéa après une longue demie-heure de marche, elle trouva Mme Kerfort travaillant avec Anne-Marie sur la terrasse du jardin, d'où la vue s'étendait au loin sur la campagne et sur l'immensité de l'océan.

Re foulant ses ennuis et ses tristesses, Edith annonça son départ pour le surlendemain.

Cette nouvelle dissipa le nuage dont le front de Mlle Kerfort s'était involontairement couvert en voyant entrer Mlle de Pennilis, et elle ne songea plus qu'à être aimable, puisque c'était la dernière fois.

Edith s'était assise familièrement aux pieds de l'infirme et tendait les bras afin de l'aider à dévider un gros écheveau de laine grise. La vieille dame aimait la jeune fille pour son aimable caractère, les grâces un peu câlines qu'elle lui prodiguait, maintenant surtout que toute femme un peu âgée lui rappelant celle qui n'était plus, et Mme Kerfort se distrait à l'entendre causer si légèrement de toute chose, tandis que sa fille commençait à trouver bien prolongée la visite de Mlle de Pennilis; elle redoutait de voir entrer Robert.

Il y avait près de deux heures qu'Edith était à Coatanéa lorsque arriva une lettre de Ménézaroch.

—Vous permettez? dit Edith, en brisant le cachet d'une main un peu fiévreuse. Et elle lut:

"Il m'est impossible de laisser partir Mme de la Savinière ce soir; il n'y a pas avant demain de train correspondant avec Paris; il lui faudrait

donc passer la nuit dans un mauvais hôtel; je n'y puis consentir après le voyage si pénible qu'elle vient de faire. La pauvre femme me fait grand pitié; le désespoir de son neveu lui cause un profond chagrin, et elle présente les circonstances atténuantes de telle façon que je me sens disposée à l'indulgence. Réfléchissez une dernière fois, Edith; rien ne vous empêche de revenir ce soir; lorsque Mme de la Savinière se sera retirée dans sa chambre, nous causerons longuement et vous verrez ce que vous avez à faire. Si vous persistez dans votre résolution, arrangez-vous comme vous l'entendrez pour passer la nuit à Coatanéa."

Après la lecture de ce billet, Edith se tourna vers Mme Kerfort, et, essayant de prendre un ton enjoué que démentait l'air préoccupé de son visage:

—Je suis sans feu ni lieu, dit-elle; trouverai-je encore sous ce toit hospitalier un oreiller pour reposer ma tête, cette nuit au moins, temps nécessaire pour éviter la rencontre d'une personne que je ne veux revoir à aucun prix?

Mme Kerfort, très heureuse de conserver la jeune fille quelques heures de plus, lui offrit avec la meilleure grâce l'hospitalité demandée, souhaitant qu'elle se prolongeât quelques jours.

—Vous reprendrez ma chambre, ajouta Anne-Marie, en faisant contre fortune bon coeur.

Et comme elle trouvait long et difficile d'attendre l'heure du dîner, elle proposa à Mlle de Pennilis de l'accompagner à une ferme, sur les bords de la côte, si la promenade ne lui semblait pas trop longue.

Edith accepta avec empressement, l'inaction lui étant odieuse dans l'état d'esprit où elle se trouvait.

Les deux jeunes filles se mirent donc en route, causant de choses indifférentes, tandis qu'une agitation secrète les dévorait. Elles marchaient d'un pas rapide et furent bientôt arrivées sur les dunes vertes, douces aux pieds comme un tapis de velours. Au loin l'immensité tranquille se dorait sous les derniers feux du soleil; l'embrassement gagnait de proche en proche, le flot le portait au flot en longues ondulations qui venaient mourir jusqu'à la côte.

Bientôt ce ne fut qu'une plaine en fusion où le pourpre et l'or du ciel versaient la richesse de leurs teintes. Les deux jeunes filles s'arrêtèrent; les bateaux de pêcheurs revenaient lentement vers le petit port, la voile à peine gonflée; quelques-uns, plus pressés, avaient pris l'aviron, frappant le flot calme avec une cadence uniforme; d'autres abordaient sur le sable fin, les voiles déjà repliées, ou traînantes comme des ailes d'oiseaux

fatigués. Ils déchargeaient le goémon arraché aux récifs du large.

—Quel ravissant sujet de tableau! dit Mlle de Pennilis, faisant remarquer à Anne-Marie ces rudes hommes de mer, avec leurs chemises de laine rouge, la riche coloration des algues, et cette odeur saline, vivifiante, qu'on ne peut rendre! achevait-elle avec regret.

L'artiste reprenait un instant le dessus; elle oubliait ses ennuis.

Tout à coup une cloche vibra lentement; chacun de ses sons tombait dans l'air, se décomposait pour s'éteindre, renaître, mourir encore.

L'Angelus, prière aérienne, portée de hameau en hameau, arrivait au bord de la côte, disant aux pêcheurs de plier leurs voiles, de revenir au foyer pour commencer le repos du soir dans l'action de grâces.

A cet appel familial, tous les hommes se découvrirent.

Anne-Marie se signa.

—Robert! dit-elle, interrompant involontairement sa prière.

Et du doigt, sur un des monticules les plus élevés des dunes, elle indiquait le jeune homme.

Ainsi vu de loin, seul, debout, se détachant sur le ciel lumineux, il paraissait immensément grand.

Comme tous ces gens simples de la côte, lui aussi s'était découvert.

Le cœur d'Edith se mit à battre violemment, en même temps que son visage toujours un peu pâle se colora d'une rougeur presque aussitôt éteinte.

Une rapide vision lui montra, comme dans un monde très lointain et très vivant cependant, Paris, ses agitations, sa fiévreuse activité, ses soifs dévorantes, son tourbillon entraînant... Ici, le calme, la grandeur de cette nature sauvage enveloppait tout son être d'une paix profonde; un souffle de la divinité planait sur l'immensité de l'océan, sur les dunes silencieuses.

Elle regardait le jeune homme, qui s'avancé rapidement, reprenait ses proportions de simple mortel à mesure que la distance diminuait entre eux.

—Voilà ce qu'aucun pinceau ne rendra jamais, n'est-ce pas? dit-il en saluant Mlle de Pennilis.

—Et quand par impossible ce serait, épondit-elle, il y a ces sons qui vibrent encore dans l'air.

—Oh! quelle belle soirée! je voudrais rester là jusqu'à la nuit, voir les ombres descendre peu à peu, les teintes se fondre, s'effacer.

—Il faut cependant rentrer, dit Anne-Marie qui représentait la raison; puis, s'adressant à son frère: Comment te trouves-tu ici?

—Ma mère m'a dit que Mlle de Pennilis était notre hôte, et m'a appris le but de votre promenade; je suis venu à votre rencontre.

Ils s'étaient éloignés de la petite baie et s'en allaient tranquilles, quand tout à coup des cris indistincts, mais perçants, se firent entendre. D'un même mouvement, ils se retournèrent, et sur le monticule qu'ils venaient de quitter, ils virent deux femmes, faisant des gestes désespérés.

—Qu'est-ce donc? firent-ils s'arrêtant.

Le bruit d'un galop rapproché, assourdi jusqu'à ce moment par le terrain sablonneux, résonna à leurs oreilles. Un taureau, qu'un pli de la dune leur avait caché, parut à quelque distance, venant tête baissée dans leur direction.

Anne-Marie et Edith poussèrent un cri. Autour d'elles les dunes, rien que les dunes montant et descendant, sans un abri, sans un refuge... A cent pas, la mer, mais séparée par un chaos de rochers ou des falaises à pic... Et cependant, Robert cria: La mer! la mer! en saisissant la main des deux femmes.

Ils ne marchaient pas... ils volaient; mais la distance diminuait entre eux et l'ennemi qui les poursuivait.

En paroles haletantes, entrecoupées par la course, Robert donnait à sa sœur quelques ordres rapides:

—Un peu à gauche... le seul endroit possible... accroche-toi... laisse glisser.

Edith, plus impressionnée ou moins forte qu'Anne-Marie, faiblissait. Robert le sentait. Il abandonna la main de sa sœur.

—Prends de l'avance, ordonna-t-il.

—Oh! Robert! fit-elle avec un accent d'angoisse, se demandant s'il allait s'exposer.

—Je le veux! Va, ou tu nous perds.

Elle obéit.

Il calculait tout, savait ce qu'il voulait, ce qu'il faisait.

—Courage! courage! disait-il, entraînant la jeune fille, nous arriverons.

Ils entendaient maintenant le souffle de l'animal furieux.

—Robert! Robert! murmura Edith, dont les genoux fléchissaient.

—Un dernier effort, nous y sommes.

Ils n'étaient plus qu'à quelques pas de la falaise où Anne-Marie venait de disparaître.

—Ne craignez rien, dit Robert... accrochez-vous à ce roc, comme je le fais... laissez-vous glisser... je suis là...

Au moment où leurs pieds touchaient l'étroit plateau au bas duquel déferlait la mer, un mugissement effroyable se fit entendre, et une mas-

se énorme, décrivant au-dessus de leurs têtes une courte parabole, vint s'abîmer sur les rochers avec un craquement sinistre d'os rompus sous les chairs, et le hoquet rauque d'un monstre expirant.

Ce fut un spectacle horrible.

Edith s'affaissa sur le rocher en se cachant le visage.

L'animal, les flancs ensanglantés, essaya de se soulever; ses yeux, remplis d'une expression de navrante détresse, semblaient implorer du secours; mais sa large tête, une corne broyée, fléchissant par saccades, retomba impuissante. De son encodure profondément déchiré s'écoulait un flot de sang qui jaillissait à chaque pulsation, s'étendait fumant en larges flaques dans les creux du granit, débordait, et le flot en montant, léchant les pierres sanglantes, rougi.

Anne-Marie s'était agenouillée près d'Edith, glacée d'épouvante et d'horreur!

—Bénnissons le ciel! A quel terrible danger ne venons-nous pas d'échapper?

Edith releva la tête, et, attachant ses yeux sur ceux de Robert resté debout le front découvert:

—Sans vous!... dit-elle avec un indicible regard où la reconnaissance n'entraît pas seule.

—La vie et la mort sont entre les mains de Dieu, répondit-il... Cette promenade pouvait se terminer d'une manière sinistre... Si vous en avez la force, partons.

Maintenant que tout danger était passé, sa voix trahissait la plus violente émotion.

Ils commencèrent à remonter silencieux à travers les rochers, entendant toujours les longs mugissements de la bête mourante.

De tous les points de la dune, où l'alarme avait été donnée, paysans, pêcheurs de goémons, brûleurs de soude, accouraient, les uns portant sur l'épaule leurs rateaux, leurs longues fourches de bois, les autres tenant à la main leurs lourds ringards de fer. Quelques femmes affolées gesticulaient en poussant des cris barbares.

De la bouche enflammée des fosses, où crépitaient en se recroquevillant les varechs séchés, s'échappait une âcre et épaisse fumée, qui, s'étendant sur la côte, donnait un relief extraordinaire à toutes les silhouettes fantastiques s'agitant dans ce cadre sauvage.

Anne-Marie et son frère durent subir les témoignages de sympathie de leurs rudes amis; ceux des hommes ne furent pas longs: à peine un mot, un geste, une fugitive expression sur leurs visages impassibles d'ordinaire. Ils étaient pressés de courir à la bête, dont le râle plus sourd, moins prolongé, se mêlait au bruit de la mer montante.

Robert força les femmes, plus expansives, à abrèger leurs élans, car il fallait se hâter de regagner Lochrist, un retard déjà prolongé devait inquiéter Mme Kerfort.

Ils allaient donc rapidement, excités, jetés hors d'eux-mêmes par le péril auquel ils venaient d'échapper; Robert sentait la réalité de la situation lui échapper, ne voyant plus dans la femme qui marchait près de lui la fiancée de Pierre de Montignac, mais celle qu'il aimait et venait de sauver. L'appel de suprême angoisse qu'elle avait poussé retentissait encore en lui, non pas seulement comme un cri arraché par la terreur, mais l'écho profond, indéfinissable, d'un sentiment qui le bouleversait.

Edith était près de lui, le visage transfiguré, parlant d'une voix qu'il ne lui connaissait pas, le regardant comme elle l'avait fait tout à l'heure dans le premier élan de reconnaissance.

Il ne savait pas quelle joie remplissait l'âme de la jeune fille, quelle révolution venait de s'y accomplir sous l'empire des impressions tour à tour pénétrantes et violentes de cette soirée.

Un voile s'était déchiré, le bonheur lui apparaissait, un bonheur tel qu'elle était prête à l'acheter au prix de tous les sacrifices.

X

Il était tard lorsque le dîner s'acheva dans la grande salle à manger de Coatanéa.

Anne-Marie, pressée d'en finir avec cette cruelle journée, prétextait la nécessité où elle était de s'occuper de sa mère pour conduire Mlle de Pennilis dans sa chambre, et, plus tranquille après l'y avoir laissée, elle retourna près de Mme de Kerfort.

Une fois seule, Edith ouvrit sa fenêtre, présentant à l'air frais du soir son front brûlant. Elle éprouvait le besoin de se recueillir une dernière fois avant cet instant qui allait décider de sa vie.

Les yeux dans les étoiles, qui s'allumaient une à une dans les profondeurs du ciel, elle évoquait l'absente, la conjurant de l'inspirer du haut de ce monde inconnu où elle habitait. Ne devait-elle pas l'approuver de mépriser les conventions de rang, de fortune et de nom pour acheter l'appui d'un cœur loyal, d'une âme forte à laquelle la sienne pourrait s'abandonner confiante? Et ne lui avait-elle pas dit un jour cette parole qui lui revenait ce soir, à cet instant, comme une réponse: "Tout, pourvu que tu sois heureuse?"

—Ma chérie, murmura-t-elle, bénissez-moi.

Doucement émue, un peu tremblante devant sa grande résolution, elle se retira de la fenêtre, sortit sans bruit de sa chambre et descendit au jardin.

Robert avait l'habitude de s'y promener chaque soir; elle le savait, il n'y était pas encore; elle l'attendrait dans la tonnelle de la terrasse, dont la vue s'étendait au loin sur l'immense solitude grise de la mer, que la lune montante commençait à éclairer de quelques rayons.

Un grand calme s'était fait dans son cœur; rien ne lui semblait plus facile que d'aller à Robert, de l'interroger; mais lorsqu'elle entendit crier le sable de l'allée sous son pas bien connu, de grands coups battirent dans sa poitrine, le désir de fuir la saisit, prise de tremblement et d'un invincible timidité.

Robert s'avancait vers la terrasse. A travers le feuillage, Edith distinguait maintenant ses traits, et elle retenait son souffle comme si elle craignait qu'il ne trahit sa présence.

Le jeune homme s'approchait lentement; il vint tout près de la tonnelle, puis retourna sur ses pas. Edith fit un léger bruit qui sembla résonner très fort, mais n'éveilla même pas l'attention de Robert, car il continua sa promenade.

—S'il n'allait pas revenir?...

A cette pensée, elle se leva un peu brusquement, entraînant sa chaise.

Cette fois, le silence du soir fut bien rompu.

Le jeune homme se retourna vivement.

—Tu es là, Anne-Marie? Je te croyais chez notre mère.

—C'est moi! répondit une voix qui voulait être ferme, indifférente.

Et Edith sortit de son abri de verdure.

—Oh! je vous demande mille fois pardon, mademoiselle, fit Robert surpris, je ne me doutais pas de votre présence.

—La nuit est si belle! répondit la jeune fille; et, faisant quelques pas, elle vint s'appuyer au mur de la terrasse, le corps légèrement incliné. Lui resta debout, à distance respectueuse.

—Les émotions de ce soir ne vous ont donc pas brisée? demanda-t-il... Il est dans votre destinée d'emporter de notre pays des souvenirs tragiques.

—Je ne voudrais plus le quitter, murmura-t-elle.

Puis, craignant d'en avoir trop dit, elle ajouta aussitôt:

—J'aime les émotions!

—Il y a quelqu'un, dit Robert avec une amertume mêlée d'ironie, qui enviera le rôle que le hasard m'a donné aujourd'hui.

—Oh! je puis vivre et mourir sans qu'il importe à beaucoup, fit Edith avec conviction.

—Il suffit qu'il importe à un seul, si à un seul votre vie est plus chère que le monde entier.

—Celui-là n'existe plus, dit la jeune fille nette-

ment, n'a jamais existé... n'existera peut-être jamais, acheva-t-elle presque bas.

Robert garda le silence. Toute autre allusion à ce sujet lui eût paru déplacée, mais il se demandait ce que signifiaient ces paroles.

Alors, Edith domina par un violent effort un reste de fierté.

—Je suis libre... absolument libre, dit-elle se retournant vers le jeune homme.

Et désignant à son doigt une petite bague où brillait une perle fine:

—Je n'ai plus que celle-là... elle vient de ma mère.

—Précieux souvenir! murmura le jeune homme, bouleversé à cette révélation qui, en ce lieu, à cette heure, ressemblait à une confidence.

Ils se turent.

La lune montait lentement dans le ciel, jetant de longues bandes argentées sur la surface de la mer, baignant de sa lumière tranquille les champs et les dunes, les toits isolés, endormis depuis longtemps déjà.

—Ne comprendra-t-il donc jamais, pensait Edith, ou ne veut-il pas comprendre?

Pour s'exciter à parler, elle se disait qu'elle l'avait blessé, humilié, cette seule fois où il avait laissé percer le sentiment dont elle voudrait être sûre aujourd'hui. Sans doute, il n'avait pas oublié sa hauteur et sa dureté; il fallait se faire pardonner.

—Vous souvenez-vous d'un jour, dit-elle d'une voix tremblante, sans oser lever les yeux... d'un jour, près de l'étang?

—D'un soir, corrigea-t-il, où vous avez chanté les *Djinns*.

—Non, reprit-elle hésitante, un jour, près du petit pont...

—Pourquoi rappeler des souvenirs que je voudrais éteints, dit-il d'une voix altérée... Oui, je m'en souviens... Vous m'avez trouvé bien plaisant dans le rôle ridicule que vous m'avez fait jouer pour y revenir si longtemps après... ce soir...

Elle couvrit son visage de ses deux mains.

—Un rôle, fit-elle d'un accent douloureux. Ce jour-là, j'avais cru...

Elle s'arrêta, n'osant achever, et murmura presque bas:

—J'avais cru que *c'était vrai*.

—Vous ne vous étiez malheureusement pas trompée, dit-il sourdement.

—Et depuis? demanda-t-elle anxieuse, levant sur lui ses yeux humides.

—Depuis? Vous en avez fait de plus malheureux que moi s'il est possible, reprit-il dur et sévère; mais que vous faut-il donc? continua-t-il sur le

ton de l'ironie. N'est-ce pas assez de faire des victimes? Aimez-vous à les voir souffrir? Le baron de Roquefeuille, le vicomte de Montignac, et tant d'autres que j'ignore! Pour le dernier, c'est pousser un peu loin le jeu!... jusqu'à la promesse, les fiançailles... le conduire à la veille et maintenant...

La colère, l'amertume, éclataient dans ses paroles.

Edith se redressa, et prenant l'attitude hautaine qu'il ne lui connaissait plus:

—Rien ne vous donne le droit de me parler ainsi, de m'accuser d'une infâme coquetterie... dont je suis incapable.

Elle fit quelques pas pour s'éloigner.

Robert, en proie aux sentiments les plus tumultueux, les plus contradictoires, la rejoignit et, d'une voix brisée:

—Si je vous ai offensée, pardon! mais pourquoi me faire tant souffrir?

Elle se retourna vivement, et, les bras tombés, les mains jointes, les yeux passionnément attachés sur ceux du jeune homme:

—Pourquoi? Pourquoi?... Ne le devinerez-vous donc jamais? ou tenez-vous à vous venger, en me forçant d'avouer ce que je vous ai forcé de taire... ce jour, dont je vous parle?

Il resta un moment debout, tremblant, dominant le vertige qui s'emparait de lui.

—Ne suis-je pas le jouet d'un rêve, murmura-t-il. Edith! est-ce bien vous qui êtes là devant moi... qui me parlez ainsi?...

Elle se rapprocha, ses doutes cruels soudain disparus, mis en fuite par tout ce qui vibrait dans l'accent du jeune homme.

—Ma mère le savait, dit-elle... il y a très longtemps... très longtemps...

Il restait immobile, n'osant croire encore. Et comme doucement, pour l'éveiller de son silence, elle passait sa main sur son bras, il la prit avec respect, l'effleura de ses lèvres sans oser la retenir un instant:

—Je ne comprends plus... plus rien, dit-il... Mme de Pennilis savait... M. de Montignac... Tout est étrange... Edith! parlez-moi... redites encore... je ne suis pas halluciné?...

Alors, gravement, avec l'abandon d'une nature sincère qui ne s'ouvre que rarement et sous le coup des plus fortes émotions, elle lui raconta tout: son amour inconscient d'abord, ses luttes secrètes... les derniers jours de sa mère, ses déchirements, son indifférence pour l'homme auquel elle s'était laissée fiancer, sa rupture, et sa résolution de le fuir... lui qui l'avait dominée dès les premiers jours, à l'empire duquel elle avait en vain cherché à se soustraire. Mais ce soir-là, la lumière

complète s'était faite dans son âme et l'inondait d'une paix qu'elle n'avait jamais connue, d'un bonheur qu'elle croyait ne plus devoir goûter après...

Elle s'arrêta un sanglot dans la voix, et les yeux noyés, un sourire aux lèvres.

Elle aurait été jalouse peut-être...

Au loin, la grande voix de la mer commençait l'hymne de la nuit et la lune continuait à monter dans le ciel plein d'étoiles.

XI

—Partie! murmura Mme de Kermorvan en regardant sa pendule; pauvre femme! voilà un triste voyage.

Elle prit son chapeau et appela ses enfants.

—Nous allons à la rencontre de l'amie Edith, dit-elle à René et Paulette aussitôt accourus.

Tous trois se mirent en route, par une matinée de soleil, qui mettait au cœur un désir d'épanouissement et de bonheur. La jeune femme pensive songeait à son amie, se demandant si jamais elle finirait par fixer sa vie, s'inquiétant du vide affreux dans lequel l'absence de toute affection, de toute espérance allait la plonger.

Le roulement de la voiture l'arracha à ses méditations; les enfants s'étaient élancés en avant, faisant des signes au cocher, qui s'arrêta.

Edith s'était penchée au dehors. Mme de Kermorvan demeura frappée de son visage, encore plus pâle, plus défait que la veille.

—Voulez-vous descendre, Edith? lui demanda-t-elle. René et Paulette prendront votre place et nous continuerons la promenade.

—Comme il vous plaira, répondit la jeune fille avec indifférence, et elle descendit.

Lorsque la voiture se fut éloignée, Marguerite embrassa tendrement son amie.

—Pauvre chérie! voilà des jours bien cruels.

—Plus cruels encore que vous ne le pensez, Marga, fit Edith d'une voix basse.

Elles marchèrent un instant en silence. Mme de Kermorvan, étonnée que la jeune fille ne la questionnât pas sur la journée de la veille, en commença le récit, l'acheva sans avoir arraché son amie à un mutisme qui lui semblait dépasser toute limite permise.

—Me direz-vous au moins, Edith, ce que vous pensez de tout cela? demanda-t-elle un peu vivement.

—Ce que je pensais hier, Marguerite. La visite de Mme de la Savinière ne peut en rien modifier ma décision.

—Vous êtes heureuse d'avoir des résolutions tellement inébranlables qu'elles ne laissent aucune place auxangoisses, aux alternatives.

—Mais, Marguerite, ne devinez-vous donc pas, s'écria enfin Edith, que la rupture avec M. de Montignac m'est une délivrance! que si je ne lui donne pas un regret, pas une larme, c'est que mon coeur est ailleurs... depuis longtemps...

Mme de Kermorvan s'arrêta court, interrogeant anxieusement du regard le visage de son amie.

—Je vous aime assez, Marga, pour tout vous dire, répondit la jeune fille. J'ai demandé M. Robert Kerfort en mariage, il m'a refusée.

—Edith, de grâce, parlez sérieusement.

—Ai-je donc l'air de plaisanter?

—Oh! non! fit Marguerite avec conviction... vous me rendez folle.

Alors, en phrases brèves, saccadées, Mlle de Pennilès raconta l'après-midi de la veille, qui aurait pu se terminer d'une manière si tragique; la soirée sur la terrasse; de mutuels aveux; lui cependant, toujours un peu comme dans un rêve, refusant de croire à la réalité. Anne-Marie, qui était venue les retrouver, disait aussi que tout ce qui se passait était invraisemblable... Et puis ce matin ils s'étaient revus. Robert, pâle comme un mort, ne voulant plus... ne pouvant accepter, disait-il, des sacrifices dont elle ne mesurait pas toute l'étendue...

Marguerite écoutait ce récit extraordinaire.

—Peut-il croire à autre chose qu'un caprice inexplicable, murmura-t-elle, un mouvement de passion provoqué par le péril dont il vous a sauvée, un instant...?

—Assez, Marguerite, interrompit Edith avec fatigue; j'ai entendu ce matin tant de thèmes variés sur ce sujet; nous pouvons le résumer en deux mots: il ne croit pas en moi... vous-même, du reste... ma meilleure amie...

Mme de Kermorvan voulut protester.

—Qu'il n'en soit plus question, fit la jeune fille; tout est fini maintenant.

Fini! C'était ce mot que Robert répétait devant la porte de Coatanéa qui venait de se refermer sur Mlle de Pennilès.

Fini! Et il restait là, anéanti, stupide, se demandant comment il ne s'était pas élancé pour la rappeler, la retenir... Se pouvait-il que quelques heures seulement le séparaient de ces instants où le Ciel avait paru s'entr'ouvrir pour lui laisser voir une félicité qu'il devait repousser comme une tentation?

Maintenant la plus affreuse solitude l'enveloppait. Il l'avait voulu!... Il revivait minute par minute toutes celles qui s'étaient écoulées depuis la veille.

Après qu'Edith l'eut quitté, le laissant sur la terrasse, il s'était par degré éveillé du rêve extra-

ordinaire dans lequel l'avait plongé l'aveu d'un amour auquel il n'eût jamais osé croire. Avec la réflexion, l'angoisse était venue, puis la lutte, les indicibles tortures. Il croyait à l'affection de la jeune fille, mais à sa profondeur? à la durée d'un sentiment qui devait pour elle entraîner tant de sacrifices?...

Quelles compensations aurait-il à offrir en dehors de son grand amour? Suffrait-il toujours à la femme jusqu'ici adulée, gâtée par tous?

C'était folie de le penser, et le jeune homme ne vit plus qu'une chose: Edith souffrirait, cesserait de l'aimer peut-être... peut-être aussi lui reprocherait en son coeur d'avoir accepté sa vie, offerte à un moment où, se trompant elle-même, sous l'empire de sa première douleur, elle se croyait désabusée de tout ce qui avait rempli son existence jusqu'à ce jour.

Puisant dans ces pensées la force du sacrifice, il avait eu l'héroïsme de briser celle qu'il aimait plus que lui-même.

D'abord, elle crut à un simple scrupule de délicatesse, que ses arguments feraient bientôt évanouir.

Étonnée ensuite de le trouver si ferme, elle s'émut, entrevoyant la possibilité de la séparation, lui redit sa tendresse en paroles caressantes, pleines de larmes.

Il souffrit un incroyable martyre, mais resta inébranlable, essayant de lui faire comprendre que c'était dans son amour même qu'il trouvait la force de la faire souffrir aujourd'hui.

Alors, elle se leva, se raidissant pour reprendre possession d'elle-même, accepter le front haut une résolution qu'elle était impuissante à échoir.

—Vous avez raison sans doute, dit-elle; votre scalpel a fouillé le coeur humain, il en connaît les mystères; ma science à cet égard n'égale pas la vôtre... Je ne suis qu'une enfant! je croyais aimer!... pour toujours... Adieu donc, monsieur Kerfort.

Et redevenant glacée, hautaine, elle avait traversé le salon sans lui jeter un regard.

Lui, éperdu, avait voulu prendre sa main, murmurant d'une voix qu'elle ne connaissait pas:

—Pardon! Oh! pardon!...

Mais elle s'était dérobée, allant d'un pas automatique vers la voiture qui l'attendait.

Maintenant, il fallait quitter Ménez-ar-roch. Mme de Kermorvan était désespérée; pour la consoler, Edith essayait d'être stoïque, de plaisanter.

—Je ne suis pas à plaindre; songez donc, un quart de siècle de bonheur parfait! En est-il beau-

coup qui puissent en dire autant? Avez-vous oublié ce calife qui ne comptait en mourant que quatorze jours de bonheur?

—Que ne pleurez-vous comme une simple mortelle? répondait Marguerite, vous me feriez moins mal!

La veille de son départ, Mlle de Pennilis demanda un entretien particulier à M. de Kermorvan.

—Suis-je de trop! fit Marguerite.

—Il s'agit des intérêts de la commune, répondit la jeune fille, ce n'est pas très intéressant, sujet rebattu pour vous.

Mme de Kermorvan n'insista pas.

Une heure après, lorsqu'elle retrouva son mari, un peu curieuse de savoir ce qui s'était traité, il lui apprit que Mlle de Pennilis, voulant réaliser le rêve de M. Kerfort et de sa soeur, dotait Lochrist d'une maison religieuse en donnant cent mille francs pour cette fondation.

L'admiration que Marguerite donnait si volontiers à son amie fut sans bornes cette fois, mais dès les premiers mots qu'elle voulut en dire, Edith lui ferma les lèvres:

—Ma mère a été enlevée trop promptement pour avoir eu le temps de songer à d'autres qu'à sa fille... Cette maison est le souvenir d'outre-tombe qu'elle laisse aux malheureux; je la donne en son nom.

—La prière du pauvre est la plus puissante, dit Marguerite émue; Edith, qu'il est consolant de penser que tant de voix s'élèveront pour demander le bonheur de celle qui n'est plus!

FRAGMENTS DE LETTRES D'EDITH

A Madame de Kermorvan

Castel-Bois, Juin.

"Marguerite, c'est la solitude partout, dans les bosquets pleins de fleurs et d'oiseaux comme dans les grandes allées désertes, silencieuses, emplies d'ombres. Tout en est enveloppé, les êtres et les choses. J'erre comme une âme en peine; cette expression vulgaire est bien vraie pour moi! J'erre avec ma pensée, qui s'agite dans le tumulte et le désordre des dernières impressions de ce départ de Coatanéa, quand son regard m'entraînait dans l'âme implorant le pardon en même temps que ses lèvres; les miennes s'étaient scellées, elles n'auraient pu s'ouvrir que dans un cri fou, elles restèrent fermées comme une tombe sur un vivant.

"Pourquoi faut-il que la raison qui le sépare de moi le grandisse encore à mes yeux, le mette plus haut que tous les autres? car je crois à ce désintéressement que j'ai maudit, à cette abnégation dont je ne sais point d'exemples, à tous ces sentiments nobles qu'il m'exprimait avec des accents que je ne saurais oublier.

"Oublier? Pourquoi pensez-vous que je le puisse plus que tant d'autres? Trouvez-vous donc que je me donne si facilement? que je me prends et me dépends sous le coup d'une première impression? Non, vous ne le croyez pas.

"Marga, chère amie si bonne, si dévouée, que j'ai dû vous paraître glacée au moment des adieux! Mon cœur se déchirait, mais je suis ainsi faite; la douleur me contracte, je ne m'épanche que dans la joie.

"Quel voyage après vous avoir quittée! Emportée comme dans un rêve où l'on va vers un abîme inconnu. J'aurais voulu fuir, fuir toujours sans m'arrêter. Maintenant je suis seule ici dans ce grand château qu'elle remplissait de sa tendresse. Il est des instants où le désespoir m'envahit, monte en grondant comme les flots de vos côtes bretonnes; alors, prise d'épouvante devant moi-même, j'essaie de prier; je vous évoque, vous tous qui savez si bien le faire; je me rappelle vos exemples, les vôtres, Margaret, *les siens*, et je m'en vais au village chez les plus pauvres, les plus malades, m'efforçant de m'intéresser à leurs misères; une secrète sympathie commence à m'attirer vers ceux qui pleurent.

"Si mon bonheur est mort, de ses cendres il en peut encore naître pour les déshérités."

Castel-Bois, Juillet.

"...Je fais ce que je peux pour lutter et me suis remise au travail. L'œuvre dont je vous ai si souvent parlé, ce portrait cent fois pris et repris, cent fois laissé, est enfin achevé. Il est là dans mon sanctuaire intime, devant la table où je vous écris et semble me regarder *d'au-delà*, dans ce silence profond que rien ne trouble. Je n'ai pu rendre ce visage que vous avez connu dans sa douceur et sa grâce souriantes. Ce sont bien ses traits, mais, malgré moi, quelque chose de mon âme d'aujourd'hui a pénétré son âme d'autrefois et lui a donné cette expression de mélancolie que vous verrez, l'expression qu'elle aurait eue si elle m'avait vue pleurer. Pauvre chérie! Si elle me suit comme vous le dites, Marga, le sourire lui est-il possible, même là-haut?

"Je suis heureuse de ce que vous me dites des travaux déjà commencés pour l'établissement religieux. Que votre mari agisse en tout et pour tout comme bon lui semblera, et que la question d'argent ne l'arrête pas... je sais que les rêves du docteur Kerfort et de sa soeur ne ménageraient rien pour construire cette maison sur des bases solides.

"Je lis les livres que vous m'indiquez; ce sont les seuls que je puisse ouvrir dans l'état d'esprit où je me trouve. Force m'est bien de le reconnaître avec vous, et je le fais sans peine; les philosophies humaines, aussi élevées qu'elles soient, ne me sont d'aucune aide, d'aucun secours; les rêveries vagues sur une autre vie, un but simplement moral pour guider celle-ci, me sont insuffisants. Il me faut autre chose; des croyances positives menant à un but certain; une plus longue portée aux actes d'ici-bas, un motif qui les transforme et les agrandisse...

"Priez pour moi, Marguerite."

Paris, 2 novembre.

"Il y a un an, l'aurais-je pensé?... Portant son deuil, je suis la foule qui remplit les églises. Je me joins à la *fête des morts*, je m'unis à tous ceux qui prient dans une même pensée, un même sentiment.

"Je ne me sens pas seule; un courant passe, quelque chose que je n'avais jamais senti: la grande communion entre ceux qui sont partis, et nous qui sommes là encore... pour si peu de temps. En présence de la tombe de ma mère si rapidement ouverte et refermée, je comprends toutes ces images sur la rapidité de la vie, le fugitif de l'existence, toutes ces comparaisons dont sont remplis les offices de l'Eglise. Marguerite, quelle mélancolie profonde, quels gémissements dans ces psaumes, ces prières! C'est l'humanité tout entière qui pleure, qui appelle, qui invoque. C'est l'éternelle plainte des générations qui se succèdent et "passent dans l'ombre". Dans toutes ces pages parlant de mort, de destruction, quels cris vers l'immortalité! Quelles certitudes sortent du tombeau même! "Je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'il me ressuscitera au dernier jour."

"Entrée ce matin à l'église, l'âme plus en détresse que jamais, criant au Seigneur "du fond de l'abîme" d'avoir pitié de moi. J'en suis sortie ce soir presque forte, soutenue par la grande prière de tous, pénétrée des accents que j'avais entendus, répétés, et espérant que ma bien-aimée repose en paix dans l'éternelle lumière."

Paris, décembre.

"Depuis ma dernière lettre, Marga, j'ai revu M. de Montignac; soyez donc satisfaite, puisque, jusqu'à ce moment, disiez-vous, je ne pouvais absolument répondre de moi. Mon cœur n'a pas eu un battement plus vif, et soyez assurée pourtant que le vicomte s'est montré parfait, tel qu'il convenait à un homme d'une éducation irréprochable, qui essaie de tous ses moyens pour ressaisir les avantages d'une situation qu'il a perdue par sa faute.

"L'histoire de nos fiançailles avait été plus ou moins connue, le dénouement n'est pas resté plus mystérieux. J'ai donc dû subir plusieurs fois déjà des démarches, tantôt secrètes, tantôt ouvertes pour la succession du vicomte.

"J'ai reçu les ambassadeurs et ambassadrices avec tous les honneurs dus à leur rang, et les ai renvoyés... sans espérance. De sorte que le vieux refrain recommencé: "Mlle de Pennilis, une originale, une excentrique! elle finira par entrer au Carmel."

"Ceci, c'est nouveau, tiré de ma présence plus fréquente à la paroisse. Et dites donc après cela que Paris est grand! que l'on y vit inconnu, indépendant!

"Je vous inviterai à ma prise de voile. Marguerite... mais mon entourage se trompe, ce ne sera pas le Carmel; trois religieuses, me dites-vous, vont arriver à Lochrist s'installer provisoirement en attendant que l'établissement soit en état de les recevoir: c'est cet ordre de la *Sagesse* que je choisirai. Je ferai de la médecine avec le docteur Kerfort. N'est-ce pas bien trouvé?"

Paris, 31 Décembre.

"Une à une les dernières heures de l'année tombent dans le gouffre sans fond. Dans un instant ce sera fini; la vie, sans avoir cessé, recommencera. Et encore se succéderont les jours, les mois, les années, puis viendra la dernière. Où sont-elles, Marguerite, celles qui s'en allaient heureuses, fleurs effeuillées emportées au fil de l'eau?... Je les touche de la main et déjà elles me paraissent lointaines, perdues ensevelies à tout jamais sous ces derniers mois plus longs que les plus longues années.

"Ah! Marga, qu'est-elle devenue, cette Edith, qui, il y a un an, attendait comme une enfant qu'elle était encore, — ne l'est-on pas tant qu'on a sa mère? — attendait le douzième coup de minuit pour saluer dans un éclat de rire l'apparition de la nouvelle année?"

"Cette Edith-là est morte, elle ne saurait revivre, pas plus qu'oublier celle qui s'en est allée la laissant seule... ce lui qui aurait eu puissance peut-être pour la ressusciter.

"Paris, à ce moment de vie excitante, m'est odieux. A Castel-Bois, c'était au moins l'apaisement, le monde n'existait plus; aujourd'hui il me heurte, me coudoie, me livre des assauts, ne respectant pas mon deuil. Il est des instants où sa fièvre me gagne; comme autrefois je sens sa séve circuler puissante, je voudrais dépenser tout ce qui renaît en moi de forces, d'énergies; l'inaction me tue; à certaines heures de solitude j'ai rêvé d'émeute, de révolution, de barricades, pour descendre dans la rue, risquer ma vie pour sauver celle des autres.

"Vous allez croire à du délire... c'est ce silence, cette monotonie... Minuit sonne!... terrible année que celle qui s'achève. Je voudrais à la fois en retenir chaque instant et la voir se refermer sur des douleurs éteintes, des souvenirs effacés.

"Adieu, Marguerite; que Dieu vous conserve tout le bonheur qu'il vous a donné!

"EDITH DE PENNILIS."

XII

Ce 1er janvier, Edith avait fermé sa porte, préférant la solitude absolue aux indifférents qui pouvaient venir l'assiéger, à ces amis pleins de bonne volonté qui blessent en voulant consoler, ou s'étonnent que quelques mois passés sur une douleur ne l'aient point affaiblie ou fait disparaître.

Seule dans son atelier, après avoir en vain essayé de s'intéresser à son modèle: un grand chien danois paresseusement endormi devant la cheminée, elle venait de se jeter sur un divan, lorsqu'on lui apporta son courrier. C'était un nombre infini de cartes, de courts billets, de lettres. Au milieu de celles-ci, Edith n'en vit qu'une, celle qui était aux armes de Kermorvan; elle l'ouvrit et en lisant une larme lui vint aux yeux. Marguerite n'était-elle pas la seule au monde qui l'aimât réellement? Tout à coup elle tressaillit, son visage s'éclaira, et, se levant brusquement, elle se promena à travers le salon.

—Oui, c'est mieux, beaucoup mieux qu'une révolution, que des barricades, murmura-t-elle un demi-sourire aux lèvres.

C'était le post-scriptum de la lettre de Mme de Kermorvan qui opérait sur la jeune fille un changement si soudain.

Marguerite y disait que la fièvre typhoïde sévisait à Lochrist; que, son mari n'ayant pas voulu quitter sa commune à un pareil moment, elle-même avait refusé de s'éloigner, s'en remettant à la garde de Dieu. Ménez-ar-roch était du reste isolé du foyer. La jeune femme bénissait Edith pour l'asile ouvert aux malheureux, le secours apporté par les trois religieuses, qui suffisaient à peine à leur tâche; elles rivalisaient de zèle et de dévouement avec M. Kerfort.

—Qu'ai-je de mieux à faire? songeait Edith en continuant sa promenade au milieu des chevaux, des objets d'art dont son atelier était encombré; tout vaut mieux que la vie que je mène, c'est un quitte ou double... et ce sera bien finir si...

Une vision funèbre passa rapidement devant son esprit.

—On se retrouve au delà... et Marguerite ne le dit-elle pas? La vie et la mort sont entre les mains de Dieu... Allons, le sort en est jeté.

Elle alla vers une table, frappa sur un timbre et s'assit, indifférente en apparence, regardant les cartes qui venaient de lui être apportées.

Un domestique parut.

—Dites à Mme Gervais que je la demande, dit la jeune fille.

A peine cet ordre était-il transmis que Mme Gervais se présenta dans sa robe noire sans garniture, sous son bonnet de répe qui faisait ressortir ses cheveux fortement argentés. Il y avait plus de vingt-cinq ans qu'elle accomplissait dans la maison les fonctions de femme de confiance, de gouvernante, avec tous les défauts et toutes les qualités des vieux domestiques dévoués jusqu'à la mort; elle s'était échu le droit de remontrances, malgré son peu de succès; on la laissait dire, mais il fallait bien qu'elle laissât faire.

—Vénérable, j'ai besoin de tes précieux services, lui dit Edith en lui faisant signe d'approcher.

A ce titre, qui était celui des jours heureux, le visage de Mme Gervais s'éclaira.

—Tout ce que veut Mademoiselle, répondit-elle fort respectueusement.

—Je pars ce soir, dit la jeune fille, sans autre préambule; prépare tout ce qui m'est nécessaire pour un voyage qui peut durer trois mois... ou trois jours...

—Ce n'est pas indiscret de demander à Mademoiselle où nous allons?

—Où je vais, rectifia Edith, car je pars seule... Je disais donc, un trousseau très complet, mes vêtements les plus chauds, toutes mes fourrures, et un ballot, un gros ballot de vieux linge, draps, serviettes, etc.; puis dans les grandes armoires d'en haut; tu as là tout un capital inutile qui dort depuis des siècles.

Mme Gervais ne bougeait pas, semblant attendre autre chose.

—Mais va donc, fit la jeune fille; nous n'avons pas de temps à perdre.

—J'attends que Mademoiselle ait fini de plaisanter, répondit la gouvernante avec une nuance d'inquiétude.

—C'est tout fait, chère vénérable, je parle très sérieusement.

Mme Gervais ne tenta aucune résistance quant au voyage dont elle ignorait le but; mais pour le linge *des grandes armoires d'en haut!*... ce fut autre chose; les clefs qui pendaient à sa ceinture n'enfermaient pas de plus précieux trésor que celui qui s'entassait sur les planches du vieux chêne. Et Mademoiselle avait osé prononcer ce mot impie: "capital inutile". Capital inutile! des draps où avaient dormi plusieurs générations d'ancêtres!

—Eh bien! répondit irrévérencieusement Mlle de Pennilis, n'est-il pas juste que tant de linceuls de vivants servent enfin à ensevelir les morts?

Ces paroles inouïes, énigmatiques, dont Mme Gervais essaya par mille voies détournées de se faire expliquer le sens, terminèrent une discussion des plus vives du côté de la gouvernante, très calme du côté d'Edith.

Ce fut la mort dans l'âme que Mme Gervais dérangea les piles de toile parfumée, pour choisir ce qu'il y avait de plus vieux, de plus usé, accompagnant chaque pièce d'un long et douloureux soupir, presque d'une larme.

Grâce à la diligence que chacun apporta à exécuter des ordres précis, tout fut prêt pour le départ du soir.

La femme de chambre, plus intriguée que toute autre, accompagnait sa maîtresse; ce ne fut qu'au moment où Edith jeta le nom de gare Montparnasse à son cocher, que Mlle Julie apprit qu'il s'agissait d'un voyage en Bretagne. Dans l'après-midi, elle avait été chargée d'envoyer à Ménez-ar-roch cette dépêche étrange: "Religieuse arrivera demain, deux janvier, premier train, envoyer voiture à station."

—Mademoiselle est vraiment bien mystérieuse, pensait la soubrette en regardant Edith, qui s'était étendue dans ses chaudes couvertures, et semblait déjà sommeiller sous la lueur voilée de la lampe de nuit.

Elles étaient seules dans leur wagon, mais Edith ne dormait pas, elle songeait. Sa résolution avait été si soudaine, son départ tellement précipité, qu'elle commençait seulement à ressentir une vague inquiétude au sujet de ce qu'on allait penser là-bas d'un tel voyage. Que dirait Marguerite ? Avec une semblable amie tout était facile... Mais Robert ? Ne serait-il pas convaincu qu'il était pour quelque chose dans une détermination si extraordinaire ? Edith n'avait pas besoin de plonger bien profondément dans son cœur pour se dire que le jeune homme n'aurait pas tout à fait tort de juger ainsi. Certes, un besoin de dévouement, un désir violent d'être arrachée à la torpeur de son existence, l'attraction même du danger, eussent été chez elle assez puissants pour l'empêcher de regretter un acte que la plupart qualifieraient de fou, d'insensé, mais le mobile secret qui venait s'ajouter aux autres, elle était de trop bonne foi, trop sincère pour ne pas se l'avouer et assez intelligente pour se dire que personne de ceux qui connaissaient le fond de son cœur ne s'y tromperait. Elle en prenait son parti, abdiquant un dernier reste de fierté pour tenter d'acheter son bonheur, car aucun doute ne lui venait sur l'affection et la fidélité du souvenir de Robert, malgré le silence absolu qui s'était fait entre eux depuis le jour de la séparation.

Il s'agissait donc seulement de le convaincre de la profondeur d'un sentiment dont il avait douté. bercée par ces pensées et le mouvement monotone du train, Edith avait fini par s'endormir. Une à une les stations s'égrenaient dans la nuit à longs espaces irréguliers; des silhouettes fantastiques, noyées d'ombres, fuyaient comme des processions de fantômes. A chaque arrêt, Edith, réveillée en sursaut se demandait si elle était emportée en rêve ou en réalité vers ce pays de Bretagne dont le seul nom lui donnait un batttement de cœur; puis elle se rendormait, plus impressionnée à mesure que la distance diminuait entre elle et le but.

Un crépuscule gris commençait à naître dans les lointains de l'horizon; la campagne nue, dépouillée, peu à peu sortait du sommeil. Lorsque le jour parut, on était en Bretagne.

A Morlaix, Mlle de Pennilis descendit pour prendre la petite ligne de Roscoff; Mlle Julie ne suivait pas plus loin sa maîtresse, qui pouvait librement exposer sa vie, mais non celle des autres.

La calèche de Ménez-ar-roch attendait à la petite station de X***. M. de Kermorvan était venu lui-même au-devant de la religieuse annoncée par Mlle de Pennilis et se promenait sur le quai attendant l'arrivée du train. Edith l'aperçut la pre-

mière; elle baissa son voile épais sur son visage et descendit, riant tout bas de voir le mari de son amie aller de wagon en wagon, cherchant, mais en vain, la fille de charité.

Il allait sortir de la gare avec l'air découragé d'un homme qui a fait en pure perte deux heures de route, lorsque tout près de lui une voix bien connue prononça :

— Monsieur le maire ?

Il se retourna et, dans sa surprise, oubliant toute étiquette :

— Edith ! s'écria-t-il lui tendant presque les bras.

— Monsieur ! fit-elle avec un pas en arrière, est-ce ainsi qu'on reçoit une religieuse ?..

— Mais où est-elle ? demanda-t-il étourdi, en jetant un regard autour de lui.

— Au fond de ma malle, dit la jeune fille riant enfin de tout son cœur.

Et lui, sans écouter les explications qu'elle lui donnait, répétait comme un refrain auquel elle s'était attendue :

— Insensé ! c'est insensé !

Ce fut bien autre chose lorsqu'on arriva au manoir; Marguerite n'en pouvait croire ses yeux; elle tombait dans les bras de son amie, s'éloignait pour la regarder, revenait encore, constatant que c'était bien là son Edith en toute réalité.

Paulette et René dansaient autour d'elle en frappant des mains. La filleule, un peu effarée d'abord, tendait les bras. La jeune fille se sentait déjà revivre au contact de toutes ces tendresses, dans cette atmosphère saine et bénie de la famille.

Après les premières effusions, le premier étourdissement de cette soudaine arrivée, vinrent les questions, les reproches, les supplications, les larmes même, lorsque Edith eut déclaré, d'un ton qui ne laissait aucun doute sur la fermeté de sa résolution, qu'elle prendrait seulement vingt-quatre heures de repos et de joies familiales, après lesquelles on ne la reverrait plus à Ménez-ar-roch jusqu'à extinction de l'épidémie... ou de sa personne... elle partait pour son couvent.

En vain essayait-on de la fléchir, de la faire renoncer à un projet qui ressemblait à un dangereux enfantillage, à un parti-pris dans un moment d'exaltation; elle prouva par ses réponses qu'elle avait mesuré le danger et accepté d'avance toutes les conséquences de la situation.

Il n'y avait plus à insister; Marguerite admirait et comprenait trop la conduite de son amie pour la combattre autrement que par les raisons de la raison, mais son cœur aimant et généreux parlait en faveur de cet acte insensé, comme s'obstinait à dire M. de Kermorvan.

Ce qui n'empêcha pas l'excellent homme d'aller lui-même deux jours après, présenter Mlle de Pennilis à la maison dont elle était la fondatrice.

XIII

Ce fut avec une singulière impression qu'Edith se réveilla pour la première fois au son de la cloche du couvent de Lochrist, bien résolue à être dans la maison et au dehors une aide sérieuse.

Quelques heures lui avaient suffi pour conquérir par sa simplicité, ses manières franches, la sympathie des religieuses, qui s'étaient d'abord quelque peu effrayées d'avoir à s'occuper d'une bienfaitrice insigne, dans un moment où elles s'appartenaient si peu; mais leurs craintes s'étaient bientôt évanouies lorsque Mlle de Pennilis leur eut déclaré qu'elle voulait être traitée comme l'une d'elles.

—Je suis vôtre, dit-elle à la supérieure, l'habit seul me manque; il ne fait pas le moine, mais s'il vous plaît que je l'endosse?... je suis sous votre obéissance.

—Peut-être vous la demanderai-je plus stricte que vous ne le désirez; les novices ont parfois un zèle indiscret qu'il est bon de réprimer, répondit en souriant la religieuse.

C'était une femme de quarante ans, dont le visage fatigué, à l'expression paisible, semblait encore pâli par l'encadrement tout blanc de sa coiffe de mousseline et de son fichu de calicot, croisé sous la pièce de tablier gris qui retenait le grand christ de cuivre.

Ce n'était pas sans raison que dès le premier instant elle parlait de soumission à Mlle de Pennilis. Très liée avec Mme de Kermorvan par de bonnes oeuvres faites en commun, elle avait déjà reçu de la jeune femme de nombreuses recommandations. "Je vous confie la plus chère des amies, écrivait-elle; contentez sa soif de dévouement, mais avant tout ménagez ses forces sans qu'elle s'en doute; je compte à la fois sur votre habileté et votre coeur pour lui donner l'illusion de la nécessité du rôle qu'elle est venue de si loin pour remplir. Dépensez-la au dehors, dans les endroits les plus éloignés des centres où règne la contagion."

C'était pour suivre ce dernier conseil qu'il venait d'être décidé que Mlle de Pennilis accompagnerait soeur Thérèse dans quelques fermes isolées des bords de la côte où la maladie ne sévissait pas avec autant de rigueur que dans les villages plus enfoncés dans les terres.

Edith entra donc immédiatement dans ses fonctions de fille de charité, qui se réduisirent ce premier jour à d'assez longues promenades en so-

ciété d'une jeune religieuse, dont la bonne humeur s'accommodait de tout et que rien, en fait de dévouement, ne semblait rebuter.

Elle répondait franc et ferme aux mille questions, un peu curieuses parfois, que lui faisait sa compagne, sur sa vie et sur elle-même, ne se doutant pas un seul instant de la secrète admiration de celle qui l'écoutait.

Il y a donc des vies, des milliers de vies, se disait Edith, qui s'écoulaient volontairement dans ce seul obscur dévouement! Certes, elle n'avait pas attendu ce jour pour savoir l'existence des filles de la charité, mais pour la première fois elle les voyait à l'oeuvre, en pénétrait le coeur et l'esprit.

L'amour de l'humanité, elle ne s'étonnait pas de le rencontrer chez quelques âmes élevées, développées par l'éducation. Sans aller bien loin, Robert, Marguerite, lui fournissaient des exemples vivants, cas plus ou moins isolés, mais cette abnégation, ce sacrifice complet du moi, pour les retrouver dans les plus humbles milieux, les plus bornés aux apparences, pour les voir enfanter des légions, il fallait un principe puisé à des sources plus élevées, remonter à cet amour divin qui s'est donné tout entier pour que l'on se donne à son tour.

Toutes ces pensées se faisaient jour dans l'âme d'Edith, venant fortifier sa foi nouvelle, la lui faire chérir comme le plus précieux des dons de Dieu.

Couchée dans le petit lit de fer, aux rideaux de calicot blanc, "lit d'ordonnance", avait-elle dit en riant à la supérieure, qui regrettait pour son hôte une couche plus somptueuse, la jeune fille s'endormit très tard, malgré la fatigue de cette journée de marche et de grand air.

Des images flottaient pêle-mêle; que venait faire celle de Robert au milieu de toutes ces religieuses encadrées dans leur coiffe de mousseline? Toute cette journée s'était écoulée sans qu'elle le vît et elle s'en étonnait, bien que la supérieure lui eût appris que le docteur Kerfort, surmené, en route nuit et jour, venait à la communauté seulement dans les cas graves et qu'elle-même eût recommandé de ne point l'avertir de sa présence à Lochrist.

Mais un instinct secret ne devait-il pas la lui révéler, l'amener sur ses pas?

La déception qu'elle éprouvait, la fièvre qui la tenait éveillée lui permirent de mesurer la part que Robert avait eue dans une détermination que Marguerite appela héroïque.

Le lendemain il faisait une belle matinée d'hiver, le soleil brillait dans un ciel froid, la bise soufflait, âpre, glacée.

Enveloppée dans sa pelisse fourrée, coiffée d'une toque de loutre, un voile d'épaisse dentelle sur le visage, Edith s'en allait sur la route déserte, marchant d'un pas rapide, soulevée par le premier enthousiasme de son dévouement et l'espoir qui palpitait en son cœur: un espoir qui ne pouvait la tromper deux jours de suite.

Elle ne se doutait pas qu'à ce moment même le jeune docteur venait à cent pas derrière elle, se demandant avec une curiosité bien motivée quelle pouvait être cette femme à l'allure dégagée, qui n'était ni sa sœur ni Mme de Kermorvan, encore moins la directrice des postes aux toilettes surannées, et moins encore la femme du notaire, que son embonpoint désignait à distance.

Une seule au monde, pensait-il, possède cette élégance, cette grâce et cette fierté tout à la fois; mais néanmoins aucun soupçon de la vérité ne traversa son esprit, et, lorsque l'inconnue disparut par le petit chemin que lui-même allait prendre dans quelques minutes, il se moqua de lui-même, accusant son imagination de prêter la forme de celle qui le hantait à toutes les ombres, à en revêtir les êtres les plus dissemblables.

Il riait presque en s'approchant de la ferme, se disant qu'il allait peut-être se trouver en présence d'une des autorités féminines de la commune auxquelles il avait fait un instant l'honneur d'une comparaison trop flatteuse, grâce à un effet de lointain, à une perspective trompeuse.

Ainsi pensant, il arriva à la maison où, quelques minutes auparavant, venait d'entrer Mlle de Pennilis. Tout de suite elle s'était mise à la hauteur de la situation; en quelques minutes, avec sa dextérité habituelle, elle s'était débarrassée de sa pelisse, de sa toque, avait interrogé la malade, qui parlait un français compréhensible, apprivoisé trois marmots pleurant en demandant leur soupe.

—Mais il fallait bien, explique la mère, que la fille de ferme en ait fini avec les bêtes avant de s'occuper des gens.

—N'est-ce que cela? dit Edith; moi, je vais les servir, ces affamés!

Prenant une longue cuillère, les écuelles de terre rouge préparées sur la table, elle entra sous le manteau de la cheminée.

Le corps penché en avant, les plis de sa jupe ramenés entre ses genoux, elle plongeait pour la troisième fois la cuillère dans la marmite fumante, lorsque Robert mit le pied sur le seuil de la porte.

Il s'arrêta court, se demandant cette fois s'il n'était pas le jouet d'une hallucination.

Edith se retourna, et malgré son attente de chaque minute qui eût dû lui épargner une surprise, son saisissement fut tel que l'écuelle qu'elle tenait

entre les mains lui échappa et vint se briser sur le foyer.

Le jeune homme s'était approché, pâle comme un mort, et avec un regard et une voix étranges:

—Vous! Vous ici! fit-il, refusant de croire à la réalité.

Elle, pour cacher son trouble et l'immense joie qui envahissait soudain son âme, baissait les yeux, et lui montrant les débris de terre:

—Voyez ce que vous m'avez fait faire! Entre-t-on ainsi sans frapper?

—Vous me rendez fou! murmura-t-il.

Elle releva la tête et, abandonnant son cadre pittoresque, fit un pas pour venir lui tendre la main.

Elle se retrouvait elle-même, prise d'une folle et délicieuse envie de rire en constatant que sa présence faisait perdre au jeune homme l'usage de la raison.

—Docteur, ce n'est pas pour moi que vous êtes ici? dit-elle, l'interrogeant de son regard le plus expressif, un sourire demi-tendre, demi-moqueur sur les lèvres.

—A votre malade alors... je la soignerai d'après vos instructions, car je n'ai autre chose à offrir que ma bonne volonté, vous serez obligé de tout me dire.

—Pour vous? le sais-je? non.

Robert s'approcha enfin du lit pendant que la jeune fille retournait à l'infortuné qui attendait toujours son déjeuner.

La consultation du docteur Kerfort fut, ce matin-là, bien extraordinaire, remarquable au point de vue des langues: latin, grec, anglais, allemand, français, breton, tout y passa. La patiente put croire à une maladie singulièrement compliquée si elle en jugea d'après les mots étranges, barbares, employés pour qualifier son état.

—Traduisez-moi, en français seulement, appuya Edith s'approchant du lit, l'ordonnance que vous venez de donner afin que je veuille à son exécution.

—Expliquez-moi, répondit-il, votre présence ici.

La fille de ferme rentrait à ce moment. Robert sembla retrouver sa lucidité pour lui expliquer, en breton, ce qu'il y avait à faire pour la malade, qui n'était pas gravement atteinte.

—Je reviendrai tout à l'heure, dit Edith à la pauvre femme.

Puis s'adressant au jeune homme:

—Il fait très froid ici, voulez-vous que nous fassions quelques pas sur la grande route?...

Sur son acquiescement, elle détacha sa lourde pelisse suspendue à un clou rouillé, et la tendit au jeune homme afin qu'il l'aidât à la mettre sur ses épaules.

Ils sortirent: l'air vif, pénétrant, ranima enfin Robert, qui marchait près de Mlle de Pennilis, se disant qu'il y a des réalités plus surprenantes que le rêve.

—Comment je suis ici? commença tout de suite la jeune fille, rien n'est plus simple. Marguerite m'écrivit que votre dévouement, celui des religieuses ne peuvent suffire à la tâche, qu'il manque une aide, je suis venue en attendant mieux.

—Oh! quelle folie, quelle folie! dit-il, le cœur bouleversé, et personne ne vous a retenue?

—Qui donc maintenant en aurait le droit? je suis seule... seule au monde... Ah! je vous assure qu'il y a des instants où mourir ne m'effraierait pas, pourvu que ce soit en dehors de ce calme dévorant où je vis depuis quelques mois.

Elle lui raconta alors avec une vivacité, un délicieux abandon, ses tristesses, ses luttes contre l'invincible ennui, ses longues heures de travail et d'étude.

—Quelque chose m'a aidée... conclut-elle presque timide, hésitante... Un nouvel élément est entré dans ma vie...

Une pensée, rapide comme la flèche, traversa l'esprit de Robert. Il s'arrêta court, le regard concentré avec toutes ses puissances sur le visage de la jeune fille.

Edith leva les yeux, comprit ce qui se passait en lui. Son cœur s'étreignit d'une joie intense, et pour la prolonger, elle se plut à augmenter par sa réponse l'angoisse visible du jeune homme.

—Vous m'avez dit une fois, oh! plus d'une fois, et Marguerite, aussi, cent fois me l'a répété, qu'on ne pouvait marcher dans la vie sans une espérance, un soutien... ce soutien, je l'ai aujourd'hui.

—Alors, pourquoi se demandait-il, se raidissant pour demeurer impassible, pourquoi est-elle ici?

—Ce que vous croyez, continua-t-elle, je le crois... ce que vous espérez, je l'espère; votre foi m'a gagnée...

A ces derniers mots, les traits de Robert se détendirent, son regard s'éclaira.

—Merci de me le dire, fit-il d'une voix profonde. J'ai si passionnément souhaité de voir votre âme se tourner vers ces horizons qui agrandissent la vie, lui donnent sa plus haute dignité morale, peuvent seuls la soutenir, l'illuminer encore quand tout paraît sombrer autour de nous!

Ils continuèrent à marcher sur la route, déserte, dénudée; çà et là quelques arbres, torturés par le vent du large, étendaient leurs branches au-dessus d'un champ ou d'un fossé.

La mer d'un bleu foncé, soulevée par des vagues courtes aux crêtes neigeuses, chantait sa plainte éternelle dans le lointain.

Robert n'entendait qu'une voix, celle qui parlait à ses côtés, tantôt grave, tantôt légère, selon les mobiles impressions passant à travers le cœur de la jeune fille.

—La vie n'a plus les aspects d'autrefois, continua-t-elle; je m'incline devant le mystère de la douleur qui soulevait en moi des révoltes que vous avez vues... essayé d'apaiser... La mort, ce gouffre où il me semblait que ma mère avait été engloutie tout entière, la mort a perdu de son épouvante et de son horreur. Ce n'est plus cette nuit sans fond, cet inconnu effroyable... l'espérance chrétienne est là, qui éclaire, c'est le passage... La résignation! reprit-elle d'un ton plus léger. Oh! pas encore sur toute la ligne! mais j'y arriverai... Patience!... On peut bien se passer de bonheur, n'est-ce pas, monsieur Kerfort? demanda-t-elle avec un mélange d'ironie naïve, d'enjouement et de finesse.

Et elle levait la tête, le regardant à travers sa voilette avec une telle expression que la gravité émue avec laquelle il l'écoutait jusque-là fit place au beau sourire qui illuminait si rarement ses traits.

—Le devoir peut en tenir lieu, dit-il.

—C'est ce que je pense, reprit-elle gaiement, c'est pourquoi vous me voyez ici...

Et revenant à son ton grave:

—Des devoirs, je n'en avais plus; il fallait bien m'en créer de quelque sorte, et ce n'est pas si facile que cela quand on est seule, sans conseil, et d'un âge pas suffisamment respectable pour agir avec une indépendance complète... Je n'avais d'autre manière d'en sortir que de m'enrôler... Monsieur le docteur Kerfort, votre établissement, hôpital, couvent, je ne sais comment vous l'appellez, compte depuis hier une Fille de la Sagesse *supplémentaire*.

—Une Fille de la Sagesse qui ferait si facilement évanouir la raison de ce pauvre docteur, dit-il enveloppant la jeune fille de son regard que, s'il a voix au conseil, il refusera d'admettre la nouvelle postulante.

—Elle est maintenant à son poste, rien ne l'en fera bouger, dit Edith très assurée.

Il essaya d'ébranler la résolution de Mlle de Pennilis, la suppliant de partir, de fuir une contagion dont elle n'avait pas sans doute mesuré les terribles conséquences possibles.

—Décidément, répondit-elle très vive, vous aurez bien de la peine à me croire sérieuse... je m'approche d'un foyer où flambe le feu et vous supposez que je n'ai même pas songé que je pouvais être atteinte... Eh bien! monsieur, sachez que j'ai fait mon testament, écrit mes dernières volon-

tés... je serai enterrée dans le cimetière de Lochrist... tout près des Kermorvan... les tombes chères de là-bas y seront transportées... vous prierez bien pour moi?

—Taisez-vous, dit-il, le cœur subitement étreint, vos plaisanteries me font mal... aujourd'hui même je vous reconduirai à Ménez-ar-roch... je vous le demande comme une preuve...

Il s'arrêta court devant ce qu'il allait dire.

—De sagesse, acheva-t-elle réprimant un sourire. Non, je ne vous donnerai pas celle-là, c'est bien décidé.

Combien de temps causèrent-ils sur cette route solitaire où ils allaient toujours ne tenant pas plus compte du temps que s'il eût suspendu son vol?

Ce n'est qu'en voyant la mer tout près, au détour d'un chemin qu'ils s'aperçurent qu'ils étaient loin.

Ils se regardèrent en riant.

—Pour les débuts d'une Fille de la Sagesse!... dit-il.

—Pour un homme professant que le devoir doit tenir lieu de bonheur!... Monsieur, quel triste exemple!

Ils revinrent sur leurs pas, et ne se quittèrent qu'à la ferme où ils s'étaient rencontrés.

Et le soir de ce jour, malgré les prières de tous, Mlle de Pennilis rentra au couvent.

Les malades qu'on y recueillait d'abord purent croire à une aggravation de leur état, car le docteur leur fit par jour jusqu'à trois et quatre visites. Quant aux religieuses, ce qu'elles pensèrent?... elles ne le communiquèrent à personne. N'était-il pas naturel que M. Kerfort, dont elles appréciaient les vertus, se montrât plein de sollicitude pour la fondatrice de leur maison? Les mille recommandations qu'il leur faisait à toutes et à chacune, au sujet des précautions à prendre pour que Mlle de Pennilis s'en trouvât enveloppée, prouvaient une fois de plus la bonté de son cœur. Soir et matin, Annè-Marie venait aussi chez la jeune fille, et ainsi, depuis l'aube jusqu'à la dernière heure du jour, Robert pouvait être rassuré au sujet de la santé de l'hôte du couvent.

Il n'était pas toujours récompensé de son redoublement de zèle, car la jeune fille souvent se plaisait à disparaître à l'heure à laquelle il arrivait.

"C'est bien le moins, se disait-elle dans son innocente coquetterie, qu'il paye aujourd'hui l'affront qu'il m'a fait en refusant ma main... mais en acceptant mon cœur."

Chaque jour elle écrivait à Marguerite de lon-

gues missives parfois, répondant à des sollicitations sans cesse renouvelées de venir au manoir.

"Ne dois-je pas, disait-elle, donner à Dieu et aux hommes la preuve de ma conversion? Et vraiment je ne me doutais pas que ce fût chose si nécessaire... Vous me jugiez donc bien mal, vous et votre entourage, pour crier à l'héroïsme parce que j'agis en passant comme vous ne cessez de le faire? Ou bien, êtes-vous si orgueilleux, vous croyant tellement au-dessus des simples mortels, que vous vous étonniez de me voir vous suivre un instant? Ne vous agenouillez-vous devant moi pour avoir le droit de vous mieux prosterner devant vous-mêmes?"

Marguerite n'essayait pas de répondre à ces questions, riait de tout son cœur, continuait à admirer, et le lendemain recommençait les mêmes supplications.

XIV

Un mois s'était écoulé depuis l'arrivée de Mlle de Pennilis à Lochrist. L'épidémie, après avoir fait bien des victimes, entraînait dans sa période de décroissance, mais Edith, fatiguée malgré toutes les sollicitudes qui veillaient autour d'elle, avait perdu son ardeur des premiers jours, l'enthousiasme qui donne des ailes, et rend tout léger. La tâche volontairement embrassée devenait un austère devoir, un fardeau difficile à porter; néanmoins la jeune fille allant toujours, bravant ses répugnances, ses faiblesses, voulant prouver à ceux qui avaient douté de sa conversion qu'elle était capable d'un effort soutenu dans le bien; que le caprice et la fantaisie n'étaient plus les seuls maîtres de sa vie.

Une autre pensée encore soutenait son courage: le douloureux anniversaire approchait, et, avec sa foi nouvelle, qui lui disait qu'un échange mystérieux de mérites et de prières, existe entre ceux qui sont partis et ceux d'ici-bas, Edith voulait que ces jours de poignants souvenirs la trouvasse tout entière au service des souffrances et des malheureux, et lorsque Robert, inquiet de tant de fatigues, la conjurait de prendre enfin un repos devenu nécessaire:

—Plus tard... après, répondait-elle.

Il se taisait, respectant la piété, les délicatesses de sa douleur, mais attendant avec anxiété le moment où il pourrait enfin s'autoriser d'un titre très tendre pour veiller lui-même, de plus près encore, sur une santé si chère.

Pas une fois, depuis le retour d'Edith en Bretagne, les deux jeunes gens n'avaient rappelé ce qui s'était passé entre eux; aucun doute cependant ne venait les effleurer au sujet de leur mu-

tuelle affection, ils n'essayaient point de se donner le change, mais chacun semblait attendre, par un motif secret, que l'autre fit les premières avances.

—Je ne puis cependant une seconde fois le demander en mariage, pensait la jeune fille.

Et lui se disait: il faut qu'elle voie ma vie, pénétre de plus près dans cette existence modeste, mesure les renoncements qui lui restent à accepter, afin que l'avenir soit sans regrets, le passé sans reproches.

La date cruelle est arrivée.

Ce matin-là, M. et Mme de Kermorvan vinrent à Lochrist se grouper avec Robert et Anne-Marie autour d'Edith, pendant le service funèbre qui se célébrait pour Mme de Pennilis.

Au sortir de l'église, après les adieux, lorsque la jeune fille vit son amie monter avec son mari dans leur voiture bien close, un sentiment plus poignant de sa solitude lui étreignit le cœur. Son regard, chargé d'une extrême lassitude, rencontra celui de Robert; il leur sembla à tous deux que la même pensée traversait leur esprit: les épreuves partagées sont moins lourdes à porter; il est consolant de s'en aller dans la vie appuyés sur une affection bénie de Dieu.

Que ce jour gris et sombre, sous ce ciel uniforme qui s'abaissait comme un linceul, était lourd à porter!

Edith revenait presque silencieuse entre Robert et Anne-Marie qui la reconduisaient à son couvent. Arrivés à la porte, ils s'arrêtèrent.

—Je reviendrai ce soir à quatre heures, dit le jeune homme, ai-je l'espoir de vous trouver?

Elle fit signe que oui.

—Si la table de Coatanéa peut vous paraître moins triste que votre solitude, vous le savez, votre place est là... qui vous attend...

Disant ces mots, Robert attachait un regard expressif sur celui de la jeune fille.

—Merci, dit-elle, tandis qu'une légère coloration montait à son visage pâli.

—Que faites-vous cette après-midi? demanda Anne-Marie.

—Je vais à la ferme de Streal-Glaz, chez cette pauvre jeune fille, revenue de si loin, et qui m'attend avec tant d'impatience, me reçoit avec un plaisir dont je suis touchée.

—C'est un peu loin! observa Robert.

—J'ai besoin d'agir, de me dépenser, autrement je tomberais... murmura-t-elle; au revoir...

Et ils se séparèrent.

Vers le milieu de l'après-midi, le ciel couvert du matin, qui n'avait cessé de se charger encore, finit par fondre en neige.

Elle tombait en flocons épais, couvrait le sol

dur, les champs, les hauts talus et les arbres immobiles; habillait de blanc la moindre petite branche, enveloppait tout d'une couche d'ouate, une ouate glacée, linceul de tant de petits oiseaux!

Edith, très occupée près de la convalescente, ne s'était pas doutée du changement de temps. Au moment de sortir, elle s'étonna de voir la campagne ainsi transformée en l'espace de quelques heures, recouverte de son manteau immaculé.

Elle ne s'effraya point et se mit bravement en route, éprouvant une âpre jouissance à se sentir seule dans l'immensité de cette triste nature. Ce grand deuil blanc qui descendait silencieux du ciel, enveloppait les êtres et les choses, s'harmonisait avec ses pensées.

Il lui semblait s'avancer dans un cimetière sans fin; les talus, les inégalités de terrain, autant de tombes où dormait celle qui n'était plus.

Et elle allait, atome perdu, sur cette route qui devenait plus difficile à mesure qu'augmentait l'épaisseur de la neige. Elle se hâtait, songeant à Robert, qui l'attendait, mais une grande lassitude commençait à la prendre; ses yeux, fatigués par cette blancheur, se voilaient par instant; des pensées confuses comme celles qu'apportent la fièvre et une imagination surexcitée tournoyaient dans sa tête en même temps qu'un désir irrésistible de s'étendre dans cette couche moelleuse comme un duvet de cygne s'emparait d'elle. Elle luttait avec un dernier reste d'énergie contre cette envahissante tentation.

Dans son esprit où se heurtaient de plus en plus le réel et les hallucinations d'un cerveau fatigué, elle se demandait pourquoi Robert l'abandonnait toute seule, lui qui devait être son soutien, devait veiller sur elle.

Robert? Avant l'heure, il s'était rendu au couvent, ne doutant pas que la neige n'y eût ramené plus tôt Mlle de Pennilis.

Ne l'y trouvant pas, il était parti inquiet de la savoir exposée à un pareil temps, et en ce moment il courait au-devant d'elle aussi vite que le lui permettaient les difficultés de la route.

Songeant à l'extrême fatigue de la jeune fille, à sa tristesse croissante, il se disait que c'était là autant de prédispositions à la terrible maladie dont chaque heure lui apportait le contact.

Une horrible angoisse commençait à le saisir, les imaginations les plus funèbres passèrent devant son esprit. Une défaillance pouvait avoir saisi la jeune fille sur cette route... il la voyait étendue sous ce linceul, froide, glacée; et tout son amour restait impuissant pour la ramener.

Qui accuserait-il de sa mort? Lui, lui seul, qui l'avait repoussée lorsqu'elle venait, foulant aux

pieds ses préjugés, n'écoulant que son cœur, mettre sa main dans la sienne.

Robert se sentait devenir fou, et, le cadre étant tel, donnait quelque vraisemblance à ses hallucinations.

A travers le rideau qui s'obscurcissait de plus en plus aux approches du soir, une ombre se dessinait enfin.

—Edith! Edith! est-ce vous? s'écria-t-il en s'élançant.

—Je vous attendais, murmura-t-elle presque défaillante en saisissant comme une naufragée le bras qui s'était tendu vers elle.

—Ah! vous me faites mourir d'inquiétude, reprit-il souterant les pas de la jeune fille; c'est fini maintenant, n'est-ce pas, cette longue épreuve? Vous me laisserez le droit de veiller sur vous... Quelle tendresse plus profonde l'aurait acheté?

Il parlait avec fièvre, en paroles entrecoupées. Elle répondait à peine, un pâle sourire aux lèvres, mais un sourire confiant comme celui d'un enfant qui se sent protégée.

Sous le lincoln de neige palpitait la vie du printemps; dans leurs âmes renouvelées par l'épreuve et la douleur chantaient de divines espérances.

Un feu clair pétillait dans la cheminée de Mme Kerfort, les flammes jetaient dans la chambre des reflets dansants et capricieux.

Edith, étendue dans un grand fauteuil, les yeux fermés, s'abandonnait aux soins d'Anne-Marie, qui venait de lui enlever ses vêtements trempés, de lui faire prendre une boisson chaude, et maintenant relevait ses cheveux, les rattachait avec une certaine coquetterie sur le sommet de la tête, nouait les rubans de sa robe d'une sévère élégance.

Un peu comme dans un rêve, la jeune fille se laissait faire; sous l'action de la chaleur qui commençait à ranimer ses membres engourdis, la réaction se faisait physique et morale; des larmes, une à une, montaient à ses paupières, coulaient le long de ses joues, où reparaissaient les couleurs.

"N'est-il pas temps d'en finir avec cette situation? pensait Anne-Marie tout en allant et venant autour de Mlle de Pennilis; ne sont-ils pas cent fois fiancés? Qu'attendent-ils?"

Et se penchant à l'oreille de la jeune fille:

—Permettez-vous que Robert entre maintenant? lui demanda-t-elle; il vous a vue si pâle tout à l'heure, il est bien malheureux!

Comme Edith ne répondait pas, Anne-Marie prit son silence pour un acquiescement et sortit.

Quelques minutes après, Robert entra.

Il vint vers la cheminée sans qu'Edith retournât la tête, s'agenouilla près du fauteuil, et prenant doucement les mains de la jeune fille comme s'il craignait de les briser:

—Edith, vous pleurez? Oh! si vous saviez comme vos larmes me font mal!

Sa voix profondément remuée fit battre le cœur de la jeune fille. Elle fermait toujours les yeux, n'osant regarder le visage qu'elle sentait anxieux, si près d'elle.

Il continua presque bas:

—Je crois en vous, Edith, comme en moi-même, si je vous ai fait souffrir, pardonnez-le-moi, c'est pour vous avoir aimée plus qu'une langue humaine ne saurait le dire... et si la vie humble que vous connaissez maintenant ne vous fait pas peur, la mienne vous appartient tout entière...

Un fin sourire courut sur les lèvres de la jeune fille et rouvrant enfin les yeux:

—Etes-vous bien sûr que je ne regretterai jamais? Il y a déjà longtemps que j'ai voulu, moi...

—Oh! dites, le voulez-vous encore? demanda-t-il, serrant maintenant à les briser les mains qu'il tenait toujours...

On frappa à la porte.

Robert fut aussitôt debout.

Anne-Marie parut.

—L'express de Mme Kermorvan attend la réponse, dit-elle en tendant une lettre à Mlle de Pennilis.

Edith parcourut la missive, puis se leva et vint s'asseoir près de la table où elle traça quelques lignes rapides qu'elle tendit à Robert.

Il s'approcha et lut:

"M. Kerfort veut bien, ma chère Marga, croire à ma conversion... et, comme il est contraire aux usages reçus de demeurer sous le même toit que son fiancé, vous pouvez m'envoyer chercher demain."

FIN

Dans le prochain numéro de

La Revue Populaire

Nous publierons un roman complet qui
aura pour titre:

"Le Feu sous la Cendre"

Par HENRI ARDEL

Retenez d'avance votre prochain numéro



LE CHENIL

Je viens de découvrir, ici même, à Montréal, un spécimen d'épagneul qui est d'une ressemblance frappante avec l'épagneul Papillon (Butterfly Spaniel). "Mousse", dont nous donnons une fidèle photographie, est la propriété de M. Fernand de Verneuil. C'est une minuscule petite bête, à poil soyeux, les oreilles à demi hautes,



"Mousse". Epagneul Papillon, originaire du centre de la France. Spécimen très rare en Amérique, même en Europe.

l'oeil intelligent, à la démarche souple, la queue en trompette très panachée, robe blanche avec tache noire; il a la démarche du Poméranien moderne.

D'après certains auteurs, cette race serait l'ancêtre des Blenheim et King Charles Spaniels.

LES COURSES D'ATTELAGE DE CHIENS

Le Club des chiens de trait de Montréal a donné sa première course annuelle le 18 janvier. Malgré un froid sibérien, le départ s'est fait devant une foule immense qui s'était rendue au point de départ pour applaudir les valeureux concurrents.

La route à parcourir était celle-ci: départ en face de l'Institution des Sourds et Muets, Boulevard St-Laurent, à 11 hrs a. m., puis Boulevard Gouin, avenue L'Archevêque, la traverse de St-Vincent de Paul, puis la grande côte chez M. A. Pleau, où fut servi un dîner d'habitant par le club, aux souscripteurs et invités.

La distance à parcourir était de 12 milles, qui a été faite en 55 minutes par le gagnant de la course, M. Sylva Laramée. L'ordre des gagnants est comme suit:

- 1er, M. Sylva Laramée, Montréal.
- 2e, M. Beauvais, Caughnawaga, Qué.
- 3e, M. J. T. Payan, Westmount.
- 4e, M. Geo. Mayrand, Montréal.
- 5e, M. A. Giroux, Montréal.
- 6e, Desalles Kennels, St-François de Sales, Qué.

Le succès de cette course fait grand honneur au comité du nouveau club qui a pris l'initiative de promouvoir ce beau sport en notre ville, malgré l'opposition désespérée que lui fait

un petit groupe de fanatiques sous prétexte de cruauté envers les animaux.

Le comité du club et des courses se compose des MM. suivants :

Président, M. E. Rouly.

1er vice-président, Dr A. A. Etienne, M. V.

2e vice-président, M. A. Normand.

Trésorier, A. Pleau.

Secrétaire, R. Goyette.

Contrôleurs de la course: MM. Martel et Cawthorn.

Juges, MM. Dr A. A. Etienne et E. Rouly.

Vétérinaire, Dr George Etienne.

Salle de réunions, 67 rue Drummond, Montréal.

— 0 —

Le Club du chien Berger du Canada a eu ses élections annuelles le 15 janvier et le scrutin a donné le résultat suivant :

Président Honoraire, M. J. T. Bennet.

Président, M. Emile Rouly,

1er Vice-Président, M. George Domus.

2ème Vice-Président, M. A. Mitchell. Tous quatre élus par acclamation.

Trésorier, M. A. Martel.

Secrétaire, M. R. Goyette.

Assistant-secrétaire, A. Cawthorn.

Censeurs: Dr A. Etienne et M. S. Laramée.

Vétérinaire, Dr George Etienne.

Apaches pour l'entraînement des chiens, MM. J. Huet et Oscar Cyr.

NOTES DE L'ELEVAGE

George S. Thomas, expert, d'une réputation mondiale, a déclaré que la qualité des Fox Terriers à poil dur (Wire Haired) en Amérique, était supérieure à celle d'outre-mer.

* * *

Les amateurs de chiens de chasse du nord-ouest américain sont à perfectionner une nouvelle race d'Épagneuls qu'ils nomment American Brown Water Spaniel. Cette race est le produit du Chesapeake Bay dog, et de l'Épagneul d'eau Irlandais. On dit qu'il sera beaucoup supérieur à ses ancêtres.

LE CARLIN REVIENT A LA MODE

Norma, une magnifique chienne carlin (Pug) de couleur fauve a été importée par Mademoiselle Gertrude Snell Geary de West Barrington, R. I. Cette bête a été saillie en Angleterre par un des meilleurs chiens de cette race. C'est une aubaine pour les amateurs de carlins, qui sont en grand nombre aux États-Unis.

AVIS AUX INTERESSÉS

Le Chenil répondra à toutes demandes d'informations sur les races canines, ainsi que sur les maladies du chien. Prière d'envoyer un timbre si on désire une réponse personnelle. Adressez :

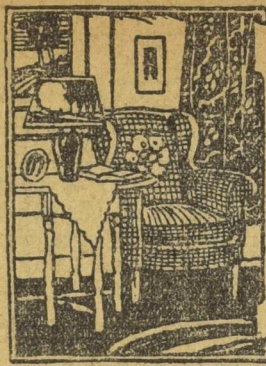
LA REVUE POPULAIRE,

Dépt. du Chenil, 131 Cadieux, Montréal.

Vient de paraître "LE CHIEN". Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de Police, entraînement pour Exposition et traitement de ses maladies. Beau volume de 200 pages. Nombreuses illustrations. Prix: \$1.25. En vente dans toutes les librairies, ou chez l'auteur, Albert Pleau, 347 ave Laval, Montréal.

UN GAZ NOUVEAU QUI ENGENDRE LA FOLIE

On aurait découvert fortuitement, dans les laboratoires de la Standard Oil Company, à Elizabeth (Etat de New-Jersey), un nouveau gaz dont les effets sur l'organisme humain sont terrifiants. Deux ouvriers qui avaient respiré de ce gaz sont devenus fous et l'un est mort dans une crise terrible après avoir souffert d'hallucinations pendant une semaine. Sept autres ouvriers sont dangereusement malades. C'est au cours d'expériences entreprises pour améliorer les qualités carburantes de l'alcool que la découverte a été faite.



MENUISERIE ET EBENISTERIE A LA MAISON PAR EDOUARD GOSSELIN



EXPLICATION DU CABINET POUR MEDICAMENTS

No 1—COTES. Il en faut 2 de la même dimension, la dimension pour chacun est de 18 pouces de long par 5 de large par $\frac{1}{2}$ pouce d'épaisseur, sablé d'un côté seulement.

No 2—Petites bases de vos côtés. Il en faut deux de la même dimension, la dimension de chacune est de 3 pouces $\frac{3}{4}$ de long par 1 pouce $\frac{1}{2}$ de large par $\frac{1}{4}$ de pouce d'épaisseur, sablé d'un côté seulement.

No 3—Montants de vos côtés. Il en faut quatre de la même dimension, la dimension de chacun est de 18 pouces de long par 1 pouce de large, par $\frac{1}{4}$ de pouce d'épaisseur, sablé d'un côté seulement.

No 3a—Traverses du haut de vos côtés, qui vont juste au bout de vos montants. Il en faut deux de la même dimension, la dimension de chacune sera de 3 pouces $\frac{1}{2}$ de long par 2 pouces 3-16 de large, par $\frac{1}{4}$ d'épaisseur, sablé d'un côté seulement.

No 3b—Traverses reliant les petits montants. Il en faut deux de la même dimension (de chacune) la dimension de chacune est de trois pouces $\frac{1}{2}$ de long par un pouce de large, par $\frac{1}{4}$ de pouce d'épaisseur, elle est à la base de vos petits montants.

No 4—Petits montants. Il en faut 4 de la même dimension 4 pouces de long par $\frac{3}{4}$ de pouce de large par $\frac{1}{4}$ de pouce d'épaisseur. Il y a $\frac{3}{4}$ de pouce de distance entre les 2 montants, sablé d'un côté seulement.

No 5—Fond du Cabinet. Il en faut 1 seulement, sa dimension sera de 18 pouces $\frac{3}{8}$ de long par 14 pouces de large par $\frac{1}{2}$ pouce d'épaisseur.

No 6—Traverse du haut de votre porte. Il en faut 1 seulement, la dimension sera de 9 pouces $\frac{1}{2}$ de long par 1 pouce $\frac{1}{2}$ de large par $\frac{3}{4}$ de pouce d'épaisseur sablé sur 2 côtés.

No 7—Montant de la porte. Il en faut 2 de la même dimension, la dimension de chacune sera de 16 pouces 7-16 de long par 1 pouce 1-6 de large par $\frac{3}{4}$ d'épaisseur, sablé sur 2 côtés.

No 8—Traverses. Base de la porte. Il en faut 1 seulement, 9 pouces $\frac{1}{2}$ de longueur par 1 pouce de largeur par $\frac{3}{4}$ d'épaisseur, sablé sur 2 côtés.

No 9—Plafond du Cabinet. Il en faut 1 seulement, sa dimension sera de 12 pouces $\frac{1}{2}$ de longueur par 5 pouces de largeur par $\frac{3}{4}$ pouce d'épaisseur. Il se fixe à 13-16 de pouce du haut de vos côtés par en dedans.

No 10.—Tablette et base du Cabinet. Il en faut 1 seulement, la dimension est de 17 pouces $\frac{1}{2}$ de long par 5 pouces $\frac{1}{4}$ de large par $\frac{3}{4}$ de pouce d'épaisseur. Avant de faire le découpage, mesurez 2 pouces $\frac{3}{4}$ à chaque bout, faites un trait à l'équerre de ce trait, mesurez $\frac{3}{4}$ de pouce, faites un autre trait, retournez votre planche et faites la même opération; ceci fait, tracez les mesures indiquées sur le dessin. Marquez bouts No 10, sablez bien le découpage, le dessus et le dessous.

No 11.—Moulure Ogive ou Talon droit. Il en faut une longueur de 3 pieds par 2 pouces, coupé angle 45 degrés. Cette moulure se pose à $\frac{7}{8}$ du haut de vos côtés par en dehors, sablez bien.

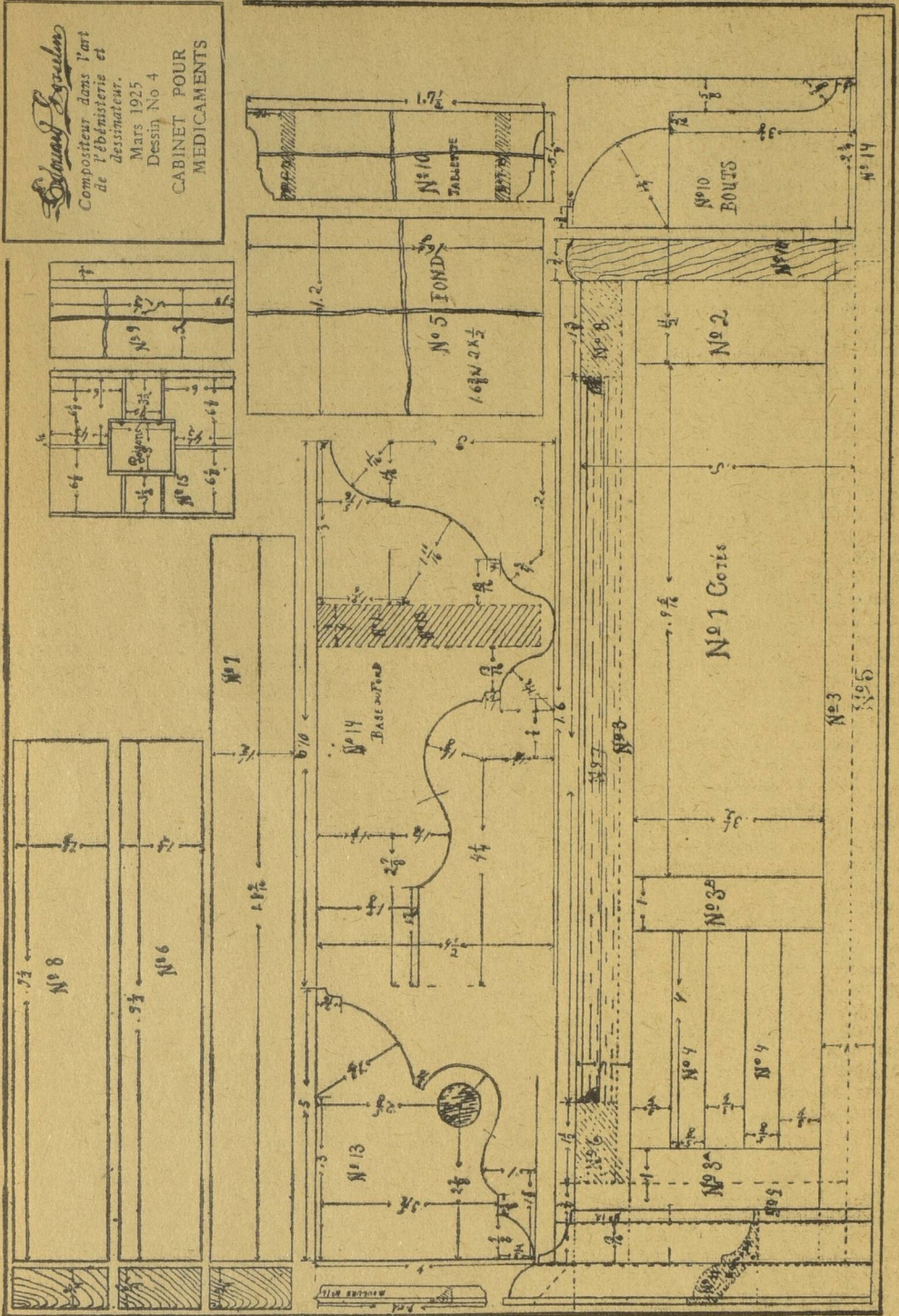
No 12.—Plate Bande ou Bandeau. Il en faut 3 pieds de long par $\frac{1}{4}$ de pouce de large par 1-16 de pouce d'épaisseur, elle se fixe en dessous de la moulure No 11. Sablé sur un côté seulement.

No 13—Equerre ou Support. Découpez et percez d'un trou de $\frac{3}{4}$ ou $\frac{5}{8}$ de pouce de diamètre, sablez bien le découpage et les deux côtés de vos morceaux. Tracez bien les mesures indiquées sur le dessin marqué No 13, la lettre X que vous voyez c'est l'endroit où le trou doit être percé. La dimension de chacun de ces deux morceaux est 5 pouces de longueur par 4 pouces de largeur par $\frac{3}{4}$ de pouce d'épaisseur.

No 14.—Base du fond. La dimension avant le découpage de ce morceau sera de 20 pouces de long par 4 $\frac{1}{2}$ pouces de large par $\frac{1}{2}$ pouce d'épaisseur. Avant de tracer votre découpage de chaque bout mesurez 3 pouces, faites un trait avec l'équerre, de ce trait mesurez $\frac{3}{4}$ de pouce, faites un autre trait avec l'équerre, vous placerez vos équerres No 13 entre ces deux traits, tracez votre découpage, découpez et sablez sur un côté, n'oubliez pas de sabler le contour de votre découpage. Vous trouverez la moitié du dessin de la base du fond.

No 15.—Plan de la division du dedans de votre cabinet. La longueur de la planche nécessaire pour faire toutes les divisions des compartiments; il en faut 4 pieds et demi de longueur par 4 $\frac{1}{2}$ pouces de largeur par 5-16 d'épaisseur. La dimension pour chaque division; il faut 4 morceaux de 3 $\frac{1}{2}$ pouces de long, 2 morceaux de 4 $\frac{1}{2}$ pouces de long, 2 morceaux de 7 pouces de long, 2 morceaux de 5 pouces de long, la porte un morceau de 6 $\frac{1}{2}$ pouces de long par 5 pouces de large. N'oubliez pas de marquer avec un pinçeau bien fin le mot "Poison"

Edmond Beaulieu
 Compositeur dans l'art
 de l'ébénisterie et
 dessinateur.
 Mars 1925
 Dessin No 4
 CABINET POUR
 MEDICAMENTS



assez gros, juste au centre de votre porte, fixez cette porte avec de petits couplets en cuivre, ne vous servez pas de vis, seulement de petits clous, mettez-lui une petite poignée $\frac{1}{2}$ pouce de profondeur.

No 16—Moulure à vitres. Il vous en faut de long. Voilà maintenant tout votre bois préparé nous allons commencer à les assembler.

Voilà: Prenez vos côtés marqués 1, mettez de la colle sur un bord seulement pour chacun de vos 2 côtés, ensuite prenez votre fond No 5 fixez-le juste avec l'égalité de chacun de leurs côtés. Vous remarquerez que votre fond a $\frac{3}{8}$ de pouce plus long en bas il va vous servir; ceci fait, mesurez 13-16 de pouce du haut de vos côtés, faites un trait par en dedans, prenez votre plafond No 9. Mettez de la colle à ses deux bouts et sur un des bords, fixez et clouez-le au trait que vous venez de tracer, ensuite prenez votre tablette No 10, mettez de la colle aux bouts de vos côtés et sur le bord de votre tablette où il n'y a pas de découpage, fixez vos côtés à cette tablette entre les traits que vous avez tracés, clouez bien vos côtés par l'envers. Ceci fait prenez le No 14 base du fond, mettez de la colle sur le bord non découpé et fixez-le au bout de votre premier fond No 5 et en reposant sur la moitié de la tablette par en arrière, n'oubliez pas de fixer les deux traits faits sur chaque bout de cette base avec les deux traits faits en dessous de votre tablette; clouez par en arrière sur la moitié de la tablette. Ceci fait, prenez vos équerres, découpées No 13, mettez de la colle sur les deux bouts où il n'y a pas de découpage et fixez-les entre vos traits de dessous de votre tablette de votre fond, clouez-les par en arrière de la base et pas en dessus de la tablette; mettez vos clous de biais par en dehors de vos côtés, laissez sécher. Assemblons la porte.

Prenez la traverse du haut No 6, mettez-lui de la colle sur chacun de ses bouts, prenez vos montants No 7, fixez les bouts avec le bord de votre traverse No 6, clouez avec du clou à finir de $2\frac{1}{2}$ pouces, faites la même opération avec la traverse de votre base No 8. Vérifiez si votre cadre ou la porte est bien d'équerre, pour ceci prenez la mesure un morceau de bois en croix en partant de chaque coin; si vos mesures sont les mêmes pour chaque coin, votre cadre ou porte est d'équerre. Pour bien vérifier si c'est d'équerre prenez-vous de cette manière: Prenez votre baguette, faites un trait à un de ses bouts, présentez-le dans le coin du haut à gauche avec le coin du bas à droite, faites un trait, ceci fait, remettez votre baguette au premier trait au coin de la droite avec le coin du bas à gauche. Si le trait que vous avez tracé sur la droite du bas vient juste avec le coin de gauche votre cadre est d'équerre, pour ceci prenez une baguette de 3 pieds de long à peu près par $\frac{1}{2}$ pouce carré.

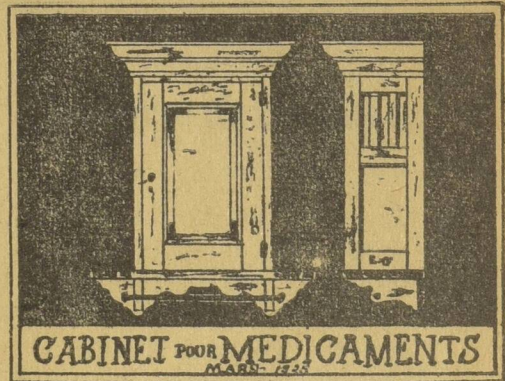
Revenons au cabinet. Prenez vos morceaux marqués No 3, mettez de la colle sur un côté seulement (côté non sablé) fixez-en juste sur un des côtés avec le bord du côté en avant, mettez de la colle sur le No 2 et sur ces bouts, fixez-le juste à côté de ce montant juste à la base de votre côté, ensuite prenez ce morceau marqué No 3 mettez de la colle sur le côté non sablé et sur ces bouts fixez-le juste avec le haut de vos montants No 3, ceci fait, mettez de la colle sur le côté non

sablé sur chacun des bouts No 4, ils doivent être fixés juste avec la petite traverse du haut No 3 A, ceci fini faites la même opération pour le No 3 B, elle se fixe juste avec la base des petits montants No 4.

No 15.—Pour bien assembler et faire les divisions de vos compartiments vous n'avez qu'à voir les mesures données dans le dessin No 15. Commencez par assembler le cadre de moitié, ensuite viennent les autres; choses bien faciles, collez-en les bouts et fixez-les par de petits clous à finir, posez de biais.

No 11.—La moulure doit être coupée à l'angle 45 degrés. Pour bien couper cette moulure il vous faut nécessairement une boîte d'ongler, ceux qui n'en ont pas en trouveront une certainement chez leurs amis. Fixez-la avec de la colle et de petits clous à finir 1 pouce de long.

No 12.—Petite plate bande se coupe et se pose en dessous de la moulure No 11. Pour le No 16 j'ai déjà donné la manière de la fixer.



Comment avez-vous réussi? Très bien sans doute, si par hasard il y avait quelque chose que vous ne comprendriez pas bien vous pourrez me faire parvenir vos questions par la malle en y ajoutant les frais pour le retour des réponses; adressez vos lettres à l'adresse indiquée sur le coupon, pas plus de 10 à 15 lignes seulement.

Tout ceux qui parmi vous, chers lecteurs, aimèrent à se procurer l'Épure ou Blue Print de ce Cabinet à Médicaments grandeur naturelle, pourront se le procurer à l'adresse indiquée sur le coupon à la fin de ce chapitre, moyennant la somme de 50 sous et 5 sous en plus pour les frais de poste. Chers lecteurs, ce serait de grand cœur si je pouvais vous donner plus de matière exposée sur cet art, mais pour le présent ceci m'est tout à fait impossible, car mon espace est très restreint, ne perdez rien, suivez toujours mon cours et vous aurez, chaque mois, quelques surprises.

Ceux qui aimeraient à voir ce cabinet à Médicaments fini pourront le voir dans la vitrine de M. J. L. Ampleman, Libraire et Fantaisie, 94 Ste-Catherine Est.

Ceux qui voudront se procurer l'Épure pourront se la procurer à cette adresse au même prix indiqué sur le coupon. Ce cours a été commencé à être publié dans le mois de décembre 1924.

Les objets qui ont dû être exécutés sont: un Tabouret, une Table jardinière,

Le mois prochain sera consacré entièrement à l'art du Découpage à la main avec un joli modèle à être exécuté.

Dites à votre marchand de vous en mettre une copie de côté pour ce mois.

M. Edouard Gosselin,
2354, rue Christophe-Colomb,
Montréal.

J'inclus la somme de 55 sous pour laquelle vous aurez l'obligeance de m'envoyer l'Épure ou Blue Print du No 3 Cabinet pour médicaments.

Nom et
prénoms

Adresse au long

.....

LE RECORD DU DIVORCE

La "Presse Coloniale" signale un cas assez commun dans la justice musulmane, où le Cadi Hanefite est à la fois juge et parti, c'est quand il préside lui-même à son divorce.

Bien plus, on vit un de ces cadis décider de son cinquante-sixième divorce! C'est que les formes du divorce sont encore beaucoup plus simples dans la loi musulmane que dans la loi française: le mari n'a qu'à déclarer à sa femme: "Tu as la bride sur le cou!"—ce qui n'est guère galant entre parenthèses—et tout est dit.

Dernièrement, à Constantine, un mari voulant se débarrasser d'une de ses quatre femmes, oublia de consigner la chose par écrit. Au bout de trois mois, se souvenant qu'il devait licencier une de ses femmes, il ne sut plus laquelle lui avait donné sujet de mécontentement. Héroïquement, il renvoya ses quatre épouses et il en prit quatre nouvelles.

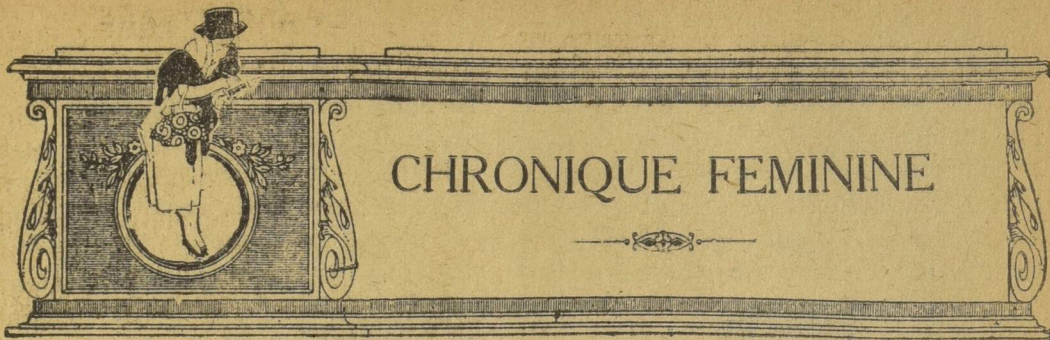
LE MARCHANDAGE DES TITRES EN ANGLETERRE

Un certain colonel anglais, riche entrepreneur dans la vie civile et qui se distingua pendant la guerre, a fait dernièrement des révélations scandaleuses sur le marchandage des titres de noblesse dans la Grande-Bretagne. Une chevalerie lui fut offerte contre la somme de \$100,000. Pensant qu'il ferait là une bonne affaire en acceptant, il versa à des agents un premier montant de \$15,000, la balance payable le jour de son investiture. S'apercevant bientôt qu'il avait été filouté, il réclama ses arrhes en justice et c'est au cours du procès qu'il intenta aux malhonnêtes trafiquants de quartiers de noblesse que le colonel vida son sac. Sur les deux mille titres de noblesse conférés depuis six ans, en Angleterre, 90 pour cent auraient été obtenus avec de l'argent. Il y aurait un marché des titres, où les prix varieraient suivant l'offre et la demande.

Un vicomté sera coté à \$350,000; une baronnie coûterait à peu près le même prix. Un titre, non de baron, mais de baronnet, peut valoir \$110,000, et celui de chevalier s'obtient aisément à \$90,000.

Naturellement, toutes ces sommes sont payables comptant. Elles restent dans la poche des agents ou vont à des caisses de partis politiques ou encore à des oeuvres de charité.

Tous les riches industriels et commerçants anglais composent une noblesse d'argent qui sera bientôt plus forte que la noblesse de sang, ou cette autre noblesse, la plus intéressante, formée de tous les grands hommes du pays, dans l'armée, l'église et l'état, les sciences, la littérature et les arts.



CHRONIQUE FEMININE

COMMENT FAIRE SOI-MEME SES ABAT-JOUR

Naturellement, il faut savoir se servir de ses dix doigts! Nous ne conseillerons pas aux personnes "gauches" en toutes choses, incapables de faire le moindre petit travail manuel d'entreprendre la fabrication d'un abat-jour. Non pas que le travail comporte de grandes difficultés. Au contraire! Mais nous n'en sommes pas tout de même à dire que c'est là ce qu'on peut faire de plus simple au monde.



Fig. 1.—Dessin achevé et passé à l'aquarelle

Toutes nos lectrices y arriveront pourtant, avec un peu de patience, pourvu qu'elles aient quelque habileté.

Procurez-vous d'abord une carcasse métallique ou monture chez le marchand. Il y en a de plusieurs formes. Supposons que pour le moment, vous en choisissiez une de forme conique. Procurez-vous en même temps un bon papier dur, que vous enroulez autour de la carcasse, en laissant un peu

de marge, en haut, en bas et au raccord.

Ceci fait, passez à la décoration du papier. Vous ne dessinez peut-être pas assez bien pour tracer votre motif dé-

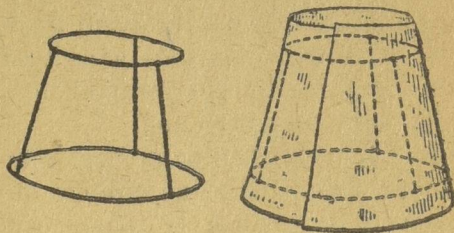


Fig. 2 et 3.—Carcasse en fil de fer de l'abat-jour et enroulement de la feuille de papier.

coratif comme cela, d'imagination, ni même pour le copier sur un dessin que vous avez sous les yeux. Ne vous inquiétez pas! Il vous reste une excellente solution. Prenez du papier à décalquer, posez-le sur le dessin dont vous voulez vous inspirer, et tracez les grandes lignes. Vous les reporterez ensuite sur le papier dur au moyen de

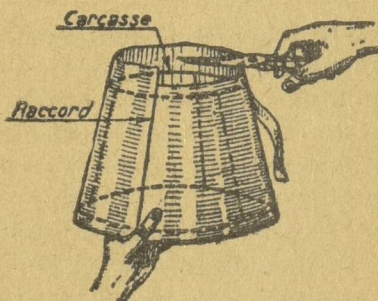


Fig. 4.—Couper en laissant une légère marge

papier copiant bleu. Bien entendu, le dessin se fera à l'encre de Chine, sous peine de le voir s'effacer, en faisant des taches, lorsque vous passerez à l'aquarelle.

Ici, nous nous permettrons de rappeler pour celles et ceux qui peuvent accomplir ce travail (les autres pouvant se contenter d'un papier de cou-

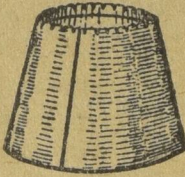


Fig. 5—Echancrures permettant de rabattre la marge

leur ou dessiné d'avance) que: 1°. Il faut humecter le papier avant de peindre; 2°. Forcer les tons sans hésiter, parce que les teintes sembleront plus pâles pour transparence.

La décoration du papier est achevée (fleurs, soleils, dessins chinois ou japonais). Il reste à le tendre sur la carcasse.

On connaît plusieurs procédés; nous en donnons un. Cela consiste à coller le papier, avec de la seccotine,

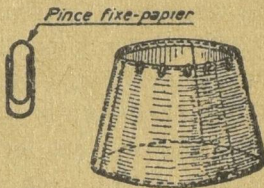


Fig. 6—Le bord, rabattu et collé, est maintenu par des pinces

à sec. Il exige de la patience. Voici comment on procède dans ce cas:

Appliquez de nouveau la feuille sur l'abat-jour. Fixez-la provisoirement avec deux de ces pinces fixe-papiers qui ne perforent pas le dessin.

Puis, rognez les marges jusqu'à une ligne au-delà des fils de fer de l'armature. En raison de la forme circulaire

de l'abat-jour, vous ne pourriez rabattre ces marges sans faire des plis: à intervalles réguliers, ménagez une petite échancrure en pointe, selon ce que nous indiquons.

Faites cette opération pour la partie supérieure seulement.

Collez à la seccotine le raccord, que vous disposerez sur l'une des faces de l'abat-jour. Laissez sécher vingt-quatre heures.

Le lendemain, enduisez de colle la marge supérieure et rabattez-la sur l'armature, après avoir attendu quelques minutes pour que la colle soit presque durcie, comme on fait dans la réparation de chambres à air d'auto. En pinçant fortement avec les



Fig. 7—Abat-jour fini, sur une lampe

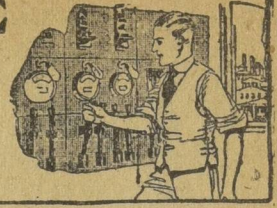
doigts, vous ferez coller instantanément.

Vous répétez la même opération pour le bas, en tendant le papier. L'abat-jour sera fini, ou presque.

L'on peut faire ces opérations après avoir mouillé le papier. Il se tendra tout seul en séchant.

Nous avons laissé une marge pour pouvoir coller le papier. Ce rabat paraît par transparence. Pour le rendre invisible, deux moyens sont également employés: l'un consiste à décorer l'abat-jour d'une bordure noire (deux couches d'encre de Chine pure); l'autre, à coller un gallon métallique, ou, à la rigueur, un étroit ruban de velours noir tout autour de l'abat-jour.

DANS LE MONDE DES INVENTEURS

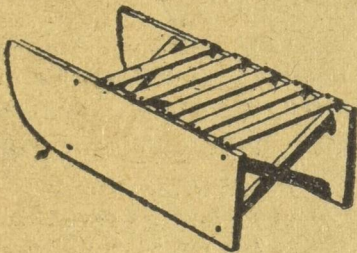


COMMENT FABRIQUER UN TRAINEAU

Ce que nous allons vous indiquer est un traîneau d'entraînement, c'est-à-dire un modèle dont la construction facile vous attirera et qui sera absolument ce qu'il vous faut, si vous êtes un débutant.

Les deux pièces principales, appelées **patins**, seront constituées par deux planches de frêne, dont vous arrondirez l'un des coins.

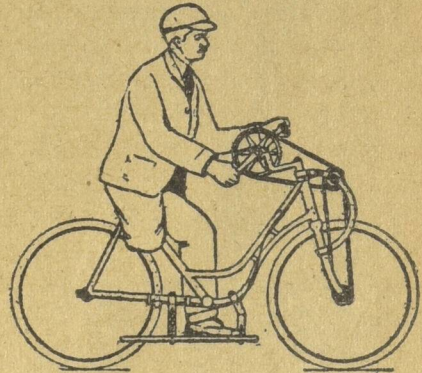
Vous joindrez ces deux pièces par 2 X en frêne épais et sans noeuds, ces X étant composées de 2 barres jointes en leur milieu par des rainures, et aux côtés par encastrement dans des mortaises pratiquées presque au ras des arêtes, collées et vissées.



Pour terminer, vissez des lattes assez épaisses pour vous supporter entre les deux côtés, et adressez-vous, si toutefois vous ne vous en sentez pas capable, à un forgeron pour vous faire adapter sur la partie devant être en contact avec le sol des patins d'acier doux, c'est-à-dire des tiges d'acier, demi-rondes, que vous ferez tenir par des vis.

BICYCLETTE POUR MUTILES

L'ensemble du cadre et des roues est analogue à une machine ordinaire. Mais la propulsion est obtenue par un mécanisme à manivelle, situé à la place du guidon. Un train de roues dentées reliées par des chaînes transmet le mouvement des manivelles à la roue avant, qui est la roue motrice.



Une liaison rigide est établie entre la fourche avant et le support des manivelles: la roue avant peut donc être utilisée selon l'habitude, comme une roue directrice.

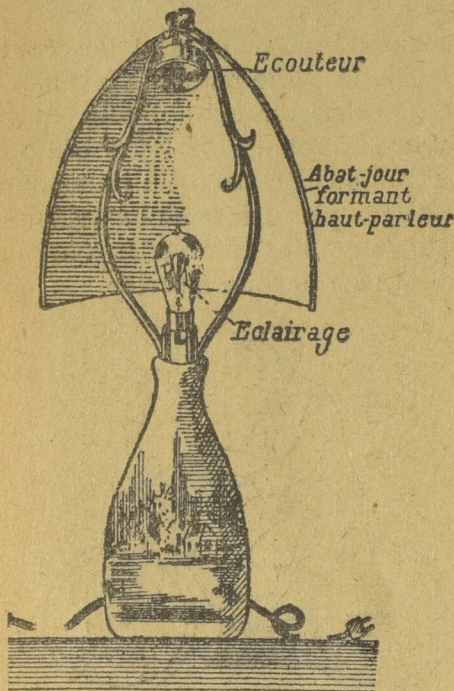
Un support réglable en hauteur, destiné à y reposer les membres mutilés, un dispositif à roue libre, un changement de vitesse et un frein arrière complètent la machine. (H. E. Renaud).

LAMPE-RADIO PORTATIVE

Cette lampe comporte un corps, une ampoule d'éclairage, comme toute

lampe électrique. Mais la lyre contient une double canalisation qui amène le courant d'un poste récepteur de T. S. F. à un écouteur caché au sommet du dôme de l'abat-jour.

Il est prévu que cet abat-jour, construit avec une matière appropriée (bois mince, par exemple), servira de haut-parleur. Pour cela, sa forme; et



La lampe sert à l'éclairage. Un écouteur est dissimulé dans l'abat-jour qui forme haut-parleur.

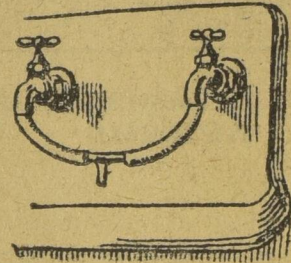
ce haut-parleur peut être orientable à volonté. Il sera couvert de soie, pour qu'il ait l'air d'un vrai abat-jour. Une prise de courant ici, une fiche là, et grâce à cette lampe, on pourra voir et entendre tout à la fois.

POUR OBTENIR DE L'EAU TIEDE DANS UN LAVABO

Les lavabos qui comportent le robinet d'eau froide et le robinet d'eau chaude sont difficiles à manoeuvrer, si

l'on veut obtenir une eau à une température moyenne.

On peut préparer une eau tiède en réunissant les deux robinets par deux tuyaux de caoutchouc qui viennent s'appliquer sur un T. La branche cen-



trale de ce dernier distribue alors un mélange d'eau froide et d'eau chaude, dont on peut facilement régler la température en agissant soit sur le robinet d'eau froide, soit sur le robinet d'eau chaude. On ne risque plus alors de se brûler les mains par le contact de l'eau bouillante, comme cela arrive fréquemment.

EXPLICATION D'UN TOUR CELEBRE —LE SAC MYSTERIEUX

Voici un tour digne du plus adroit "illusionniste" de nos grands vaudevilles et qu'il est facile de réaliser en société et sans beaucoup de frais.

Il vous faut choisir un "complice" que quelques minutes suffisent à mettre au courant.

Puis, vous faites examiner par vos amis un grand sac de toile de couleur de 6½ pieds de hauteur sur 2½ pieds de largeur. Vous les priez de bien vérifier la solidité des coutures et vous leur annoncez que la personne que vous allez introduire dans ce sac (votre complice) en sortira, sur votre ordre, sans abîmer le sac et sans rompre la fermeture de ficelle, nouée solidement, qu'une autre personne fera elle-même et au vu de tous.

En un mot, résumez-vous : le prisonnier s'évadera sans laisser de traces. Et vous le prouvez.

Vous mettez le sac sur le plancher. Votre complice s'y place. Vous montez les côtés du sac tout autour de lui et vous refermez le sac au-dessus de sa tête.

Un de vos amis noue une solide corde autour des bords du sac, réunis au-dessus du prisonnier, et vous lui faites accumuler les nœuds, de manière à ce que la fermeture ainsi obtenue ne puisse se rompre. Au besoin, avec un bâton de cire, vous faites "cacheter" le dernier nœud.

Vous allez ensuite chercher un paravent (un peu plus haut que votre complice) et vous le placez autour du sac, pour dissimuler ce dernier et son contenu aux yeux de vos amis.

—Sortez! criez-vous alors.

—C'est fait! répond peu après votre complice.

Vous retirez le paravent et le prisonnier apparaît aux yeux de vos amis étonnés, en tenant dans ses mains le sac qui l'emprisonnait. Vous prenez le sac et vous le faites soigneusement examiner. Vos amis, stupéfaits, constatent que la fermeture du sac est intacte et qu'aucune déchirure n'a été pratiquée dans la toile. Ils restent ahuris... et n'y comprennent rien!

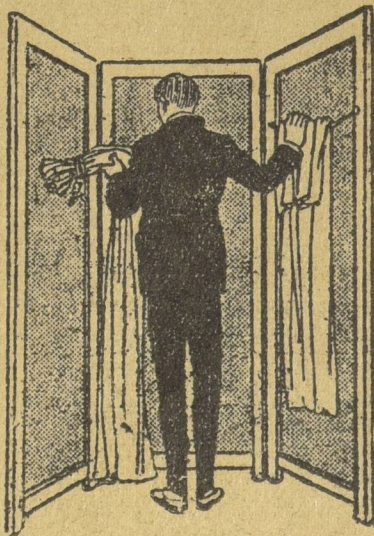
Le mystère est pourtant simple à expliquer. Voici :

Vous faites confectionner non pas "un", mais "deux" sacs "absolument identiques". Pour ce faire, vous prenez deux fois 13 pieds de tissu. Vous pliez en deux chaque longueur et vous faites piquer les 2 côtés, ce qui forme les sacs. Vous choisissez un tissu léger et peu épais.

Votre complice, avant la réalisation du truc, a soin de glisser entre son gi-

let et sa chemise, bien plié, l'un de ces deux sacs. Vos amis, naturellement, ignorent ce détail indispensable.

Quand votre complice est enfermé dans le sac, pendant que vous gagnez du temps en ayant l'air d'éprouver la solidité de l'étoffe, il sort vivement de son gilet le deuxième sac. Il en comprime la partie supérieure en tampon et quand, après les avoir froncés à la main, vous rejoignez les bords supérieurs du sac extérieur, votre complice glisse adroitement dans l'ouverture le tampon formé par le deuxième sac et le fait dépasser de quelques pouces.



Vos mains compriment le tout et dissimulent ainsi l'union des deux sacs aux yeux de vos amis.

Vous priez l'un d'eux d'enrouler de la ficelle autour du tampon qu'il croit être celui du sac extérieur. Votre main en maintenant les bords de ce dernier contre le tampon du sac intérieur, aide à l'illusion. Votre ami noue consciencieusement ce dit tampon. Vous laissez pendre quelques pouces de ficelle après sa ligature, pour faire deux tours autour des bords du sac extérieur, de manière à ce qu'il ne puisse

s'ouvrir de lui-même. Cette fermeture sera pourtant facilement rompue par un minime effort de votre complice. Vous pouvez faire cacheter l'un des noeuds et même faire nouer encore un mouchoir autour de la ficelle.

Vous placez le paravent autour du sac et vous criez ensuite: "Sortez!"

D'un geste des bras, votre complice écarte le sommet du sac qui l'emprisonne. Etant peu ficelé, celui-ci s'ouvre et le prisonnier peut ainsi en sortir rapidement.

Il se baisse vivement, ramasse le sac extérieur et l'accroche à une ficelle que vous aurez eu soin de tendre à l'intérieur du paravent, maintenue par 2 punaises.

Quand vous emporterez le paravent, vous en refermerez les côtés sur le sac ainsi accroché et vos "spectateurs" ne pourront pas le voir.

Vous ferez alors examiner, non pas le sac qui enfermait votre complice, mais celui que, lui, avait dissimulé sur lui et que le "spectateur", consciencieusement autant qu'inutilement aura scrupuleusement ficelé.

Ce petit tour amusant, intrigant, facile à réaliser, devient réellement énigmatique dès que vous l'avez exécuté 2 ou 3 fois. Vous acquérez ainsi une facile expérience et une réelle sûreté de main qui déconcertent les plus incrédules.

— 0 —

LE TRAIN DE VIE DU PRÉSIDENT DES ETATS-UNIS

Le président de la république américaine a un traitement de \$75,000 par année, plus \$25,000 pour frais de représentation et de déplacement. Il habite durant son terme d'office, qui est de quatre ans, l'une des plus belles maisons des Etats-Unis. L'Etat lui

fournit le chauffage, l'éclairage, et voit aux grosses et petites réparations de la Maison Blanche. Il lui fournit en plus un médecin, des secrétaires, un yacht, un certain nombre d'automobiles, une bibliothèque, une galerie de tableaux et pour veiller sur sa personne et sur les membres de sa famille, un fort personnel d'agents secrets.

Sur son domaine sont cultivées des fleurs de toute sorte pour embellir sa maison. Pour toutes les réceptions qu'il donne, il a le droit de réquisitionner la fanfare de la Marine. Désire-t-il aller au théâtre, il a sa loge. Veut-il voyager, on met à sa disposition un train entier.

Mais le président actuel, M. Coolidge, fils d'un fermier de la Nouvelle-Angleterre, qui, avant d'être élu gouverneur du Massachusetts, n'avait jamais gagné plus de \$3,000 par année dans la pratique du droit, et qui, depuis le jour où il a succédé au président Harding, poursuit une sévère politique d'économie dans tout le pays, a diminué son personnel et réduit considérablement son train de vie.

C'est ainsi que récemment, rompant avec une tradition vieille de cinquante années et qui voulait que le président voyageât en train de luxe spécial, le président Coolidge se rendit de Washington à Chicago dans un train de voyageurs. Il prit son fauteuil au Pullman et mangea dans le wagon-restaurant, comme tout le monde. C'est la simplicité même. Président bien digne du pays le plus démocratique du monde!

Conçoit-on le président de la République française (au traitement de 600,000 francs) voyageant dans de pareilles conditions?

UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

10,000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVRONT PLAPAO A L'ESSAI ET LE LIVRE DE M. STUART, SUR LA HERNIE, ABSOLUMENT GRATIS

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant nuit et jour qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 10,000 malades qui écrivent— M. Stuart enverra une quantité suffisante de *Plapao*, sans frais, pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de *Plapao*.

JETEZ VOTRE BANDAGE

Vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé, parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé *Plapao* qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse, est d'augmenter la circulation du sang afin de reinvigorer les muscles.

Deuxièmement: Adhérent de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage. Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie — certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement PLAPAO-PAD est le temps relativement court pour en obtenir des résultats. C'est parce que son action est continue — nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute — pendant votre travail quotidien — même pendant votre sommeil — ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le *Plapao Pad* fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD que couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En

même temps, ce tampon forme réservoir. Dans ce réservoir est placé le merveilleux remède absorbant-astringent *Plapao*. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les muscles affaiblis et effectue la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaire au PLAPAO-PAD.

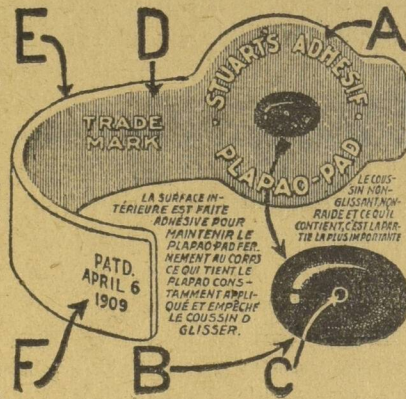
FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour, alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercerez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter MAINTENANT le merveilleux remède gratuit. Et GRATUIT signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi C.O.D. ou un essai douteux.

ECRIVEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Acceptez cet Essai gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par le retour de la maille, vous recevrez l'essai gratuit du *Plapao* avec un livre de M. Stuart sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

10,000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement, écrivez MAINTENANT.



COUPON

PLAPAO LABORATORIES Inc.,
2667 Stuart Building., St-Louis,
Missouri, U. S. A.

Monsieur. — Veuillez m'envoyer PLAPAO à l'essai et le livre de M. STUART absolument GRATIS.

Nom

Adresse

Le retour de la maille apportera l'essai gratuit de *Plapao*.

Les laques chinois et japonais

Il faut le reconnaître dès le début: les Japonais ont atteint dans l'art du "laque" à une perfection que les Chinois n'ont jamais égalée. Les œuvres que les artistes du Nippon ont créées dans ce genre sont supérieures aux produits similaires de la Chine par la pureté de la substance, par l'harmonie des couleurs, par l'intensité ou la douceur des reflets, par la séduction imprévue de l'aspect, par la grâce exquise ou l'ampleur robuste du dessin, enfin par la sincérité et la délicatesse du sentiment esthétique dont elles sont l'expression.

Mais, pour relever d'un art moins élevé et d'une technique moins parfaite, les laques chinois comptent quelques spécimens qui sont remarquables par la qualité de la matière, par la douceur des tons, par la puissance de la composition, par la largeur et la sévérité du style.

On fabrique en Chine deux sortes de laques: les laques peints, les laques sculptés.

LAQUES PEINTS.— La laque est une gomme résineuse extraite de différents arbres que les Chinois confondent sous le nom de "tsi", "arbres à laque". Les essences qui donnent les meilleurs produits sont le *Rhus vernix* et l'*Augia sinensis*; les vernis-laques communs s'expriment du *Rhus semialata*.

Le vernis brut subit, avant d'être appliqué, de nombreuses préparations. On y ajoute généralement de l'huile de tong-yeou ou de tch'a-yeou, du sulfate de fer et du vinaigre de riz. Le

dosage de ces ingrédients varie suivant le degré de consistance et de transparence qu'on veut donner à la laque.

Les laques sont susceptibles de recevoir des colorations très nombreuses. La palette des peintres laqueurs est richement garnie; elle leur donne le rouge du cinabre natif ou rouge vermillon, le rose de la fleur de carthame, le jaune de l'orpiment, le bleu indigo, le violet; elle leur fournit encore le blanc d'ivoire, le vert olive, le vert cantharide, le bleu d'ardoise, le bistre, le jaune d'ocre, le jaune de terre de Sienne, le violet aubergine, le rouge lie de vin ou foie de mouton, le rose corail, etc. Enfin, à ces ressources de palettes, il faut ajouter l'or qui s'emploie pur ou avec un faible alliage d'argent.

Les objets à laquer subissent au préalable les opérations suivantes: on plane le bois et on le polit avec soin; on dégage ensuite au ciselet les rainures d'assemblage et on les garnit d'une fine étoupe; on colle enfin, sur les joints, des bandes étroites de papier et on nerve toute la surface en y appliquant une feuille de papier fin de Corée ou un mince canevas de soie. Sur l'objet ainsi préparé, on étend très également, à la brosse dure, un mélange de poudre d'émeri ou de grès rouge, de vermillon ou de gomme-gutte et de fiel de boeuf, qu'on laisse sécher à l'air. L'aspect de l'ouvrage est alors grenu et d'un brun rougeâtre. Quand l'enduit est parfaitement sec, on le polit au brunissoir de grès,

Mme Leeman dit :

**“Carnol m’a sauvé la vie —
reconnaissance au Carnol.”**

Mais lisez sa lettre. Elle raconte son histoire mieux que nous ne le pouvons, — “Je me considère en devoir de vous dire quel merveilleux remède est le Carnol. En janvier, je subis une opération pour l’appendicite. Les douleurs que j’avais endurées avant l’opération et la perte de sang après l’opération me laissèrent tellement faible et épuisée que je ne pouvais pas me tenir sur mes jambes. Il fallait rester coucher tout le temps. Le docteur me prescrivit du fer parce que mon sang était trop pauvre. L’anémie me gagnait et les gens disaient que je ne vivrais pas longtemps. Carnol m’a sauvé la vie — reconnaissance au Carnol. J’ai gagné environ dix livres en trois mois. Après chaque repas je souffrais d’indigestions et des brûlements d’estomac qui me causaient des douleurs intenses. Un dose de Carnol me soulageait immédiatement. Maintenant ces deux maux sont tout à fait disparus. Je souffrais beaucoup de maux de tête et de douleurs dans le dos et ils ont aussi disparu.

« Voici comment j’ai commencé à prendre du Carnol. Je parlais du Carnol à une amie. Elle me dit que c’était épatant. J’ai téléphoné à notre pharmacien pour m’en avoir. Il me recommanda le Carnol, mais il en manquait dans le moment et m’offrit une bouteille de vin tonique au bœuf et au fer, mais je lui dis que non, je voulais du Carnol. Il répondit qu’il en enverrait chercher pour moi. Aussitôt que je l’eus, je commençai à en prendre et il m’a renouvelé le sang et donné un merveilleux appétit. Je n’ai jamais besoin de laxatif avec du Carnol. Je ne peux recommander votre remède assez hautement. C’est justement ce qu’il faut au système. » — Mme. Wilson H. Leeman. Toanboe, Ont. 9-24



à la pierre ponce et à la poudre de charbon. On renouvelle plusieurs fois de suite cette application, toujours suivie d'un polissage, et l'on obtient ainsi, après plusieurs semaines de travail, le fond sur lequel sera appliqué le décor à la laque. Ce décor peut être, soit uni, avec ou sans dessin, soit en relief.

C'est dans un atelier fermé de tous côtés et abrité du vent et de la poussière que se fait l'apposition du vernis; on en dépose une couche mince et très égale avec un pinceau plat et très fin. Après cette application, la pièce enduite est portée dans un séchoir qui est tenu frais et humide. Du séchoir, elle passe dans les mains du polisseur. Ces opérations qui sont lentes et très minutieuses, se reproduisent pour chaque couche de laque, et l'on n'applique jamais moins de trois couches ni plus de dix-huit.

Quand, sur le fond uni de la laque, l'ouvrier veut peindre un décor, personnages, fleurs, arabesques, etc., il esquisse directement au blanc de céruse le sujet qu'il va traiter, ou bien encore il le décalque en suivant avec une pointe de bois les lignes de son dessin, sur lesquelles il a préalablement passé, au verso de la feuille de papier, un trait d'orpiment liquide. Il commence alors à peindre sur ce croquis avec les couleurs dont dispose sa riche palette; mais, il se trouve, dès le début, en présence de difficultés d'exécution dont une très longue pratique lui apprend seule à se rendre maître. Le plus souvent, il est obligé de tenir son pinceau immobile, de la main gauche, tandis que sa main droite fait passer sous la pointe la pièce qu'il décore. Les reprises lui sont interdites, et, en cas d'erreur, il lui faut laver tout le travail. L'appli-

cation de l'or sur les laques est d'un usage très fréquent. Cet or est d'un jaune vif; pour obtenir une nuance plus pâle, on l'allie à un peu d'argent.

Les laques chinois sont généralement rehaussés d'incrustations d'ivoire, de nacre, de jade, de corail, de malachite, de lapis-lazuli, etc., ciselés au burin.

LAQUES SCULPTES.— La laque destinée à être sculptée est une pâte épaisse que l'ouvrier cisèle suivant les contours d'un dessin décalqué et qu'il recouvre ensuite d'un vernis rouge vermillon. Cette pâte se compose de filasse fine, de papier spécial et de coquilles d'oeuf: ce mélange est battu, broyé et lié à l'huile de camellia; il acquiert en séchant une dureté très grande. Le travail de ciselure s'opère quand cet enduit, préalablement déposé sur l'objet à décorer, est arrivé à l'état de siccité presque complète. La composition du vernis rouge qu'on passe ensuite, en plusieurs couches, sur la pâte du fond, est inconnue.

Cette sorte de ciselure est particulièrement délicate et exige une rare sûreté de main, car aucune reprise n'est possible.

Le défaut de ces laques est d'être parfois d'une composition chargée et presque confuse: des dragons s'enchevêtrent les uns dans les autres ou se tordent dans des flammes, des phénix symboliques passent entre des nuages. Sous le prétexte de se jouer de toutes les difficultés d'exécution, l'artiste se laisse aller à compliquer son décor au delà de la juste mesure; d'ailleurs, à défaut du bon goût, la nature même de la matière qu'il cisèle devrait lui interdire les dessins trop fouillés et lui recommander la composition par grandes masses.



LE TROUSSEAU

QUELLE excitation dans la maison quand la jeune fille est à faire son trousseau et que le grand jour approche!

Avec quelle sollicitude la mère voit aux moindres détails et comme elle est préoccupée du bonheur et du bien-être de sa petite fille, dans les derniers jours qu'elle passe au foyer!

Mais c'est aussi une époque pénible pour le système nerveux. La santé de la jeune fiancée lui permettra-t-elle de remplir toutes les charges et responsabilités de la vie conjugale?

Elle a des responsabilités envers son compagnon d'existence, ainsi que son futur bien-être et bonheur à considérer.

La plupart des mères connaissent la splendide influence renforçissante et reconstituante de la Nourriture pour les Nerfs du Dr Chase, et voient à ce que leurs filles bénéficient de ce traitement quand elles sont fatiguées, nerveuses ou de santé chancelante.

La nourriture pour les nerfs opère de façon si naturelle et agréable; ses propriétés reconstituantes sont si recommandables, que ce remède est considéré comme indispensable dans la plupart des foyers.

A cette saison de l'année, surtout, nous éprouvons le besoin d'un traitement tonique pour nous enrichir le sang et renforcer notre système nerveux.

LA NOURRITURE DU DR CHASE POUR LES NERFS

60 sous la boîte de 60 pilules, chez tous les marchands
ou d'Edmanson, Bates & Co., Ltd., Toronto.

Les objets que l'on décore ainsi sont de toute sorte: ce sont le plus souvent des coffrets, des étuis à pinceaux, des cabinets, des boîtes à thé ou à parfums, des écrans, des coupes à fleurs, etc.

La fabrication des laques sculptés est peu abondante de nos jours.

L'histoire de l'art du laque en Chine est mal connue, mais on peut affirmer

qu'elle n'a jamais passé par les phases brillantes qu'a traversées ce même art au Japon, pendant les XVI^e et XVII^e siècles. Aux noms des laqueurs japonais fameux, les Chinois n'ont pas un artiste à opposer. Il n'y a pas eu non plus chez eux, à proprement parler, d'écoles caractérisées ayant chacune leur style, leurs traditions et leurs tendances.

— 0 —

Les invalides du Sénat français

Une auguste assemblée de sourds et de myopes. Le plus jeune sénateur a 50 ans; le plus vieux, 90 et trente d'entre eux ont au-delà de 70 ans.

Le Sénat français, vu par un journaliste américain, humoriste, donc cruel, est une filiale du Palais des Invalides. Il n'y a vu que de bons vieillards, sourds, sans voix et à demi-aveugles. Ils ne sont pas tous ainsi, et

l'on doit bien croire qu'une assemblée de 300 sénateurs puisse en comporter quelques-uns de gaillards. Clémenceau, à 80 ans, dépensait au ministère de la guerre, plus d'énergie qu'un jeune homme, sorti de Saint-Cyr ou de Polytechnique.

Pendant, le visiteur qui s'introduit dans l'une des galeries du Sénat, dans ce merveilleux petit palais du Luxembourg, garde à sa sortie



CIGARETTES

Guinea Gold

Douces et Extra Fines

12 pour 15^c 20 pour 25^c

OGDEN'S LIVERPOOL

le souvenir d'un vénérable aréopage de vieux gentlemen, sages, intelligents, cultivés certes, mais bien décrépits, caressant leurs barbes neigeuses, et lisant d'une voix éteinte de longs et ennuyeux discours, une feuille de papier tellement rapprochée de leur nez qu'on dirait qu'ils se le passent au papier de verre.

La presse française elle-même parle fréquemment du Sénat comme d'un moulin à paroles et des sénateurs comme de sempiternels bavards. Cela s'explique, ainsi qu'au Canada d'ailleurs, par l'inamovibilité des sénateurs. Ce journaliste prit au hasard les âges de quatre-vingts sénateurs:

1 avait plus de quatre-vingts ans.

4 de 80 à 90 ans.

30 de 70 à 80.

27 de 60 à 70.

17 de 50 à 60.

1 seulement n'avait pas atteint la cinquantaine.

Le plus jeune sénateur fut sans contredit Edouard Herriot, leader du "bloc des gauches" et premier ministre de France, qui n'avait que quarante et un ans.

Les sourds y sont en si grand nombre qu'ils donnent lieu à des scènes cocasses impossibles à rendre dans la gazette officielle.

Un certain après-midi, au cours des débats sur un projet de loi porté au Sénat par Poincaré, un vieux sénateur, le dos à la tribune du président, alors M. Gaston Doumergue, aujourd'hui à la tête de la République, lisait péniblement, d'une voix monotone, un long discours.

A un moment, Doumergue se levant lit par dessus l'épaule du sénateur le texte du discours qu'il était à pronon-

cer, et lui mettant familièrement la main sur l'épaule, lui dit :

“Vous en êtes à l'article quatre, que nous avons voté il y a une demi-heure. Nous en sommes à l'article six. Votre discours est inutile!”

Victime de sa surdité, le bon vieux sénateur n'avait pu entendre les débats. Le Sénat peut encore pourtant fournir de bons hommes à la République. Poincaré est sénateur et son ministère en comptait six. Le sénateur Henri de Jouvenel, gérant du “Matin”, est un homme redoutable. Et quelques autres ainsi.

—o—

VIEUX DE 4,000 ANS

De tous les monuments d'Angleterre, les plus vieux sont assurément les monuments mégalithiques, ou pierres dressées, de Salisbury; il est possible qu'ils soient aussi vieux que les pyramides d'Egypte. Mais de toutes les choses vivantes, ce sont les ifs qui semblent battre tous les records de longévité.

En effet, l'if du cimetière de Selborne n'a pas moins de 4,200 ans; il est encore recouvert d'un riche feuillage sombre et son tronc a un tour de 27 pieds.

Deux autres ifs géants se rencontrent à Crowhurst (33 pieds de tour), et à Tandridge (dont les branches s'étendent à 84 pieds).

Le cyprès de Soma, en Lombardie, serait vieux de quarante ans avant l'ère chrétienne et ne dit-on pas aussi que huit des premiers oliviers du Jardin de Gethsémani seraient encore debout!

Mais tous ces arbres le c dent en âge au “Big Tree” de la Californie, qui n'a pas moins de 4,000 ans.

Les insectes savent simuler la mort, par ruse.

C'est M. Alphose Labitte, attaché au Mus m d'Histoire Naturelle, Hautes Eudes, de Paris, qui le prétend. Il avoue attaquer un sujet très controversé, car c'est là un phénomène que tous les entomologistes sont loin d'accepter: le simulacre de la mort que beaucoup d'animaux vertébrés et articulés subissent involontairement ou exécutent volontairement, soit par crainte, soit par ruse.

Roubaud nomme cette paralysie momentanée, lorsqu'elle est involontaire.

Bouvier la nomme catalepsie.

Lorsque l'immobilisation est involontaire, il est évident que certains centres nerveux de l'animal ont été atteints par une excitation produite, soit par une pression ou froissement d'organes, soit par une émanation, soit par une vibration de l'air et quelquefois aussi par la vision. Cette immobilisation n'entre pas dans le domaine de la psychologie; elle est toute matérielle et n'apporte à la question aucune analyse psychique; et encore peut-on admettre que l'animal subissant une de ces excitations dans son système nerveux arrête tous mouvements non seulement sous cette excitation qui déclanche le réflexe, mais encore par une certaine terreur de la pression qu'on lui fait subir; cela est une hypothèse, mais elle est plausible.

La simulation de la mort, c'est- dire l'inertie complète de l'individu,

est employée par beaucoup d'insectes par suite d'une grande frayeur où souvent se mêle la ruse.

Lorsque la larve de certains insectes, à la vue d'un oiseau, d'un poisson, d'un ravisseur quelconque, suspend tous mouvements et se laisse flotter comme une défroque sans consistance, il y a crainte et ruse chez elle: la similitude est voulue, que ce soit par instinct ou conservation ou par intelligence.

"Un matin, à mon ermitage de Marsaueux", raconte M. Labitte, "j'ai assisté à un coup de théâtre excessivement curieux."

J'ai déjà eu l'occasion de noter une observation sur la fauvette à tête noire mangeuse d'abeilles.

C'était au printemps de 1911, je contemplais un pommier en fleurs sur lequel butinaient des milliers d'abeilles dans un bourdonnement magistral. Bientôt une fauvette à tête noire vint se percher sur le faite du pommier; aussitôt le plus grand silence succéda au sonore bruissement; je crus les abeilles parties. Je m'approchai du pommier et je constatai que les abeilles étaient toutes là; elles se tenaient entre les pétales des fleurs immobiles, inertes; par crainte et par ruse, elles faisaient le simulacre de la mort.

Lorsque la fauvette s'envola, le bourdonnement recommença et le va-et-vient des abeilles reprit son cours.

Le carabe n'est pas un dissimulateur ni un simulateur; il est hardi, il a confiance en ses jambes, mais il n'y a rien de surprenant à ce qu'il s'arrête, lorsqu'on lui marche sur les pieds.

La libellule non plus ne fait pas le simulacre de la mort lorsqu'elle n'est pas entre les doigts d'un opérateur.

Enlevez les Excoriations en les lavant

Souffrez-vous de maladies de la peau, d'ulcères, de boutons, d'écaillés, de croûtes ou d'eczéma sous une forme quelconque? Soupirez-vous après cette sensation douce et rafraîchissante que l'on ressent lorsque le démangeaison disparaît? Dans ce cas, faites l'essai de la prescription D. D. D. la solution qui procure un soulagement immédiat dès l'instant qu'elle est appliquée.

Lisez ces lettres et jugez par vous-même

Une infirmière-chef, de l'une de nos principales institutions, (son nom sera communiqué sur demande), écrit ce qui suit au sujet de l'une de ses patientes: "L'eczéma lui avait mangé les sourcils, son nez et sa figure étaient complètement déformés. Depuis les applications de D. D. D. les sourcils repoussent, le nez reprend sa forme et la figure reprend son expression normale."

Et le Docteur E. B. Holmes

le spécialiste bien connu des maladies de la peau, écrit ce qui suit: "Je suis convaincu que le D. D. D. est aussi bien un spécifique de l'eczéma, que la quinine est celui de la fièvre."

Il y a peut-être quelqu'un chez vous — peut-être est-ce vous-même — qui avez souffert pendant des années d'une maladie quelconque de la peau. Vous connaissez peut-être quelqu'un de votre voisinage — un vieil ami, un enfant qui grandit, ou un pauvre bébé maigriot — qui a essayé sans succès de se débarrasser de cette terrible maladie.

Pourquoi ne pas essayer le D. D. D.? Des milliers et des milliers de personnes de toutes les classes de la société en ont fait l'essai et en ont obtenu les plus heureux résultats.

Prescription D. D. D. et savon D. D. D.

en vente chez tous les pharmaciens.

D. D. D. Bouteille d'Essai

D. D. D. Co., 10-H Lyall Ave., Toronto, Canada.

Envoyez-moi un flacon d'essai de D. D. D. Ci-inclus 10 cts pour frais d'emballage et de poste.

Nom

Adresse

Vieille Monnaie Demandée

Nous avons payé \$2,500.00 pour un dollar d'argent à M. Manning, d'Albany, N. Y. Nous achetons toute vieille monnaie et payons comptant les plus hauts prix. Envoyez 4c pour gros catalogue de monnaie. Il y a de l'argent à faire.

NUMISMATIC BANK, Dépt. 713,

FT. WORTH, TEX.

En pleine liberté, elle est agile, même effrontée; dans ses inimitables virages, elle semble ne rien craindre. Il en est de même pour le lépidoptère. La chenille ne simule pas lorsqu'on la surprend; elle marque simplement un temps d'arrêt; quelquefois, elle se met en boule.

Fabre a fait des expériences sur le "scarite", coléoptère, qui recherche les endroits obscurs et vit sous les pierres, non loin des rivages, dans le Midi de la France, en Espagne et en Afrique. L'auteur des "Souvenirs entomologiques" dit qu'après un choc sur lui ou sur le terrain où il se trouve, il fait le mort pendant 20 ou 25 minutes; il ne réagit à aucune manifestation.

M. Alphonse Labitte a possédé de nombreux scarites en captivité; il a observé que la crainte seule l'arrête dans ses mouvements; il se tient coi, il fait le mort lorsqu'on le taquine, mais il y a aucun doute possible, il est instinctivement conscient de son état, et cet état se prolonge autant de temps que l'insecte le croit nécessaire. Il n'y a pas catalepsie; il y a immobilité voulue et momentanée de tout l'organisme.

Bouvier, dans son cours au Muséum d'Histoire naturelle (1915-1916), a dit que l'état de simulation de la mort est un état cataleptique. "Voilà élucidé, ajoute-t-il, le prétendu phénomène de la simulation de la mort si ressemblant à l'hypnose et comme elle tout mécanique. Il n'est pas impossible que certains vertébrés supérieurs chez lesquels le phénomène se produit n'en usent pas pour tromper leurs ennemis. On raconte que le renard simule la mort pour tromper les chasseurs et les chiens; l'hirondelle de mer, l'oie sauvage, poursuivies par

leurs ennemis, tomberaient inertes, dit-on. Il y a là un certain nombre de faits qu'il faudrait vérifier."

Ces faits sont pourtant connus de tous les chasseurs. De même, la mère-perdrix, pour protéger ses petits, donner le change et éloigner d'eux le chasseur et les chiens, les attirer à elle, simule la blessée, l'estropiée et quelquefois elle fait la morte.

D'ailleurs presque tous les animaux de chasse, à la vue de leurs ennemis, hommes, chiens ou rapaces, deviennent subitement immobiles, surtout s'ils croient que le danger est immédiat; ils ne quittent cette immobilité, qui souvent leur est néfaste, que lorsqu'ils croient ce danger écarté.

La simulation de la mort, simulation voulue et consciente, existe donc chez tous les animaux, aussi bien articulés que vertébrés. Il y a simulation artificielle et simulation naturelle. La simulation naturelle n'est qu'une paralysie momentanée.

— o —

LA PREMIERE BANQUE

Un journal belge publie les résultats d'une curieuse enquête sur l'origine des banques. Il déclare entre autres que la première banque dont on ait retrouvé les traces fut la "Egibi et fils." Elle florissait 700 ans avant Jésus-Christ, à Babylone. Elle avait même créé alors plusieurs succursales. Ne sont-ce pas les Juifs, pendant leur fameuse captivité, qui furent les auteurs de cette initiative? La première banque connue en Europe fut la banque de Venise, au XIIIe siècle. Vinrent ensuite les banques de Barcelone et de Stockholm. A noter que la banque de Stockholm fut la première, en 1668, à émettre du papier-monnaie.

Vous- devenir dompteur ?

Cette lecture d'une interview donnée par le célèbre dompteur français Amar à Jacques Camaret, du "Petit Journal illustré", décidera peut-être de votre vocation! En tout cas, vous y apprendrez des choses étonnantes sur l'art de dompter les fauves. Le métier de dompteur n'est pas rose, sans doute; il comporte des dangers effrayants. Mais à cause de cela même, il a ses charmes pour qui aime les sensations fortes.

—Il y a très peu de fauves, prétend le dompteur Amar, que l'on puisse réellement dresser. Il y a l'ours marron de petite taille, que l'on peut habituer à certains exercices et le lion, capturé en bas-âge ou né en cage. En ce qui concerne les autres animaux de la ménagerie, on ne peut fournir avec eux qu'un travail d'exhibition: les plus inoffensifs (relativement), comme la hyène ou le chacal, et les plus méchants, tel le tigre, sont rétifs à tout apprentissage. Nous en sommes donc, tous, réduits à présenter nos fauves avec un maximum de danger (car dans ce métier-là c'est le jour où l'on croit être en sécurité qu'on est dévoré) et un minimum de "spectacle" à proprement parler. On peut faire évoluer, sauter, se dresser contre la grille un puma, une panthère, mais c'est tout. Les loups, eux, se refusent à tout exercice appris, même après des années de travail quotidien.

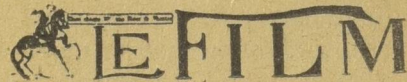
—Et les lions?

UN BIENFAIT POUR LES FEMMES SOUFFRANTES

Mon traitement simple à domicile pour les différents maux dont souffrent tant de femmes a procuré des bienfaits sans nom à des centaines de Canadiennes.

Si vous souffrez de maux de tête, de maux de reins, de douleurs dans le côté, de faiblesse de la vessie, de constipation, d'affections catarrhales internes; si vous éprouvez une sensation de gonflement avec accès de chaleur, de la nervosité, l'envie de pleurer, des palpitations, de l'apathie, demandez-moi par lettre mon traitement d'essai gratuit de dix jours, pour votre cas particulier. Rappelez-vous qu'il ne vous en coûtera rien! Ne souffrez pas plus longtemps. Ecrivez aujourd'hui même.

MME. M. SUMMERS 28F
BOITE 37 WINDSOR, ONT.



Journal officiel des grandes compagnies de
cinéma

10 CENTS L'EXEMPLAIRE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an ou 50 cents pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au FILM.

Nom

(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE
131, rue Cadieux, Montréal.

Il en est tout autrement. Un de nos frères guide actuellement à travers l'Europe une de nos ménageries. C'est le plus jeune d'entre nous. Il présente des lions véritablement et parfaitement dressés. Mais son cas est des plus rares. Il vaut d'être raconté.

* * *

— Mon jeune frère est né comme moi, dans une roulotte de ménagerie. Dans ce temps-là, notre ménagerie n'était pas considérable et le père n'était pas riche. Nous allions, de foire en foire, avec deux lions, une lionne, un léopard: le capital. La lionne mit bas deux petits lionceaux. Mon jeune frère, qui était âgé de six ou sept ans, jouait avec ces petites bêtes, semblables à de jeunes chiens, soit dans la ménagerie, soit même sur la place du village. L'année suivante, nous eûmes deux lionnes dont une seule fut gardée par le père. Les trois enfants du désert furent, dès le plus jeune âge, habitués à vivre dans la compagnie de mon frère. Ils grandirent ensemble, jouèrent ensemble. Quand les lions furent grands, on les accoutuma à passer plusieurs heures par jour avec mon frère, alors âgé de douze ans.

— Il est le seul à leur apporter la nourriture, à les soigner. Nous sommes arrivés à ce résultat surprenant que mon frère est véritablement l'ami de ses trois bêtes. Il présente un numéro incroyable au cours duquel il joue, saute, lutte, se roule par terre avec les lions, leur monte sur le dos, les fait mettre derrière lui avec les pattes sur ses épaules. Il entre dans la cage sans fouet, et n'a pas à en réclamer un pendant les vingt minutes que dure l'entrée. C'est le résultat de quinze ans de vie en commun.

— Comment devient-on dompteur?

— Je ne pense pas qu'il y ait jamais eu beaucoup de vocations sérieuses pour ce métier, peu charmant au fond. On devient dompteur parce que, tout petit, on a vécu près des fauves. On est dompteur parce qu'on avait un père dompteur: on travaille chez soi. Ou bien les affaires de la ménagerie n'ont pas marché et l'on est obligé de dompter pour le compte d'autrui.

— Le métier a une technique?

— Non, mais une longue habitude. Il faut avoir, tout petit, vécu près des fauves, pour savoir.

— Ne pas avoir peur d'eux.

— Mais se méfier d'eux toujours. On apprend à discerner chez un animal qu'on fait travailler, ses manies, les symptômes de mauvaise humeur, qui feront écourter le numéro. On apprend à les fixer dans les yeux, sans perdre leur regard un instant. On a alors de grandes joies. On se sent le maître de ces bêtes, qui vous tueraient d'un coup de patte, uniquement grâce à cette merveille, le regard humain, à cette force, la volonté humaine.

— Métier dur?

— Pas tellement. En dehors du spectacle, on fait travailler ses bêtes, une fois par jour. Il est bien entendu que chaque dompteur a ses animaux et qu'il est seul à entrer dans leur cage. Mais métier dangereux. Tôt ou tard l'accident grave arrive. Nous sommes tous mordus ou égratignés plusieurs fois par mois, légèrement. Un jour vient où l'accident est de meilleure qualité.

Il rit.

— Le lion ou la lionne sont souffrants, ou simplement ont une lubie. On n'a jamais une seconde de sécurité avec ces bêtes. Les moutons qui sont les lions de mon jeune frère finiront bien par lui jouer un tour. Que voulez-

vous, c'est le métier ! Bien peu de dompteurs ont terminé leur carrière sans laisser un bras, une jambe, une joue, dans l'estomac d'un fauve. Nous n'y pensons pas. Que cela arrive le plus tard possible!

— 0 —

L'HIVER, SURVEILLEZ VOTRE BASSE-COUR

Dès qu'arrive la mauvaise saison, les poules sont atteintes de nombreuses maladies de la gorge et de l'appareil respiratoire; c'est le fameux coryza, la bronchite, le rhume, la "nifflette", comme disent les agriculteurs.

On a conseillé de nombreux remèdes. Voici l'un des plus simples, inspiré de la thérapeutique humaine. Dès que l'on voit qu'une poule s'isole, fait le gros dos, commence à éternuer et à tousser, on lui badigeonne l'intérieur du bec, la gorge, la langue, les narines avec un mélange de teinture d'iode et de glycérine. La glycérine adoucit un peu la causticité de l'iode. Deux traitements suffisent ordinairement pour guérir le coryza.

Les lapins de nos clapiers sont également atteints de ces dangereuses affections. Mais ici on ne peut employer la teinture d'iode.

Pour guérir le coryza des lapins on pratiquera des injections d'eau légèrement phéniquée dans les narines du malade. Si la maladie a déjà pris une forme grave, il faut recourir aux fumigations de menthol.

On fait bouillir de l'eau contenant une dose légère de menthol et on fait absorber ces vapeurs au lapin malade en lui maintenant la tête quelques minutes au-dessus de l'évaporation.

Presque Incroyable

Vous pouvez difficilement vous imaginer les bienfaits merveilleux qu'apportera à votre peau et à votre teint, bienfaits que révélera votre miroir.

La Crème Orientale de Gouraud

Elle donne aussitôt à toute femme une apparence pleine de charme et d'attrait. Pas de frictions ennuyeuses ni de longs traitements. Mais une apparence s'embellissant au fur et à mesure qu'on l'emploie.

Les Comprimettes Orientales de Gouraud

sont ni plus ni moins que la Crème Orientale de Gouraud sous une forme compacte avec toutes ses propriétés embellissantes. Poudre blanche, chair, ratel; Rouges orange, clair, médium et foncé.

OFFRE SPECIALE. — Envoyez 50c pour une Comprimette, Crème Orientale de Gouraud et Shampoos Oriental de Gouraud à l'huile de noix de coco.

Nom et prénoms

Adresse au long

FUMEZ

LE CIGARE "CARENITA"

EN VENTE PARTOUT :

10 cts

Tel. Clairval 1160

Comment reconnaître les arbres

Laissons de côté les arbres du jardin et du verger que tous nos lecteurs, si peu qu'ils sont allés à la campagne, connaissent tous: poiriers, pommiers, pêcheurs, abricotiers, cerisiers, amandiers, etc. Si vous ne les connaissez pas, vous savez du moins en goûter les fruits!

Passons aux arbres qui bordent les routes, entourent les maisons ou s'élèvent dans nos bois et nos champs.

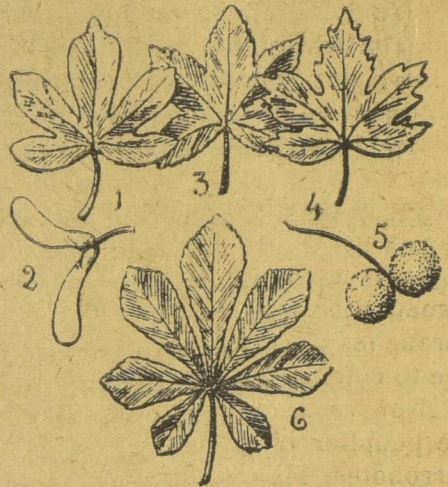
Pour orner les places publiques et les avenues, on se sert beaucoup de l'orme, arbre au tronc noueux, aux branches fourchues, au feuillage clair et léger. Voyez ce qui en tombe, ce sont les graines qui poussent en petites grappes. Ce point brun qui est au centre est la graine proprement dite. On l'appelle: pain de hanneton. Les enfants et les oiseaux s'en régaleront.

Puis, ce qu'on remarque surtout chez nous, parce qu'il est l'arbre national et celui qui nous fournit de si bons desserts, c'est l'érable. L'érable et le sycomore sont cousins germains. Ce sont des arbres vigoureux, magnifiques, au tronc lisse. L'érable se reconnaît à ses feuilles à cinq lobes peu ou pas découpés au bord, tandis que les feuilles du sycomore ont un contour entièrement dentelé.

Les fruits de ces deux arbres sont semblables: ce sont deux ailettes accolées à une petite tige. Les graines se trouvent renfermées dans le haut de chaque ailette. Certaines espèces d'érables, tous les érables américains et canadiens, renferment un suc sucré qui, étant fermenté, peut fournir

une boisson alcoolique. Nous ne parlons pas, parce que la chose est trop connue, du sirop d'érable.

Les bois d'érable et de sycomore sont très recherchés par les ébénistes. Sur les voies publiques, se voit aussi le platane, l'un des arbres les plus populaires des parcs de France. Le tronc de ce dernier est lisse, gris verdâtre quand l'écorce tombe par plaques minces et brun gris aux endroits où l'écorce se maintient. Les feuilles sont larges, plus ou moins découpées, et les fruits ressemblent à de petites boules suspendues par des ficelles.

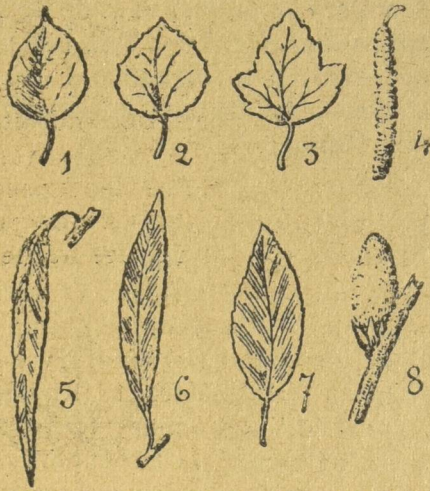


1. Feuille d'érable; 2. Fruit de l'érable; 3. Feuille d'érable sycomore; 4. Feuille de platane; 5. Fruit de platane; 6. Feuille de marronnier.

Mais laissons un peu les routes et approchons-nous des rivières. Vous y voyez un frêne aux feuilles élégantes bien découpées, aux fruits ailés, réunis en grappes allongées et pendantes. Le bois du frêne est très dur. On l'emploie pour faire des manches d'outils, les rayons de roues et les brancards

de voitures. Avec une branche bien droite, vous pouvez vous fabriquer une canne très solide.

Et les peupliers ? Au Canada, les plus connus sont les peupliers de Californie et ceux de Lombardie. Le peuplier de Lombardie ou d'Italie, peuplier pyramidal, est facilement reconnaissable à cause de sa forme allongée, toute en hauteur. Quelques-uns atteignent même 120 pieds. Toutes les branches prennent la direction verticale. Les autres, les peupliers



1. Feuille du peuplier noir; 2. Peuplier tremble; 3. Peuplier blanc; 4. Chaton de peuplier; 5. Feuille de saule pleureur; 6. Saule blanc; 7. Saule marceau; 8. Chaton de saule.

américains ou de Californie, ont des branches qui partent capricieusement de tous les côtés.

Nous connaissons aussi chez nous le peuplier tremble. Ses feuilles sont arrondies, légèrement dentées, d'un vert pâle des deux côtés. Elles sont agitées continuellement, même par un temps calme; c'est un frémissement ininterrompu. Quand le vent souffle, elles s'agitent frénétiquement. En été, quand il fait lourd, que toutes les plantes semblent dormir, que pas une feuille ne bouge, celles du tremble continuent de frissonner. Les cha-



Faites-vous Maigrir !

Rien de plus facile. Des milliers d'hommes et de femmes, chaque année, pour le plus grand bien de leur santé, se font une taille élancée en prenant simplement les *Tablettes Ordonnance Marmola*. Aucun doute que plusieurs de vos amis et amies vous ont vanté les résultats merveilleux obtenus avec ces tablettes — vous ont dit combien elles sont faciles et agréables à prendre, et combien elles font maigrir.

Ne vous contentez pas d'envier la taille mince et élancée des autres. Soyez aussi élégante. Procurez-vous chez votre pharmacien une boîte des *Tablettes Ordonnance Marmola*, ou, si vous préférez, envoyez un dollar à Marmola Co., 1941 General Motors Bldg., Detroit, Mich., et une boîte vous sera envoyée franco de port. Essayez-les seulement pendant quelque temps — et votre taille s'amincira presque instantanément. Pas d'exercices exténuants ni de diètes affaiblissantes. Ces tablettes vous donneront la taille élégante dont vous rêvez. Achetez-en une boîte aujourd'hui et rendez-vous-en compte par vous-même.

FUMEZ

Le Cigare 1924

EN VENTE PARTOUT :

5 CENTS

Tel. Clairval 1160

tons retombants des peupliers sont bien connus. Au printemps, leur duvet voltige partout.

Un arbre bien planté vaut de l'argent.—Nous voudrions terminer cet article sur une note pratique, aucunement déplacée ici. On ne sait pas assez dans nos campagnes que l'arbre



Le châtaignier, très commun dans les forêts, mais surtout dans les montagnes.

paye son homme. Combien de cultivateurs n'éprouvent que du mépris pour l'arbre décoratif. Sait-on qu'un peuplier de Lombardie ou de Californie, acheté chez un pépiniériste, \$1.25 vaudra en bois, dans dix ans, la somme de \$25.00 ? Moralité : Plantons des arbres.

— o —

Celui qui a livré sa jeunesse aux passions est obligé de donner sa vieillesse aux regrets.

* * *

Aimer, c'est trouver dans la félicité d'autrui sa propre félicité.

* * *

On doit se consoler de n'avoir pas les grands talents, comme on se console de n'avoir pas les grandes places. On peut être au-dessus de l'un et de l'autre par le cœur.

La découverte de l'Amérique par les Scandinaves

Christophe Colomb, considéré malgré tout comme le découvreur de l'Amérique parce qu'il en prit possession au nom d'une puissance, arrivait en retard de 600 ans sur les premiers Scandinaves et de 500 ans sur le chef norvégien Erik le Rouge, qui explora le Groenland au Xe siècle.— Le Canada découvert en l'an 1000.

Des vestiges du passage des gens du Nord, en terre d'Amérique, ont été relevés aux environs de Spokane, Washington. Ils indiquent que les Vikings, ces pillards scandinaves qui, du XIe au XIIe siècle, multiplièrent leurs expéditions dans toutes les mers, atteignirent le Groenland dans des embarcations guère plus grandes que des baleinières modernes, puis faisant voile vers le sud, pénétrèrent à l'intérieur du continent.

Abordant à la baie d'Hudson, voyageant sur terre et sur eau, traversant tous les lacs, les rivières et les fleuves, ils se seraient rendus jusqu'à Puget Sound, sur le Pacifique.

Ce qu'on raconte de la visite en Amérique de ces terribles écumeurs de la mer, au cours des neuvième et dixième siècles, des centaines d'années avant la venue de Christophe Colomb, de Cabot, de Verazzani, de Jacques Cartier, n'est généralement pas reçu comme un fait historique, bien que de nombreux historiens et géographes en pensent autrement.

GRATIS

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS AVEC LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

ETES-VOUS DELAISSEE ?

Plus d'une femme de nos jours, souffre en silence de se voir abandonnée et de ne pas savoir pourquoi. Le secret du charme féminin est la perfection physique naturelle qui la fait admirer partout où elle va; c'est-à-dire cette chose qui en fait une *vraie femme*. Ce charme, disons-nous, est sa beauté plastique. *Les bourrures ne remplacent pas un buste*. Une beauté physique artificielle n'a pas d'attrait. Vous êtes une *vraie femme*, et pour cela vous tenez à être physiquement développée à la perfection, comme le veut la nature.



Le Réformateur Myrriam Dubreuil mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues années d'études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le Réformateur Myrriam Dubreuil est un produit naturel possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que, sous son action, se comblient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument *inoffensif*, bienfaisant pour la santé générale comme tonique.

VOUS AVEZ UNE AMIE

Mme MYRRIAM DUBREUIL vous offre un tonique merveilleux qui donne aux personnes nerveuses et maigres le buste parfait qui doit leur rendre la beauté convoitée. Ce tonique développe harmonieusement le buste de toute femme et fille en très peu de temps. Pas n'est besoin pour cela de crèmes, de stimulateurs électriques, de massage ou d'un faux traitement gratuit, bon pour tromper les gens. Notre traitement à nous est simple, efficace, sans danger d'aucune sorte. Et c'est en 25 jours que le traitement de Mme Myrriam Dubreuil augmentera votre poids et votre buste.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge.

TOUTE CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE

Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 à 5 heures p.m.

MME MYRRIAM DUBREUIL, 230 Parc Lafontaine, MONTREAL

Département 1

Boîte Postale 2353



L'arrivée au Groenland du chef norvégien Erik le Rouge, au Xe siècle.

Comme nous le disons tout à l'heure, des graffites ou inscriptions à la main ont été découverts sur des rochers, dans des cavernes du Washington. Ces inscriptions ont été soumises à Oluf Lauritzson Opsjon, savant et voyageur norvégien. Elles relateraient un combat entre les Norvégiens et les Indiens.

M. P. Steensby, professeur de géographie à l'Université de Copenhague, dans son ouvrage intitulé: "The Norsemen's Route from Greenland to Wineland", dont nous avons déjà parlé au sujet d'un article qu'en fit M. Francis J. Audet, dans le Bulletin de la Société de Géographie de Québec, fixe la découverte du Canada à l'an

NE SOUFFREZ PLUS!



Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec —

Le Traitement Médical Guy

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le *beau mal*, les *déplacements*, *inflammations*, *tumeurs*, *ulcères*, *périodes douloureuses*, *douleurs dans la tête*, *les reins* ou *les aines*.

Avec ce merveilleux traitement, plus de *constipation*, *palpitation*, *alourdissements*, *bouffées de chaleur*, *faiblesse nerveuse*, *besoin irraisonné de pleurer*, *brûlements d'estomacs*, *maux de coeur*, *retards*, *pertes*, etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

Consultation: Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p. m.

MME MYRIAM DUBREUIL, 230 PARC LAFONTAINE, MONTREAL, QUÉ.
Boîte Postale 2353 — Dépt. 25.

BEAUTE ET FERMETE DE LA POITRINE

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU

TRAITEMENT DENISE ROY EN TRENTE JOURS



Le *Traitement Denise Roy*, réalisant les plus récents progrès, garant, absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, *développe* et *raffermit* très rapidement la *poitrine*.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante, certaine et durable sur le *buste*, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes *maigres* et *nerveuses*.

Bienfaisant pour la santé comme *tonique pour renforcer*; facile à prendre, il convient aussi bien à la *jeune fille* qu'à la *femme faite*.

PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY (de 30 jours) AU COMPLET : \$1.00
(Renseignements gratuits donnés sur réception de trois sous en timbres)

Mme DENISE ROY, Dépt. 5, B. P. 2740, 313 Amherst. Tel. Est 9252J, MONTREAL.

WRIGLEYS



**Mâchez-la après
chaque repas**

Elle stimule l'appétit et aide la digestion. Elle augmente l'action bienfaisante de vos aliments. Remarquez aussi comme elle soulage cette sensation de lourdeur après un gros repas.

Blanchit les dents,
parfume l'haleine.
Sa délicieuse sa-
veur dure
longtemps.

Cachetée
dans une
enveloppe
hygiénique



Le Samedi

Magazine
hebdomadaire
illustré

10 CENTS L'EXEMPLAIRE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine *LE SAMEDI*.

Nom

Adresse

Adressez à: POIRIER, BESSETTE & CIE,
131 rue Cadieux, Montréal.

1000. Selon lui, le Canada serait la première partie de l'Amérique qui aurait reçu la visite des gens du Nord, et la province de Québec aurait été le premier pays par eux occupé et habité. C'est à l'île aux Lièvres, dans le Saint-Laurent, que serait né le premier enfant blanc de toute l'Amérique.

Quant à Erik le Rouge, suivant toutes les sagas ou récits anciens des Scandinaves, il fit un voyage en Amérique durant les années 1003-4-5 et 6. Et le pays de Vinland dont il est parlé dans ces récits, à maintes reprises, ne serait autre que la région sud du fleuve Saint-Laurent, aux environs de Montmagny.

L'historien Garneau écrit à ce sujet :

"Le hasard peut avoir conduit les Scandinaves dans le Groenland et jusque sur les côtes du continent; il peut y avoir jeté des barques isolées de peuples même plus anciens qu'eux; mais, malgré la découverte du Groenland par les Danois ou les Norvégiens, à une époque reculée (an 770), tous ces voyages restaient inconnus du reste de l'Europe, où les contrées qui étaient visitées passaient pour des îles répandues au loin dans l'Océan."

Mais parce que ces découvertes ont pendant des siècles été ignorées par les peuples d'Europe, ce n'est pas une raison pour les nier. "Il ne s'agit plus, écrit Francis J. Audet, que de localiser d'une manière définitive les endroits visités par ces découvreurs. Ces expéditions répétées des Scandinaves en Amérique ne sont pas l'effet d'un simple hasard, mais bien celui d'une volonté réfléchie et du désir de fonder dans ce nouveau monde des colonies agricoles. C'est là, du moins, ce qui ressort de la lecture de ces récits de voyages."